

Philippe Gerday

A circular wreath composed of detailed blue ink drawings of lavender flowers and butterflies. The flowers are in various stages of bloom, and the butterflies are scattered throughout the wreath, some perched on the stems. The entire wreath is set against a plain white background.

**Lavande
et
papillon**

Roman

Amie lectrice, cher lecteur, je vous offre à travers ces quelques pages mon fol espoir que la vie ait un sens. Ce roman n'est qu'un établi, et ses personnages, des outils, pour façonner les contours d'un grand rêve. Et si, en fin de compte, la lumière avait raison des ténèbres...

Un professeur à la retraite et un jeune ingénieur impétueux incarnent mon histoire. Sur les chemins de Compostelle, près des accélérateurs de particules ou dans les hauts-lieux de légendes, ils poursuivent la même quête, aux yeux en forme d'amande pour l'un, aux parfums d'au-delà pour l'autre, ignorant qu'une douce illumination les attend.

La fiction permet de batifoler, sans justification ni calcul. Elle se moque du bien-pensant. Elle rit du bien-sachant. Ennemie des certitudes froides et des sombres prophéties, elle nous sauve des mauvais jours. Grâce à elle, l'infortune n'est qu'apparence. Et si c'est elle qui avait raison...

Chapitres

1	Lumière au cinquième.....	4
2	L'Ostrogoth lit dans les pensées.....	9
3	Le coup de Josias.....	17
4	Il y a urgence.....	29
5	La ruse des califes.....	45
6	De Conques à Genève.....	61
7	Sans laisser de traces.....	69
8	Visages et bienveillance.....	73
9	La montagne embrumée.....	91
10	Un signe, c'est toujours flou.....	99
11	De l'autre côté du miroir.....	107
12	Voici ma carte.....	118
13	L'ADN de l'existence.....	124
14	Dieu est à la fin.....	134
15	Le sac sous le loriot.....	145
16	Ils ont traversé.....	155

1

Lumière au cinquième

Soudain, la rue Alfasi s'illumine. Un immense disque de lumière envahit l'artère, croisant le bleu, le vert et l'orange en un cocktail surnaturel. Les fils électriques crépitent, comme les garde-corps métalliques en façade du numéro quinze. C'est du dernier étage de ce bâtiment que se répand l'éclatante couronne. Nul bruit n'accompagne le halo ; aucune détonation non plus pour marquer le jaillissement. Seul un agréable souffle chaud descend sur le quartier, caressant les murs, les arbres et les quelques passants.

Le rayonnement irisé ne survit qu'un instant, le temps nécessaire à désarçonner le voisinage. Les rideaux aux fenêtres s'écartent, et les visages se pointent pour inspecter le secteur. Scrutant les parages avec avidité, les plus hardis se risquent sur leur terrasse. D'un hochement d'épaules, les paumes tournées vers le ciel, la plupart échangent leur perplexité. Le résident du deuxième, surpris par la clarté alors qu'il franchissait le parvis de l'immeuble, contemple la scène, immobile. L'un après l'autre, ses colocataires le rejoignent, formant une troupe hébétée en mal d'explication.

Bien que la saison ne s’y prête pas, en masse, les feuilles des arbres désertent leurs branches. Les fuyardes prennent le sol d’assaut, en silence, tapissant de vert et de jaune les trottoirs et la rue. Quelques retardataires dansent encore entre ciel et terre. Le grand disque a eu raison de leur ténacité, provoquant, même partiellement, un automne anticipé.

Plus étonnant, les faïences des maisonnettes décoratives des alentours scintillent comme des néons. Le palais miniature, qui égaye l’entrée de la propriété voisine, trahit un envoûtement. Ses toits coniques et sa tour à bulbe clignotent d’une lueur bleu ciel. L’intensité faiblit, mais le brasillement reste suffisant pour interloquer le parvis. Même si, dans la rue, les pavés naïfs de ces modèles réduits ignorent l’éclairage, et que Noël est encore loin, ils brillent, tels des guirlandes sur un sapin.

— Tout cela me fait peur, confesse l’habitante du premier étage à son amie, venue la retrouver au pied de l’immeuble.

— Je ne suis pas rassurée non plus, répond la confidente.

— Il n’y a aucune crainte à avoir, plastronne la voisine d’à-côté, d’un ton qui dissimule mal une pointe d’anxiété. Mon mari dit que ce sont les bizarreries du réseau électrique, rien de plus. D’ailleurs, il n’a pas voulu quitter son téléviseur.

Au pied du bâtiment, l’occupant du deuxième raconte son aventure, des étoiles plein les yeux.

— Avez-vous vu cette lumière ? demande-t-il à la cantonade. Je n’ai jamais vu cela de ma vie.

Son visage accuse un étonnement sincère, que vient renforcer le timbre de sa voix.

— Je rentrais chez moi quand cette illumination a surgi du cinquième étage. C’était irréal...

— Je l’ai aperçue aussi, signale un petit monsieur au dernier rang du groupe. Je marchais dans la rue quand l’éclair m’a surpris. Je suis de votre avis : cette lueur était magique. Avez-vous senti la chaleur ?

— Toute douce, en effet... Elle m’a effleuré les joues et les

mains. J'en ai encore des frissons.

— Et s'il y avait des radiations ? lance quelqu'un au milieu de l'attroupement. C'était peut-être une explosion nucléaire. Regardez les feuilles des arbres...

Un murmure d'effroi traverse l'assistance.

— Non, il ne peut s'agir d'une explosion, intervient un jeune homme avec l'assurance de celui qui s'y connaît. Il n'y a eu ni déflagration, ni onde de choc. Le bâtiment est intact. Avec une explosion nucléaire, nous ne serions plus là pour en parler.

— Quelqu'un a-t-il appelé la police ? s'enquiert la dame du premier.

— Elle est en route, répond un quidam à l'autre bout du parvis.

Des petits groupes se forment, par affinité d'étages ou d'intérêts. Chacun a son idée sur l'événement, sa nature et sa cause, cherchant autant à convaincre son vis-à-vis qu'à se rassurer. Certains avancent l'expérience de chimie qui a mal tourné, d'autres, la chute d'une météorite. Quelques-uns évoquent à voix basse la personnalité de l'habitant du cinquième, énigmatique, voire ténébreuse, pour tenter de résoudre le mystère.

— Venez voir, crie une jeune femme de l'autre côté de la rue. La grille de la tombe de Jason est grande ouverte.

Une poignée de résidents quitte précipitamment le rez-de-chaussée de l'immeuble pour se rendre au tombeau d'en-face. Suivant la jeune femme, ils passent sous l'arche de pierre et se dirigent vers le portique d'entrée, son unique colonne et son lourd linteau. D'ordinaire, une vieille grille, au métal fatigué et aux barreaux dépeints, empêche l'accès à cette ancienne sépulture, abandonnée et vide. Les deux battants sont maintenant écartés, largement, comme si une procession entière venait d'y passer.

— Touchez la grille, invite la guide improvisée. Sentez comme elle est chaude...

Les voisins s'exécutent, et n'en reviennent pas. Le fer est plus que tiède, alors qu'il devrait être froid. Un homme s'aventure jusqu'au

mur du fond. Il se penche à travers une anfractuosité, et s'aide du flash de son smartphone pour examiner les lieux.

— C'est humide et frais, conclut l'explorateur. Personne n'est venu ici, ou alors, il y a très longtemps.

La police finit par arriver. Une voiture banalisée, sirène hurlante, s'immobilise devant le numéro quinze. Deux inspecteurs en sortent, étonnés par l'ampleur du rassemblement. Ils se dirigent vers le groupe le plus dense. Son carnet de notes à peine sorti, l'agent principal est assailli par un feu nourri de témoignages, de questions et de reproches. Il s'efforce de sérier les interventions, et de calmer les emportés. Sentant le débordement monter, son adjoint s'éloigne de l'agitation ; il part faire une reconnaissance rapide des lieux en compagnie de résidents.

— Donc, si je résume bien, synthétise le policier après ses bruyantes auditions simultanées, vous avez vu un grand disque de lumière multicolore recouvrir le quartier à partir du dernier étage de cette habitation. Vous avez senti une chaleur agréable qui l'accompagnait, aperçu la faïencerie des miniatures qui s'illuminait, mais vous n'avez entendu aucun bruit, ressenti aucun choc, et au final, il n'y a ni dégât, ni victime.

— C'est bien cela, crie presque en chœur la moitié de l'auditoire.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? ajoute le plus hardi.

— Un instant, un instant... Chaque chose en son temps. Les habitants du cinquième étage sont-ils parmi nous ?

— Non, répond le dernier interpellant avec la même fougue, il n'est pas ici. C'est un vieux monsieur, solitaire, qu'on ne voit pratiquement jamais. Vous devriez enquêter sur lui. Il est sûrement responsable de tout ce cirque.

D'un pas pressé, l'adjoint revient vers son collègue, la mine tendue. Il le prend à part pour lui faire rapport.

— Tout ce que j'ai récolté dans les rues adjacentes, tu le sais déjà. Par contre, pour le moulin de la rue Ramban, tu ne vas pas me croire.

— Le moulin en pierres, au-dessus du restaurant ?

— Celui-là, oui. Les ailes se sont mises à tourner.

— Et alors ?

— Tu les as déjà vues, ces ailes ?

— Bien sûr... Je suis allé manger dans ce restaurant le mois dernier.

— Comment tu les fais tourner ? Elles n'ont ni voilage, ni moteur. Ces ailes sont juste là pour décorer.

— Ah bon...

— Et il n'y a pas eu un poil de vent de toute la journée. Je ne te dis pas la tête du proprio. Il pense que son moulin est possédé.

— À quel moment ont-elles bougé ?

— Au même moment que la grande lumière, à la seconde près.

— Eh bien, on est mal !

— Je ne te le fais pas dire.

L'inspecteur Yoram et son adjoint Touvia échangent un regard navré. Ils comprennent que la situation est corsée ; leur affaire n'a rien du dossier de routine. Don Quichotte vient même un instant hanter leur esprit, sans qu'ils osent se l'avouer. Leur moulin à vent est moins plaisant que chez Cervantès, et aucun des deux n'acceptera le rôle de Sancho Panza.

— Allons interroger l'habitant du cinquième, se réconforte l'inspecteur, après une longue expiration. Il a certainement des choses intéressantes à nous dire.

2

L'Ostrogoth lit dans les pensées

Au milieu de la Haute-Loire, loin du tumulte, une ondée matinale surprend les promeneurs sur le GR 65. Un homme à la belle carrure, qui vient de quitter Monistrol-d'Allier, s'arrête sur le bord du chemin pour se délester de son sac à dos. La pause est bienvenue, car la pente vers la chapelle de la Madeleine est raide. Les battements de son cœur lui rappellent avec insistance ses soixante-cinq printemps. Il sort de son barda un poncho tout neuf, déballe avec soin cet imperméable rouge vif, et l'enfile comme il peut après avoir réajusté son chargement.

— Attendez, je vous donne un coup de main.

Un jeune homme s'approche, les bras tendus. Il saisit le bord du poncho coincé à l'arrière du sac, et l'étire délicatement pour couvrir le randonneur.

— Pas facile à mettre ces petites choses-là... Bonjour, je m'appelle Alain.

— Enchanté, moi, c'est Jean. Merci de votre aide. Maintenant, je ressemble vraiment à Chaperon rouge.

— Je vous suivais depuis le village. Nous avons passé la nuit dans le même gîte. C'est la première fois que vous marchez sur les routes de Compostelle ?

— La toute première fois. Et vous ?

— Je suis un bleu, pareil. Cela vous dérange si on poursuit ensemble ?

— J'ai le pas lent et je parle peu, mais si cela vous dit... À une condition toutefois !

— Laquelle ?

— Qu'on arrête de se vouvoyer.

— D'accord, Jean. Je suis ton homme.

Les deux marcheurs reprennent la route sans autre forme de procès. N'ayant pas menti, Jean laisse parler son compagnon, intarissable en présentation. Trentenaire d'allure sportive et plutôt bel homme, il est ingénieur au CERN à Genève, spécialisé en science des matériaux et techniques du vide. Pourtant élevé dans une famille catholique, il n'est pas croyant, ce qui ne l'empêche pas de consacrer une partie de son temps libre à fouler un des sentiers les plus courus de la chrétienté. L'idée de mettre ses pas dans ceux de milliers de prédécesseurs aiguise même son intérêt pour cette escapade. Il est curieux de tout, avide de rencontres. Un ami lui a conseillé le sentier de grande randonnée 65, de Monistrol à Conques, pour la variété des paysages et la faune des pèlerins. De bonne grâce, il s'est exécuté.

Comme un signe du ciel, la pluie cesse de tomber quand l'ingénieur met un point final à son curriculum. Il regarde sans un mot les roches basaltiques bordant le chemin, grandiose héritage de l'Auvergne volcanique, puis s'éprend des fleurs de genêts, omniprésentes, myriades d'yeux jaunes encourageant les promeneurs. Timidement, Alain attend que son partenaire se dévoile ; l'homme est robuste, imposant, inexpugnable, ce qui accroît encore le mystère.

— Je suis un ancien professeur d'histoire, finit par lâcher son

coéquipier d'une voix douce. J'ai enseigné à peu près tout ce que l'Éducation nationale a voulu faire entrer dans la tête des adolescents, et je profite aujourd'hui d'un repos, je crois, bien mérité. Je sais aussi que je fais peur... Le jeune retraité s'interrompt, regardant Alain du coin de l'œil, un léger mais franc sourire aux lèvres. Cela m'a d'ailleurs valu une paix royale tout au long de ma carrière, aucune forte tête n'ayant osé m'affronter. J'ai les épaules d'un lutteur de foire, des mains de bûcheron, et mon faciès hésite entre Néandertal et un viking mal dégrossi.

— Tu exagères, intervient son confident, comme pour s'excuser d'avoir provoqué cette confession.

— La route jusque Saint-Jean-Pied-de-Port ne suffirait pas à ce que je t'égrène mes mésaventures, mais trêve de bavardage : tu ne m'as toujours pas dit la vraie raison de ta présence ici.

— Quelle vraie raison ?

— Je ne crois pas un instant qu'un jeune gars, sain et équilibré comme toi, veuille marcher seul, sur un sentier austère, par simple envie de découvertes. Je me trompe ?

— Pas tant que ça, admet son partenaire, après un moment d'hésitation.

— Je n'ai toutefois pas l'âme d'un inquisiteur. Si tu as un secret, garde-le. Ta vie privée ne me regarde pas. Pardonne-moi d'ailleurs si je t'ai brusqué.

— Il n'y a pas de mal.

— Vois-tu, c'est toute l'histoire de ma vie. Je n'ai jamais pu me contenter des apparences, des convenances faciles ni des vérités toutes faites. Il a toujours fallu que je farfouille. Je me suis mis beaucoup de gens à dos, tu t'en doutes, même si j'ai souvent voulu m'en faire des alliés. J'ai comme un sixième sens, une intelligence cachée des choses, qui me poussent à déshabiller ce que j'entends et vois.

— C'est étrange. Tu me fais penser à une personne qui m'est chère...

— ... et qui explique ton pèlerinage.
— Comment as-tu deviné ?
— J'ai ça en moi, Alain, c'est ce que j'essaie de t'expliquer, et après toutes ces années, j'ignore si c'est un don magnifique ou une malédiction.

Le soleil taquine les marcheurs sous leurs imperméables. Profitant d'un sous-bois, ils investissent deux vieilles souches pour s'asseoir un moment, se débarrasser de leurs plastiques et de leur perplexité naissante. Le spécialiste du vide fait le tri parmi ses questions urgentes. L'enseignant retraité l'attend avec bienveillance.

— Explique-moi ce que tu sais déjà et que je ne t'ai pas encore dit.

L'historien éclate de rire, entraînant avec lui son comparse.

— Je ne suis pas un devin. J'ai soupçonné qu'un problème t'avait conduit sur les routes de Compostelle, et quand tu m'as parlé d'une personne chère, j'ai compris.

— Elle s'appelle Irène et elle est toute ma vie, du moins elle l'était jusqu'il y a peu. Elle travaille comme physicienne au CERN. C'est une fille brillante, généreuse, suprêmement intelligente et outrageusement belle. Je fais partie de sa garde rapprochée depuis un bon moment. Restos, cinés, soirées entre amis, on partage sa vie à quelques-uns. Je crois qu'on est tous amoureux d'elle. Le mois passé, j'ai franchi le pas. Je lui ai dit que je l'aimais.

— Et elle ?

— Elle m'aime aussi mais pas assez pour une relation durable.

— Elle en aime un autre ?

— Non, je ne crois pas. Cette fille est une sainte, dévouée à son travail et à sa passion pour la physique des particules. Elle nous aime tous, en fait, vraiment, mais ne se sent pas faite pour la vie à deux. J'ai pleuré à chaudes larmes quand elle m'a dit non. Elle a pleuré avec moi, triste de ne pouvoir s'engager. Ce soir-là, on s'est séparés sur la promesse de rester amis, sincèrement, toute la vie. Ce serment

l'a consolée ; moi pas, mais je n'ai rien laissé paraître. Le lendemain, je n'avais plus le cœur au boulot. Mon chef l'a compris et m'a autorisé un congé. Voilà que je me retrouve à partager ma peine, sur ce chemin de pénitence, avec un Ostrogoth qui lit dans mes pensées.

Du regard, Alain interroge son voisin de souche, qui a l'œil rougi et légèrement humide. Sous son aspect sévère, Jean semble cacher une montagne de sensibilité. Il fait siens les déboires de l'ingénieur, comme s'il avait vécu lui-même cette liaison avortée. La sympathie de ce compagnon imprévu a tout pour rassurer Alain.

— Et ta motivation à toi ? demande le jeune homme en se relevant lentement.

— J'en ai plusieurs, répond le retraité après un court silence. Pour être honnête, je ne sais par laquelle commencer, mais le chemin est encore long. Tu auras matière à me découvrir.

D'un pas synchrone, ils reprennent leur randonnée en direction de Saugues. Le ciel serein, bourré au loin de gros nuages placides, est propice à l'abandon. Alain en profite, enthousiaste à l'idée de se libérer le cœur. Même s'il se prive de toute demande expresse, Jean est preneur.

Le portrait que le Cernois dresse de sa collègue bien aimée est digne des meilleurs romans. Héritière d'une vieille famille d'industriels, Irène avait un chemin tout tracé vers l'aisance perpétuelle. Elle a choisi le défi des équations et des remises en question. Puisqu'elle ne voulait pas s'inscrire dans la tradition, sa mère lui avait conseillé la poésie ou la médecine pédiatrique, qui seyaient mieux à une fille de son rang. De son sourire désarmant, elle lui objecta que la jungle des particules avait plus d'attraits que ces disciplines bien rangées.

Alain est tombé sous son charme dès la première rencontre. Il l'a invitée à sa table au restaurant d'entreprise, et le temps de ce repas lui a paru suspendu. La relativité d'Einstein avait désormais pour lui les yeux en amande d'une superbe rousse. Son intérêt pour Irène

n'est plus jamais retombé. Outre son physique de mannequin, elle étonne par sa bonté coriace. Le mal lui semble étranger. Le moindre de ses gestes, le timbre de sa voix, ses propos toujours amènes trahissent une bienveillance congénitale. Elle est de toutes les fêtes, de toutes les réceptions, mais elle échappe aux intrigues, aux ragots et aux mauvaises querelles. Elle survole les mesquineries et l'attirail complet des jalousies, interagissant avec tout sans être jamais captive de rien. Elle est un pur joyau, aimable et libre.

L'éloge aurait pu s'arrêter là, mais l'ingénieur en avait encore en réserve. Après avoir digressé sans raison sur le charme bucolique des plateaux de la Margeride, comme s'il voulait reprendre son souffle avant l'estocade, il s'assure de la bonne attention de Jean pour parachever ses louanges. Irène est une physicienne hors pair. Elle tutoie les particules comme personne. C'en est même devenu une blague dans son service, signe d'un malaise inavoué chez la plupart de ses collègues. Ils la surnomment la voyante, ou l'archange, car elle serait capable de faire sourire la matière.

Jean s'immobilise et fixe son jeune ami d'un air incrédule.

— Je comprends ton interrogation, soupire son coéquipier. C'est difficile à croire, mais je peux t'assurer que je ne divague pas. L'amour ne me rend pas aveugle. Irène est douée d'une faculté extraordinaire, comme ce sixième sens ou cette intelligence cachée des choses dont tu m'as parlé. Je ne peux pas te l'expliquer en détail, car les compétences scientifiques me font défaut. Je peux simplement te dire qu'elle a mené des expériences aux différents collisionneurs de particules qui ont conduit à des résultats insoupçonnés. Ses superviseurs eux-mêmes ont beaucoup de peine à le croire.

Comme s'il était attendu pour détendre l'atmosphère, un petit vent frais vient rappeler aux marcheurs que le soir approche. Il reste moins d'une heure avant le gîte réparateur. Alain saisit son partenaire par le bras, l'invitant à finir l'étape dans un échange moins laudateur. Avec un intérêt non feint, il questionne l'enseignant sur ses meilleurs

souvenirs de carrière. De bon gré, l'ancien professeur égrène ses anecdotes, mille fois répétées, qui ont l'heur de soustraire son interlocuteur à son tourment genevois.

Sa vocation d'historien, il la doit à l'entêtement de son père à ne jamais se résigner. D'extraction modeste, comme on disait à l'époque, le père de Jean n'avait pour gagne-pain qu'une petite menuiserie de village, mais la passion qui ne l'a jamais quitté était l'histoire locale. Il a fouillé tout ce que la région comptait en archives et chroniques. Avec le temps, il s'était fait aux écritures anciennes, et était même capable de déchiffrer le latin médiéval des premiers états-civils.

Après sa journée de travail, à la lumière d'une vieille lampe de bureau, il s'abîmait les yeux à parcourir ses documents poussiéreux. C'est sur ses genoux que Jean a appris à côtoyer le passé. Il a conservé les cahiers de notes de son paternel, et surtout, sa manière d'aborder un héritage. Nos prédécesseurs nous font des cadeaux, nous mentent et embellissent la réalité, tout cela à la fois. C'est à nous de démêler le vrai du faux, de comprendre les raisons de ces sincérités, tromperies ou affabulations.

On avait menti au père de Jean sur ses origines, pour le préserver des railleries et de la médisance. Il n'était pas le fils du meunier, mais l'enfant naturel d'un hobereau du coin chez qui sa mère officiait comme journalière. Il avait fini par en trouver les preuves au prix de longues recherches, et pardonner à sa mère cette généreuse mais si maladroite dissimulation. Pour le petit Jean, son père était un héros, courageux, déterminé et simple.

Un tel pedigree lui fera réussir haut la main son parcours à la faculté des Lettres, option histoire. Une carrière de chercheur s'est même profilée, mais sans lendemain. La concurrence était rude, et devant le poids en recommandations de certains candidats, il a fallu abdiquer. Sauf que le virus de son père n'a jamais pris congé, et a poussé le fils à poursuivre son œuvre, en d'autres lieux et d'autres temps. Des générations d'adolescents ont profité de son savoir-faire.

Hugues Capet, les Égyptiens ou la Révolution française, tout y est passé, avec toujours l'art consommé de faire comprendre les origines, les choix et les motivations.

Ce que Jean taira à son compagnon de route, c'est l'avalanche de lettres qu'il a reçues de ses anciens élèves. Tous le remerciaient de les avoir ouverts à l'intelligence du temps et à l'esprit des hommes. Certains lui avouaient même être devenus meilleurs, grâce à la sagesse de ses propos et la bienfaisance de sa pédagogie. Un trésor qui vaut tous les prix et toutes les médailles du monde, mais que le professeur d'histoire, en bon fils de son père, garde pour lui en toute modestie.

La descente vers Saugues emprunte des chemins rocailleux. Malgré leur implication prenante dans cette conversation soutenue, les deux hommes gardent le pas assuré. Ils avalent les derniers hectomètres en surplombant les toitures concentrées de l'ancienne place forte du Gévaudan. Leur bivouac les attend dans une petite rue, non loin de la Poste. Ils doivent faire vite pour assurer leur place au repas du soir.

3

Le coup de Josias

De bon matin, l'ingénieur et l'historien sont repartis côte à côte sur le sentier. Tacitement, ils ont renouvelé leur bail de compagnonnage, persuadés qu'ils ne pouvaient tomber sur meilleur partenaire. Sans encore pouvoir se l'expliquer, Jean a pressenti que son jeune associé était le gage d'agréables découvertes. Alain, de son côté, n'envisage même plus de poursuivre seul. Par l'expérience et la maturité, ce retraité l'attire.

La lente montée vers La Clauze convient à l'échauffement. Les muscles sont raidis par l'escapade de la veille, et l'heureux mélange au petit déjeuner du café noir et du pain beurré ne suffit pas à relancer les mécaniques. Jean peine à trouver le rythme. Alain l'a compris, et attend une pente plus douce pour réinterroger son ami.

— As-tu des enfants ? demande-t-il après avoir atteint un plateau boisé.

— Malheureusement, non, répond l'enseignant, les yeux fixés sur le bout de ses chaussures. Mon épouse et moi faisons partie des couples à l'infertilité inexplicquée. Nous avons pensé un moment

recourir à l'adoption, puis l'envie d'enfants s'est tarie. Ce qui me pèse le plus aujourd'hui, c'est de ne pas pouvoir gâter des petits-enfants.

— Et qu'en dit ta femme ?

— Elle n'est plus là...

— Je suis désolé, interrompt le jeune homme, embarrassé par l'aveu qu'il provoque.

Un silence gênant s'installe, qu'il faut vite déloger. Opportunément, en vieux briscard, Jean saisit l'occasion pour amener sa jeune recrue sur son terrain de prédilection.

— Tu m'as dit hier que tu n'étais pas croyant. Tu m'as même précisé que tu ne savais pas, mais que tu croyais que Dieu n'existe pas. Eh bien, tu as mille fois raison.

— Penses-tu comme moi ?

— Tu as mille fois raison de dire que tu ne sais pas, car au sujet de Dieu, personne ne sait rien, ni le pape, ni le charbonnier, ni aucun des plus illustres théologiens que la terre a portés. C'est la seule chose dont je suis sûr : Dieu n'est l'objet d'aucun savoir.

— Parce qu'il n'existe pas ?

— Je l'ignore. Qu'il existe ou non, il ne se donne pas à connaître. Il n'est pas observable, comme le soleil ou le nez au milieu de la figure. Pas de trace de lui, ni dans les microscopes, ni au fin fond de l'univers.

— C'est une absence qui fait penser à une inexistence, non ?

— Tu ne peux pas le dire. Même l'athée ne sait pas si Dieu n'existe pas. Il n'y a aucune preuve, de rien. C'est pour cela que chacun devrait commencer par dire qu'il ne sait pas. Le croyant ne sait pas. L'athée ne sait pas. Personne ne sait. Par contre, chacun est fondé à croire ce qu'il veut. En matière de savoir, nous sommes prisonniers, mais en matière de conviction, nous sommes libres.

— Savoir ou croire, finalement, qu'est-ce que ça change ?

— Ça change tout, mon cher Alain, ça change tout. Si chaque être humain commençait par reconnaître qu'il ne sait pas, nous serions

tous beaucoup plus humbles, capables de vivre ensemble sans se détester, ni se faire la guerre. Nous ferions tous partie de la même et grande communauté, celle des non-sachants. Finis les anathèmes, les excommunications, les fatwas : il n’y aurait plus de bûcher, de lynchage ni d’extermination. Dans cette grande fraternité des non-sachants, tout le monde pourrait suivre ses convictions et respecter celles du voisin, puisque personne n’a le savoir, donc le pouvoir de trancher.

— Vu sous cet angle...

— Il y aurait donc les non-sachants qui croient, les non-sachants qui ne croient pas, les non-sachants qui espèrent, les non-sachants qui s’en fichent... Ce serait un tout autre monde, bien moins violent que celui que l’historien qui te parle a si souvent étudié.

— Bon, d’accord ! Je suis un non-sachant qui ne croit pas. Et toi ?

— Je suis un non-sachant qui espère.

— Qui espère quoi ?

— Qu’il y a bien un Dieu digne de nos plus grandes attentes. Je ne suis donc ni croyant, ni incroyant ; tout juste espérant.

— Un Dieu digne de nos plus grandes attentes... Qu’est-ce que cela veut dire ?

Jean ne répond pas, et n’esquisse aucun regard vers son compagnon. Il fixe l’horizon sans motif apparent. Escomptant ne pas avoir froissé son camarade du non-savoir, le jeune homme attend, impatient.

— Quand on ne croit en rien, il est plus facile de définir l’objet de sa croyance. Rien, c’est rien. Quand on espère quelque chose, ce quelque chose est plus difficile à cerner, surtout quand il s’agit de Dieu. Un aller-retour à Compostelle ne réussirait pas à épuiser pareil sujet. Je me perdrais en précisions, détails et mises en garde. Pour te répondre simplement, ce Dieu que j’espère réel est celui que les plus fines fleurs de la spiritualité humaine ont évoqué à travers les âges : une force bienveillante, un père aimant, celui ou celle qui accomplira, justifiera et transcendera tout ce qui existe, du plus petit

brin d'herbe à l'univers sans fin, qui fera triompher le sens du non-sens, le bien du mal, la vie de la mort. Ma réponse te convient-elle ?

— Sacré programme pour un Dieu...

— C'est un minimum, sans lequel il ne m'intéresse pas. Ça ne vaudrait même plus le coup d'y penser.

— Tu es dur pour les autres dieux.

— C'est vrai, mais avoue qu'un monde aussi complexe, une vie aussi somptueuse, une intelligence et des sentiments humains aussi grandioses méritent un Dieu à la hauteur.

— Soit, mais si un tel Dieu devait exister, pourquoi est-il caché, si discret ?

— Voilà un demi-siècle que je me le demande, et je n'ai toujours pas de réponse. Peut-être comprendrons-nous plus tard... Peut-être nous sommes-nous trompés sur toute la ligne... On a coutume de présenter Dieu comme inaccessible, impénétrable, bardé d'omniscience, d'omnipotence, nageant dans toutes les qualités et les vertus imaginables, mais qu'est-ce qu'on en sait après tout ? Personne n'a jamais vu Dieu, c'est écrit en toutes lettres dans la Bible.

— Et peut-être que personne ne le verra jamais... En tout cas, tu devrais rencontrer Irène. Vous avez énormément de choses à vous dire.

— Si elle est aussi belle et intelligente que tu le dis...

Arrivés au village, les deux marcheurs font une halte à la maison de la Béate. Joliment rénovée, cette minuscule bâtisse fournit le gîte aux pèlerins de Saint-Jacques. Dans le passé, elle servait à la prière, à l'instruction des enfants et aux soins de la communauté rurale. Une béate s'y consacrait corps et âme. Béguine solitaire, elle incarnait l'amour du prochain pour les chrétiens de Lozère. Un âtre profond tapisse encore le fond de la grande pièce à l'entrée. Des feux par milliers s'y sont succédé, réchauffant les petites mains et les cœurs.

Cette tradition d'accueil et de sollicitude est toujours vivante sur

les chemins de Compostelle. Jean et Alain l'éprouvent dans la cuisine même de Valérie et Maurice, deux riverains du GR 65 qui mettent leur rez-de-chaussée à disposition des promeneurs. Des boissons fraîches les attendent dans le réfrigérateur, de même que du café et des infusions sur le plan de travail. Les toilettes sont ouvertes au passant, et pour ce service grand luxe, la participation financière est libre. À chacun d'en mesurer la valeur.

Quelle autre valeur que la liberté dans le respect de chacun peut-on partager sur ces sentiers séculaires ? Elle est omniprésente, sous chaque toit de maison, à chaque coin de pâture, derrière chaque colline. La foi du pèlerin n'est qu'un supplément. L'essentiel est dans la joie de marcher, d'avancer ensemble et de s'apprécier. Peu importent les différences, on ne grandit qu'en se rencontrant. Jean et Alain l'illustrent à merveille.

— Tu me sembles bien ferré en matière de religion, s'étonne faussement l'ingénieur, en quête de nouveaux savoirs.

— C'est mon jardin secret.

— Tu ne souhaites pas en parler ?

— Si, bien sûr, mais le paradoxe veut que plus j'en sais sur le sujet, moins je trouve des gens que cela intéresse.

— Moi, ça m'intéresse.

— Je n'en doute pas, élève Alain. Je commence à te connaître. Tu es l'auditoire idéal pour un vieux prof comme moi.

— Alors, raconte-moi.

— Depuis des décennies, je passe mon temps à étudier l'origine des religions modernes. Je suis fasciné par cette odyssée de l'esprit humain. Toutes mes lectures m'ont beaucoup appris, mais m'ont surtout réservé des surprises.

— Comme quoi ?

— La quête du sens et du salut dans l'au-delà n'est pas le moteur principal de ces religions. Ce qui a motivé leurs fondateurs, c'est la recherche du pouvoir et d'une identité forte ici-bas.

— Même Jésus ?

— Jésus n’a pas fondé le christianisme.

— Comment ?

— Pas plus que Moïse n’a fondé le judaïsme, ni Mahomet, l’islam.

— Tout cela mérite des explications, monsieur Jean.

— Je te les donne volontiers, si tu acceptes de m’écouter attentivement. Balancer des slogans, c’est facile. Les médias et les Cafés du Commerce en sont remplis. Ça fait le buzz, comme on dit aujourd’hui, mais ça n’apprend rien. Un historien, par contre, doit établir des faits et avancer des preuves, ce qui demande du temps et beaucoup de raisonnement.

— Je suis prêt pour l’aventure.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Jean emmène son acolyte au Proche-Orient, à la fin du septième siècle avant notre ère. Josias est à la tête du petit royaume de Juda, coincé entre le puissant voisin égyptien au sud, et les Assyriens au nord, qui ont conquis le royaume frère d’Israël. Il rêve d’une nation fière, riche d’exploits et de grandeur. Pour mener à bien son projet, il bouscule les croyances et les mœurs de son temps, avec un programme simple et radical : rassembler les tribus du nord et du sud en une seule nation, sur un seul territoire, sous une même loi issue d’un Dieu unique, vénéré dans un seul temple, le tout consigné dans un seul livre. Josias jette les bases de ce qu’on appelle aujourd’hui le judaïsme.

— Je continue, tu es sûr ? interroge le professeur soucieux d’être suivi.

— Vas-y, ça me plaît.

— Accroche-toi alors, lance le conteur, satisfait, avant de reprendre son récit.

Pour conforter son pouvoir et l’identité de son peuple, Josias va façonner une religion sans pourtant rien inventer. Il récupère, recycle et réécrit. Les tribus d’Israël et de Juda abondent en souvenirs et

traditions. Elles ne manquent ni de dieux, ni de héros, ni de légendes. Josias et ses conseillers vont tout reformuler, simplifier, synthétiser.

Ils commencent par l'origine commune de toutes les tribus. Celles du nord avaient Jacob pour figure emblématique, leurs voisines du centre révéraient Abraham, et Isaac était honoré par les plus méridionales. Josias les réunit par les liens du sang, faisant d'Abraham le père d'Isaac et le grand-père de Jacob, ancrant ainsi la naissance d'une nation dans l'unique filiation de ces patriarches.

Il poursuit par le plan sacré qui unit tous ces lignages. Dieu a fait alliance avec Israël pour qu'en échange du respect de sa loi et d'un juste culte, son peuple vive à jamais sur la terre promise, à l'abri de tous ses voisins. Pour consolider ce plan, les multiples récits fondateurs sont appelés à la rescousse, dépoussiérés et magnifiés. Les prouesses anciennes au détriment des Égyptiens ou des Philistins se muent en sagas mythiques à la gloire du peuple de Yahvé. Sous l'impulsion du petit roi de Juda prennent tour à tour forme la libération miraculeuse d'Égypte, la purification au désert, le don de la Loi à Moïse et l'entrée triomphale à Canaan sous Josué. Le modèle est prêt : Josias peut s'appuyer sur ses illustres prédécesseurs pour reconquérir les territoires perdus.

Reste à justifier la royauté et le pouvoir permanent sur le peuple. Josué a montré que sous la conduite d'un chef obéissant, Dieu garantissait la terre et les victoires. Les juges à sa suite vont rappeler qu'il faut une figure centrale en Israël pour perpétuer l'alliance et éviter le chaos. Samuel pourra alors inaugurer la lignée des rois, avec Saül, David et Salomon. Tout est en place pour que Josias, profitant du déclin des Assyriens, réunifie Israël et redonne à son peuple la fierté de la grande nation d'antan, imaginaire mais si enivrante.

Ce projet politique tourne court. L'Égypte reprend vigueur, et son pharaon, qui l'a convoqué à Megiddo, tue Josias en pleine ascension. C'en est fini du retour à Josué, mais la révolution religieuse est engagée. Les traditions prétendument oubliées et remises au goût du jour se fixent dans un écrit : c'est l'apparition du pentateuque et des

premiers livres historiques de la Bible. Le culte au seul Dieu d'Israël supplante progressivement le vieux polythéisme agropastoral, comme les archéologues ont pu le démontrer. Tous les temples bâtis sur le modèle cananéen dans le royaume de Juda disparaissent au septième siècle, au profit du seul temple de Yahvé à Jérusalem.

Il faudra du temps pour que le judaïsme acquiert la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, mais son âme est forgée dans le projet de Josias. Avant lui, ce n'était que coutumes disparates et cultes multiformes, dans une joyeuse oralité qui permettait toutes les interprétations. Sa réforme va donner une direction et un livre. L'écrit a maintenant autorité sur tous les clans et les usages. Il donne un sens à l'histoire, ce qu'aucun autre peuple n'avait expérimenté jusque-là. Pour ces Hébreux, le temps qui passe a désormais une finalité. Le retour à la splendeur du grand Israël est assuré, puisque Dieu l'a promis. Dans la lignée de David, un nouveau messie viendra. Roi ou prophète, il réalisera le rêve de Josias, celui d'un royaume accomplissant le projet divin. Cette foi en des temps messianiques est toujours logée, aujourd'hui, au cœur de la liturgie juive.

Impressionné par cette histoire revisitée, Alain n'a plus d'yeux et d'oreilles que pour son professeur des écoles. Les questions se bousculent.

— Ce n'est pas l'histoire sainte qu'on m'a présentée au catéchisme...

— Ni celle qu'on m'a rapportée quand j'étais enfant.

— Donne-moi des preuves de ce que tu avances.

— Des certitudes absolues, je n'en ai pas, mais les archéologues, les historiens et les spécialistes des textes anciens ont accumulé assez d'indices pour étayer ce que je viens de te dire.

L'orateur interrompt sa marche, le temps de réajuster les brides de son sac.

— Je parle, je parle, et je ne me rends pas compte que ma hotte se

fait la malle... Abraham, par exemple, selon la chronologie biblique, remonterait à 1800 ans avant notre ère, or le contexte des récits de ce patriarche ne cadre pas avec cette époque. Les Philistins ne sont attestés en Canaan qu'après l'an 1200 avant notre ère. On n'a retrouvé aucune trace de chameau domestiqué avant l'an 1000, et les caravanes venant d'Orient sont plutôt rencontrées vers l'an 700. Ce que décrit le livre de la Genèse cadre mieux avec la situation de la Palestine aux septième et huitième siècles avant notre ère, soit la période de Josias.

— C'est un décalage dans le temps de plus de mille ans.

— Le livre de l'Exode place la libération du peuple hébreu du joug égyptien au temps de Ramsès II, vers 1200 ans avant notre ère. Pendant des dizaines d'années, un demi-million d'hommes et de femmes séjournent au désert avant de prendre possession de leur terre en Canaan. Les archéologues ont beau chercher, ils ne trouvent aucun signe de cette présence massive, or autant de gens pendant un si long moment dans les sables du Sinaï, cela laisse forcément des traces. En réalité, le décor géographique de la route de l'exode colle mieux à la vingt-sixième dynastie des Saïtes qu'au nouvel empire, et ces Saïtes sont contemporains de Josias.

— Je comprends l'argument.

— Plus parlante encore, la conquête de la terre promise ! Selon la tradition biblique, Josué prend possession de Canaan et de ses villes fortes peu de temps après la traversée du désert. Le problème, c'est qu'à cette époque du bronze moyen, la plupart des villes censées conquises par les Hébreux, dont Jéricho, n'existent pas encore, et celles qui existaient bel et bien n'ont pas fait l'objet d'une destruction subite, consécutive à un siège ou une invasion armée. Les petites cités-États de Canaan, vassales des Égyptiens, ont plutôt connu une lente décadence, ce qui contredit les prouesses épiques du récit biblique.

— En somme, ce que les scientifiques ont pu mettre au jour corrobore ta présentation des choses plutôt que l'histoire sainte de

mon vieux catéchisme.

— J'en ai bien peur. Ce que Josias et ses scribes ont voulu instiller dans leur première version de la Bible, c'est des raisons de croire et d'espérer. Ils ont modelé un programme d'action et un cadre de référence pour le peuple d'Israël. Ce n'était pas des historiens ; c'était des réformateurs. Gonfler des événements, les transposer dans le temps et leur faire dire tout autre chose ne les dérangent pas. Seul comptait l'avenir radieux d'Israël, de sa foi et de ses dirigeants.

— Mais, alors, qui étaient ces Hébreux derrière toutes ces histoires ?

— Très probablement un mélange subtil de Cananéens affranchis de la tutelle égyptienne et de tribus nomades sédentarisées, venues d'au-delà du Jourdain. Sur ces deux provenances, l'archéologie moderne est loquace, et l'élément catalyseur qui explique leur rapprochement semble être la grande crise qu'a connue le Proche-Orient méditerranéen au douzième siècle avant notre ère. Sécheresses, famines, pillages, envahisseurs venus de la mer concourent à faire vaciller l'économie de la bande côtière de Canaan. L'administration égyptienne finit pas délaisser les cités-États, qui périclitent. Des habitants se réfugient dans les collines alentour, fondant de modestes villages à la vie communautaire plus libre et égalitaire. Dans le même temps, sur les hautes terres de Canaan correspondant aux montagnes de la Cisjordanie actuelle, des pasteurs nomades s'installent durablement, abandonnant les vastes étendues désertiques à l'est du Jourdain. La crise a perturbé le commerce traditionnel qu'ils entretenaient avec les agriculteurs des plaines, qui ne peuvent plus leur fournir céréales et végétaux en échange de leurs peaux et de leurs protéines animales. Les pasteurs se sédentarisent pour assurer leur alimentation. À l'approche de l'an mille, le premier Israël s'est progressivement constitué de ces Cananéens communautaires et de ces tribus nomades enracinées, qui ont partagé leurs productions, leurs légendes et leurs dieux.

— Pas de Dieu unique, alors ?

— Pas encore. Yahvé côtoie un panthéon local, des divinités dédiées aux préoccupations ordinaires, comme la pluie ou la fertilité. Il se voit même affubler d'une compagne, une déesse mère du nom d'Ashera. Josias inaugurerait la longue marche vers l'unification de tous ces dieux, à l'image même de son projet politique, mais les traditions qu'il mêlera resteront vives sous la mise en commun. Le Dieu d'Israël est encore appelé Yahvé ou Élohim. Le premier sent bon le désert, le buisson ardent et les éleveurs nomades. Le second, avec sa finale plurielle en « im », traduit la polyphonie agropastorale des divinités de la terre. Il faudra du temps pour que le tétragramme YHWH finisse par s'imposer.

— Je dois reconnaître que ta démonstration est séduisante. Le petit roi Josias serre les rangs, et procure aux anciennes tribus une nouvelle identité israélite. Il réaffirme leur prétention à un territoire, une liberté et un Dieu. Pour tout cimenter, il sacralise son projet dans une alliance avec Yahvé, et un appel à des parrains idéalisés comme Abraham, Moïse ou David. C'est bien pensé.

— Tu viens de résumer le fondement historique du judaïsme.

Alain sourit, comme l'élève louangé devant toute une classe.

— Et après, que se passe-t-il ?

— Le ver est dans le fruit. Il n'a plus qu'à creuser sa galerie et l'affiner. Quelques années après la mort de Josias, les Babyloniens envahissent son royaume, détruisent Jérusalem, brûlent le temple de Yahvé et mettent fin à la lignée de David. C'est un coup terrible pour la réforme. Privées de terre, de roi et de culte, les élites en exil à Babylone sont au pied du mur. Il faut tout arrêter, ou rebondir. Ces juifs poursuivent l'œuvre entamée. La fixation de la Torah, les cinq premiers livres de la Bible, prend les saveurs de la captivité. Le retour à la maison passera par un abandon total au seul Dieu d'Israël, envers qui les signes d'attachement sont désormais la circoncision, le respect du sabbat et la prière en synagogue, puisque le temple et les sacrifices ont disparu. Loin de leur patrie et de leurs habitudes, les juifs réalisent que leur identité repose sur leur seule foi en Yahvé.

Quand ils rentreront chez eux après avoir été libérés par les Perses, ils abandonneront le polythéisme et garderont au cœur la conviction qu'il n'y a qu'un seul Dieu, pour Israël, les peuples de la terre et l'univers entier. Nous sommes au cinquième siècle avant notre ère. Les Grecs vont forger la pensée moderne. Les juifs viennent d'inventer le monothéisme.

4

Il y a urgence

Saint-Alban-sur-Limagnole regorge d'hébergements, ce dont Jean et Alain n'ont pas manqué de profiter. Leur histoire sainte dépoussiérée les a emmenés hors du temps, et presque hors délai. Ils ont pu tirer parti des deux derniers lits au gîte de madame Fontenelle, à l'entrée de la bourgade. Cette infirmière à la retraite arrondit ses fins de mois en accueillant les marcheurs de Compostelle dans sa demeure délicatement décorée. Elle est de bon conseil pour combattre les courbatures et les ampoules, et n'a pas sa pareille pour abreuver les visiteurs en légendes du cru. En ce matin brumeux, elle a préparé une omelette campagnarde qui ragailardit les estomacs.

Au bout de la grande table, l'ingénieur et l'historien discutent de l'itinéraire du jour. L'étape sera courte jusqu'à Aumont-Aubrac, ce qui permettra aux mollets de se remplumer. Servant un dernier café à son compagnon, Alain le remercie à nouveau pour sa conférence de la veille. Il aurait fait un parfait grand-père avec d'aussi passionnants exposés.

À peine gêné par le compliment, l'historien entend terminer ce

qu'il avait laissé en friche. Si sa femme n'est plus là, c'est parce qu'un divorce est venu mettre fin à plus de trente ans d'union. Le malentendu ne peut plus durer. Jean avait laissé son commensal sur une fausse impression, celle du décès de son épouse. Il est temps que son jeune admirateur entrevoie les failles que peut trimbaler un homme de son espèce.

Chantal l'a quitté parce qu'elle ne l'aimait plus. Elle s'est épuisée à vouloir le suivre et le comprendre. L'enseignant hardi et décidé n'a pas perçu qu'elle sombrait. Il la croyait toujours animée par la flamme de leurs débuts. Pourtant, elle multipliait les signes d'avarie. Généreux au travail et dévoué à ses élèves, Jean faiblissait en attention pour son amour de jeunesse. Sa prévenance d'antan déclinait. Privées d'égards et de petits soins, les cales de sa moitié se sont retrouvées vides. Un matin d'automne, n'en pouvant plus, sa conjointe a rompu les amarres et a pris le large.

Jean ne s'en est pas remis. Plus encore que la solitude forcée, c'est son manque de discernement qui le fait souffrir. Il est venu à bout d'histoires troubles et de dossiers compliqués, mais il s'est révélé incapable de sauver son couple. Il est passé à côté de la femme qui l'aimait, vivant désormais comme s'il avait perdu un membre. Manchot ou estropié, il finira par s'y faire, mais amputé du cœur, il ne s'y résout pas. Alain sait maintenant qu'en matière de sentiments, son conteur magnifique est un bien petit bonhomme.

Il a fallu franchir la Limagnole, plus d'un kilomètre après le village, pour que le jeune Cernois retrouve goût à la conversation. Même si pareil confiteur n'est l'apanage que de grandes âmes, la contrition de son compère l'a ébranlé. Rodé par son métier à se sortir des difficultés, Alain s'est finalement persuadé que Jean lui avait fait un beau cadeau, et que les jours à venir allaient affermir leur amitié naissante. L'échange doit se poursuivre ; Alain y veillera.

Un moment perdu dans le hameau de Chabanes, les deux complices sont interpellés par un agriculteur de passage. Ils ont raté

les indications du GR, et doivent rebrousser chemin. La sagacité du fermier leur évite un malheureux détour. On est bien peu de choses parmi tous ces champs et ces bois anonymes.

— Voilà comment ont bifurqué les chrétiens et les juifs...

Le professeur d'histoire est de retour, réjouissant son jeune auditeur.

— Ils faisaient route ensemble, depuis des décennies, puis le temps, l'adversité et les hasards du chemin les ont séparés.

— Je suis content que tu me ramènes au Proche-Orient.

— Oui, mais pas pour longtemps. Le christianisme n'est pas né en Palestine.

— Tu m'as dit que Jésus ne l'avait pas fondé...

— Le christianisme est né partout où les juifs n'en voulaient pas, surtout en dehors de la Palestine.

— C'est le monde à l'envers.

L'allure des deux marcheurs baisse d'un cran. Ils se concentrent sur ces protagonistes de Galilée et de Jérusalem, au premier siècle de notre ère. Jean procède par élimination, comme il aimait le faire quand il animait ses classes. Alain se prête au jeu, en élève attentif.

— En une phrase, comment résumerais-tu la mission de Jésus ?

— Mourir sur une croix pour sauver le monde...

— Et comment résumerais-tu son message ?

— Il faut croire en lui pour être sauvé.

— Je pense que tu as parfaitement condensé deux millénaires de dogmes et de catéchisme, mais le Jésus de l'histoire n'a presque rien à voir avec ce que tu viens de me dire.

— À ce point-là ? Je dois bien t'avouer que j'en suis resté à ce qu'on m'a enseigné sur les bancs de l'Église. Je n'ai pas poussé la curiosité plus loin.

— Comme la très grande majorité des gens, rassure-toi.

— Tu vas me refaire le coup d'une autre histoire sainte ?

— Je vais te confier ce qui me paraît le plus probable, après avoir examiné ce que des confrères historiens, des archéologues et des

exégètes ont publié, parfois contre vents et marées. À toi de voir si tu y crois ou pas...

Vers l'an trente de notre ère, Jésus apparaît sur les routes de Palestine. Il sillonne les bourgades de Galilée, de Judée et des territoires environnants, annonçant que les temps sont accomplis, que la promesse faite aux anciens se réalise, que le Dieu d'Israël vient enfin régner parmi les siens, sur terre comme au ciel. Il n'est ni le premier, ni le dernier à prophétiser sur la venue du règne, mais il impressionne fortement ses contemporains. Il connaît les écritures, et parle avec autorité. Sa voix est douce et ferme, son langage, accessible, empli d'images de la vie quotidienne. Il met en pratique ce qu'il enseigne, comme l'amour inconditionnel de tout ce qui existe, et sa joie communicative inonde le groupe d'hommes et de femmes qui l'accompagnent dans ses pérégrinations. Il fait toujours bon accueil à qui le sollicite. Quand il le peut, il soigne les peines et les blessures.

Partout où il se rend, Jésus insiste sur une chose : le temps est compté, le règne de Dieu est en marche et peut survenir à tout moment. Il faut donc se retourner, se convertir, changer de vie. C'est l'urgence absolue, qui justifie toutes les folies. Il n'y a plus de trésor ici-bas. La seule richesse, c'est l'entrée dans ce royaume. Ton voisin te querelle ? Renonce au procès et pars avec lui sur les chemins du Père. Ton ennemi te harcèle ? Tends-lui l'autre joue, car tu n'as plus de temps pour la vengeance. Le sabbat t'empêche de secourir un ami ? Empresse-toi d'intervenir, car aucune loi n'est au-dessus de l'amour.

La voilà l'authentique bonne nouvelle, l'Évangile primordial sous les couches de la tradition : Dieu vient, c'est un Père aimant qui nous invite à sa table, il faut donc préparer ses chemins et anticiper le banquet. C'est ce que fait Jésus. Signe déclencheur de la venue du règne, il symbolise le rassemblement des douze tribus d'Israël en s'entourant de douze compagnons fidèles. Il lève les malédictions qui divisent en réintégrant dans la communauté tous les exclus, le

paralytique, l'aveugle, le dément, la prostituée, la femme menstruée, car ce qui définit proprement le mal, le *diabolos*, c'est ce qui sépare, désunit, jette sur le côté et entrave Dieu. Il surpasse les contradictions de ses coreligionnaires en vantant les mérites des Samaritains honnis, en se souciant de la fille d'un officier d'occupation ou en partageant la table d'un collaborateur du régime. Jésus veut incarner ce règne qui vient. Nous sommes tous les fils et les filles d'un même Père, égaux en amour, comme ces gens de toutes conditions et ces femmes sans leur mari qui partagent son itinérance, égaux aussi à ces enfants qu'il transforme, hérésie pour les juifs pieux, en modèle d'innocence et de vocation au royaume céleste.

Pour les gens qui le suivent, la question tombe sous le sens : n'est-il pas le messie attendu, l'envoyé de Dieu qui doit précéder sa venue ? Les discussions sont animées. Jésus lui-même semble vouloir éviter de répondre. Il ne s'estime pas digne de porter un tel titre, mais les foules qu'il mobilise, les signes qu'il prodigue et ses paroles qui libèrent constituent peut-être un indice de sa destinée divine.

Pour les gens qui ne le suivent pas, la question ne se pose même pas. Les autorités religieuses exècrent les petits m'as-tu-vu en son genre, qui remettent tout en question pour le plaisir de s'entendre parler. Mais Jésus est un cas à part. Il est très populaire et dispose d'un argumentaire puissant. Il faudra le neutraliser avec prudence, après que la diffamation et la calomnie auront contribué à le discréditer. Pour la hiérarchie juive, Jésus est un ivrogne, un bâtard, un magicien prêt à tout pour séduire Israël.

L'occupant romain ne se mêle pas des débats religieux, mais l'agitation permanente que génère ce prédicateur galiléen est préoccupante. Il parle d'un royaume, définitif, concurrent de l'empire. Les juifs sont accoutumés aux révoltes, toujours prompts à s'enflammer contre Rome. Ce nazaréen représente un danger qu'il faut éliminer.

Les résistants juifs ne sont pas plus tendres. Quand Dieu viendra, et son messie avec lui, ce sera les armes à la main, pour chasser l’envahisseur et restaurer le royaume de David. Ce Jésus, avec ses paroles sans actes et ses rêves mielleux, dessert la cause des justes. Il endort Israël, plus que l’encourager. Il n’est pas le bon messie.

Quand vient la fête de la Pâque, en avril de l’an trente, Jésus prend la lourde décision de monter à Jérusalem. Des compagnons le dissuadent. Il vaudrait mieux ne pas s’exposer, attendre patiemment la venue du règne à l’abri des regards hostiles. Le maître pense au contraire que sa prédication doit toucher ces pèlerins venus des quatre coins de la diaspora. Jérusalem est l’endroit parfait pour convaincre. Si Dieu fait descendre son règne, c’est dans cette ville sainte qu’il l’inaugurera. Jésus ne peut manquer pareil rendez-vous. Il est finalement arrêté, et condamné par l’occupant au supplice de la croix. Motif : ennemi de Rome aux prétentions royales.

Le travail de l’historien sur Jésus cesse au tombeau vide. Au-delà, c’est la foi qui prend le relais, ou la chronique d’un mouvement qui a perdu son initiateur. La seule certitude est que la dépouille du nazaréen a disparu. Comme vont l’affirmer très vite certains de ses partisans, Dieu l’a ressuscité, corps et âme. Pour d’autres, l’explication est plus simple : ses restes ont été dérobés. Ces deux versions seront reprises dans les Évangiles, témoins des sérieux débats qui ont dû secouer les disciples après Pâque.

Il y a une autre certitude. Le mouvement lancé par Jésus a survécu à la disparition de son meneur, ce qui est plutôt rare pour un groupe messianique. Si la dépouille de Jésus a été subtilisée, c’est précisément pour empêcher que son martyr et sa réputation prospèrent. Les autorités, juives ou romaines, des résistants ou des disciples séditieux ont sans doute pensé faire œuvre salutaire en se débarrassant du cadavre de l’importun. Cependant, sa communauté a poursuivi de plus belle, car elle n’était pas dépendante de son rabbi. Tout pointait vers Dieu et son règne, pas vers son messager.

C’est le succès rapidement rencontré par l’autre interprétation du

tombeau vide qui va sceller la réussite du mouvement de Jésus. Si le corps du rabbi a disparu, c'est parce que Dieu l'a relevé d'entre les morts, l'a justifié, l'a glorifié, des expressions qui précéderont celle qui finira par les supplanter toutes : la résurrection. Depuis un siècle ou deux, les tenants de cette résurrection croyaient que seuls les justes devant Dieu seraient relevés d'entre les morts, tous ensemble, le jour du jugement dernier, pour prendre part aux félicités célestes. Si Dieu a ressuscité le rabbi, c'est qu'il était bien un juste, le juste parmi les justes, et que le jugement a commencé. Le royaume est donc bien en marche, et c'est Jésus qui l'a activé. Il est le messie, qui a reçu par son sacrifice l'onction de l'alliance. Résurrection, jugement, messie, royaume, tout concorde avec les espérances d'Israël et l'enseignement du maître. Sa mort et sa résurrection deviennent un nouvel étendard, la preuve ultime que Dieu sauve. C'est à ce moment que le prédicateur chaleureux et le maître affable perdent leur statut d'antan. Le *rabbouni Iéshoua*, comme on l'appelait dans son araméen natal, devient Christ et Seigneur, deux appellations solennelles pétries de divinité. Le messenger n'est plus le messenger : il est devenu le message.

Les écrits du Nouveau Testament consacrent la victoire de cette interprétation. Toutefois, les voix dissidentes s'y font toujours entendre. La foi en la résurrection du maître, comme ses apparitions à quelques-uns, suscitent perplexité et réticence chez des disciples échaudés par la témérité de cette thèse. Une partie des adeptes veut en rester aux fondamentaux d'avant la Pâque. Ces dissonances dans le mouvement de Jésus vont perdurer pendant des décennies.

— Je m'arrête ici, ponctue Jean en surprenant son auditeur, parce que j'en ai fini avec les débuts, et j'aimerais me désaltérer.

— J'ai un paquet de questions pour toi.

— Je n'en doute pas, mais fais-moi le plaisir d'attendre la deuxième partie de mes élucubrations, comme m'aurait taquiné Chantal. Tu vas comprendre comment, à l'image d'une chrysalide, le christianisme est sorti du judaïsme, tel le papillon de la chenille.

Le point d'eau à Bigose ne pouvait pas mieux tomber. Les deux hommes se rincent le visage et étanchent leur soif. Sans rien laisser paraître, Jean s'inquiète d'une douleur naissante à la cuisse. Il n'aimerait pas terminer l'étape en voiture, et n'en souffle mot à Alain, espérant conjurer le mauvais sort. Appuyé contre un muret, il regarde son jeune partenaire ranger méthodiquement le contenu de son sac. Il aurait apprécié avoir un fils comme lui. La solitude de son vieil âge lui fait parfaitement mesurer la joie rétrospective et absente qui le tarade. Il était fait pour être père, grand-père, papa gâteau et roc dans la tempête. La vie en a décidé autrement.

Aumont-Aubrac n'est plus qu'à une bonne heure de marche. Le sentier longe des cohortes de conifères muets. Quelques rares vaches impassibles, au creux de prairies vallonnées, suivent d'un œil distrait les randonneurs pressés. S'excusant presque de troubler le voisinage, le GR 65 semble convier ses voyageurs à forcer l'allure, comme s'il s'était invité dans un paysage qui ne l'attendait pas.

— Tu as remarqué que nous sommes toujours en plein judaïsme, reprend Jean dans son exposé. Celles et ceux qu'on n'appelle pas encore chrétiens sont tous juifs, qu'ils vivent à Jérusalem, dans les bourgades de Galilée ou dans les contrées lointaines de la diaspora.

— L'Église n'a pas encore commencé ?

— Les assemblées de croyants ne prendront ce nom que bien plus tard. Pour l'heure, les adeptes de la Voie, les nazaréens comme certains les surnomment, vivent leur foi en Jésus et leur attente fébrile du royaume de Dieu au sein de la communauté juive. Aucune raison pour eux de créer un judaïsme dissident, et encore moins une Église coupée de la loi de Moïse, du temple de Jérusalem et des synagogues : ils n'en ont pas le temps. Ils sont focalisés sur leur conduite morale, leurs partages fraternels et leurs prières ardentes qui doivent accélérer la venue du règne.

— Qu'est-ce qui va provoquer le changement ?

— Le temps qui s'écoule, l'éloignement toujours plus grand des

communautés, puis la punition suprême qu'infligent les Romains. Jésus est exécuté en l'an trente. Jusqu'à la grande révolte juive de la fin des années soixante, pendant quatre décennies, les juifs chrétiens, si tu me passes l'expression, espèrent ardemment la descente de Dieu sur terre en pratiquant le décalogue et le culte juif tels que réformés par le rabbi Jésus. Loin de Jérusalem, au fin fond de l'empire romain comme en Arabie ou aux portes de l'Asie, les adeptes juifs de Jésus mâtinent leurs croyances d'ingrédients locaux, accueillant des convertis avec armes et bagages. Cette liberté exotique ne chagrine pas la hiérarchie en Palestine. Des diatribes sur la non-circconcision ou la perméabilité aux pensées et divinités du lieu n'ont pas de raison d'être, puisque le monde présent n'en a plus pour longtemps. L'urgence est ailleurs. Le problème survient quand, le temps passant et les frères dans la foi se distanciant toujours plus, le royaume ne vient pas. L'urgence disparaît, et avec elle la tension vers le retour imminent de Jésus en gloire. Les chefs de communautés ont le plus grand mal à soutenir l'ardeur défaillante de leurs protégés.

— Quelle est cette punition suprême des Romains ?

— La destruction de Jérusalem et de son temple, en l'an 70. La révolte juive est matée. Toute cette ébullition a fait croire un moment aux juifs messianiques, aux mouvements apocalyptiques comme à beaucoup de juifs chrétiens que le monde ancien vivait ses dernières heures, que Dieu et son messie allaient bouter dehors le mal, Satan et toutes les armées étrangères. Le monde nouveau, promis aux justes, allait enfin s'installer ; ils ont dû déchanter. Jésus, le Christ, le Messie, n'est pas revenu, et le royaume n'est toujours pas là. Pour les juifs non-chrétiens, le drame est tout aussi abominable. Sans temple, ils ne peuvent plus exercer leur culte. Leur pays est désormais sous la coupe réglée des païens. Beaucoup trouvent refuge dans une nouvelle vague d'exil. Les juifs pharisiens profitent de l'effroi pour reprendre le judaïsme en main. Puisqu'ils sont de nouveau privés de sanctuaire, de pèlerinages et de terre, les juifs vont se recentrer, partout où ils vivent, sur la Torah, les traditions orales et les synagogues. C'est le

début du judaïsme rabbinique, celui qu'on connaît aujourd'hui, et c'est le début de la fin pour les juifs chrétiens.

— C'est le divorce dont tu me parlais ?

— Un divorce long mais définitif. Sortis vainqueurs des ruines du judaïsme du temple, les pharisiens mènent une campagne d'épuration. Ils reprochent au parti des grands prêtres d'avoir laissé le pays s'autodétruire par ces révoltes insensées. Ils maudissent les messianistes et tous les accoucheurs d'apocalypse, qui ont tragiquement encouragé à l'égarement général. Ils ne veulent plus voir les zélotes ni aucun combattant, responsables directs du carnage. Ils font place nette. Seule une faction résiste au nettoyage : les partisans du magicien de Nazareth. Ils revendiquent la légitimité de leurs croyances, s'estimant les dignes héritiers des promesses faites aux anciens. Le véritable Israël, c'est eux. La coexistence n'est donc pas possible. Les juifs pharisiens vont peu à peu exclure les faux-frères chrétiens des synagogues, qui n'ont désormais plus le choix : pour survivre, ils doivent larguer les amarres et s'organiser. Dès la fin du premier siècle, les premières Églises chrétiennes, déjudaisées, vont naître de ce douloureux divorce. Elles vont s'autonomiser par le rite, les lieux de culte et les écritures. Si les livres des Pères restent d'actualité, ce qu'ils appelleront l'Ancien Testament, ces nouveaux chrétiens doivent fixer leur identité et leur propre tradition. Les Évangiles apparaissent, rédigés entre les années 70 et 100 de notre ère, avec cet accent anti-pharisien si caractéristique de l'époque, et si peu digne du rabbi Jésus. Les actes des compagnons du maître sont précieusement rassemblés, et parmi les lettres, celles de Paul ont un écho tout particulier. N'a-t-il pas vu avant les autres, bien malgré lui, qu'il faudrait un jour se séparer des juifs de l'ancienne alliance ?

— Qui, alors, a fondé le christianisme ?

— Il s'est construit peu à peu. Jésus voulait conduire ses frères juifs, et avec eux le monde entier, au banquet du royaume, mais la fête n'a pas eu lieu. Ses disciples ont cru alors que le règne, s'il ne venait pas ici et maintenant, viendrait plus tard et partout. Leurs

coreligionnaires pharisiens ne les ont pas laissé faire. À contre-cœur, ils ont dû quitter le judaïsme officiel, pour se regrouper en Églises, portant en tous lieux la bonne nouvelle du salut par le Christ Jésus. Partout dans l'empire romain et jusqu'en lointaine Asie, ces Églises ont prospéré, avec des fortunes diverses. Les dogmes, les pratiques, les liturgies n'étaient pas uniformes. Les croyances n'étaient pas toutes communes non plus. Entre le premier et le quatrième siècles de notre ère, des christianismes très différents se sont côtoyés. Il n'y avait pas d'autorité centrale, ni de credo unique.

— Tu m'as pourtant dit que les grandes religions avaient été fondées dans l'optique du pouvoir et d'une identité forte ici-bas.

— C'est ce qui va arriver aux Églises, mais au quatrième siècle seulement. Jusqu'alors, le succès de ce christianisme polymorphe reposait sur sa modernité. Les cultes anciens sentaient la naphtaline et le rituel vide. Plus intimiste, cette foi chrétienne, comme les nouveaux cultes à mystères, respire le frais et gagne en popularité, même si elle reste minoritaire parmi les peuples de l'empire. Le Dieu des chrétiens n'est plus un être lointain, capricieux. Il s'occupe des hommes, s'intéresse à leur devenir et leur promet une destinée surnaturelle. Quand Constantin accède au pouvoir au début du quatrième siècle, il cherche un dieu sur lequel appuyer sa sacralité impériale. Il pourrait opter pour le culte solaire, mais il choisit le Dieu chrétien. C'est une religion solide, disciplinée, présente dans tout l'empire. Le nouvel empereur, qui veut aussi enrayer la décadence des mœurs, admire ces chrétiens prônant la justice et la probité. En 313, son édit rend licite la religion chrétienne, qui devient le nouveau chouchou du pouvoir. En 380, son successeur Théodose passe la vitesse supérieure en faisant du christianisme la seule religion officielle de l'empire, avec chasse aux hérétiques et interdiction des autres cultes.

— Le pouvoir romain tient son instrument, mais l'identité dans tout cela ?

— Constantin se rend vite compte que les querelles doctrinales

qui divisent les Églises menacent son projet politique. Il faut les amener à la même table, pour qu'elles se rangent au même dogme. En souverain pontife, ce titre de *pontifex maximus* que l'évêque de Rome reprendra à sa suite, l'empereur convoque le premier concile œcuménique pour mettre au pas les récalcitrants. Jésus était-il Dieu ou homme ? Le Fils et l'Esprit Saint font-ils partie d'un même Dieu trine ? Les réponses qu'apporteront les conciles successifs relèvent davantage de l'obligation impériale à l'uniformité que de l'envie théologique des chrétiens eux-mêmes. Pour se maintenir, le pouvoir a besoin d'une identité forte, et la référence à un même culte et à une même croyance en fait tout naturellement partie.

— Si je te comprends bien, le credo que j'ai appris au catéchisme, avec un Christ à deux natures, un Dieu en trois personnes, et une Église catholique une et indivisible, je le dois aux empereurs ?

— Oui... Le principe actif dans l'harmonisation doctrinale des Églises et l'accouchement du catholicisme romain, c'est le pouvoir impérial au quatrième siècle. Les théologiens, les évêques et beaucoup de croyants diront certainement que c'est à l'Esprit Saint qu'on doit cette belle architecture doctrinale, mais l'historien que je suis doute fort qu'on soit arrivé au même résultat sans ce puissant aiguillon politique.

— Alors, là, tu m'en bouches un coin.

— J'espère maintenant que tu comprends mieux la célèbre phrase d'Alfred Loisy : « *Jésus annonçait le Royaume, et c'est l'Église qui est venue.* » Le rabbi galiléen, convaincu de l'imminence de la fin des temps, proclamait partout l'urgence à se préparer à la venue définitive de Dieu parmi les siens. Or ce règne céleste n'est pas descendu. Au fil du temps, les adeptes de Jésus ont gardé l'espoir, d'abord au sein du judaïsme, puis dans leurs nouvelles Églises refuges. Trois cents ans après la mort du nazaréen, le pouvoir romain s'est emparé de l'héritage, transformant l'espoir multiforme des divers courants chrétiens en une Église unique, sûre de sa vraie doctrine, instrumentalisée par les empereurs. Comme Josias avait

récupéré les multiples traditions juives pour fonder le judaïsme, Constantin et Théodose ont récupéré les multiples traditions chrétiennes pour fonder le christianisme.

— Je te remercie pour tes lumières, même si elles sont aveuglantes.

— Tout le plaisir est pour moi. Tu t’imagines bien que des lumières pareilles, ça se partage... Je suis tellement heureux d’avoir à mes côtés quelqu’un qui s’intéresse à la clarté.

Alain ne relève pas le compliment de son conférencier. Emporté par la fièvre de ses découvertes, il n’a pas perçu l’isolement intellectuel dont Jean se plaît à sortir en sa compagnie. Au cours de sa carrière, chez ses confrères ou dans ses cercles d’amis, l’historien n’a guère trouvé d’auditoires versés dans la connaissance des religions. Ses vues alternatives l’ont encore moins aidé à combler le manque.

— Il me reste un problème avec le Jésus des Évangiles, enchaîne l’élève enthousiaste. Ta description d’un rabbi provincial joyeux, agréable et érudit me convient. Par contre, l’image d’un demi-dieu stoppant les tempêtes ou ressuscitant les morts, j’ai beaucoup de peine à l’accepter.

— Moi aussi, et c’est bien normal. Parmi les explications que fournissent les exégètes, je te livre celle qui me convainc. Ces épisodes fantasmagoriques ont été composés dans un style, suivant des références et des objectifs qui parlaient à l’époque, mais qui ne nous parlent plus aujourd’hui. Quand Josias réinvente un passé glorieux à Israël, il fait s’ouvrir la Mer Rouge, pleuvoir une nourriture providentielle dans le désert, ou s’effondrer les murs de Jéricho sans coup férir. Que dit-il à ses contemporains ? Que Dieu est grand, généreux, et que ses serviteurs, Moïse, Josué et les autres, sont capables de grandes choses grâce à lui. Il ne dit rien d’autre, mais la manière dont il le dit convient à ses sujets en mal d’espoir. Quand les évangélistes couchent dans un récit continu le passé glorieux de leur jeune mouvement, ils décrivent un Jésus qui, à

l'image de ses illustres prédécesseurs, réalise des miracles parce que le Dieu d'Israël, grand et généreux, est avec lui. Il ne fend pas la Mer Rouge, mais il marche sur les eaux. Il ne distribue pas la manne au désert, mais il multiplie les pains et les poissons. Que disent les évangélistes à leurs contemporains ? Que Jésus est bien le messie attendu puisqu'il réalise des prouesses que seul Dieu, qui est avec lui, peut rendre possibles, et ils le disent en empruntant le style et les références bibliques bien connus de leurs auditeurs. À usage interne, pour conforter leur foi, et à usage externe, pour tailler des croupières à leurs contradicteurs pharisiens, les rédacteurs des Évangiles démontrent que Jésus n'est pas une demi-mesure, mais l'envoyé du Très-Haut. Pour nous aujourd'hui, de tels récits sont inaudibles. Pour les jeunes chrétiens de l'époque, ils avaient tout leur sens.

— Donc Jésus n'a pas, réellement, pratiqué tous ces miracles.

— Moi, je n'y crois pas, mais tu trouveras beaucoup de gens pour soutenir le contraire. Ils te diront que si Jésus est Dieu, il a vraiment réalisé tous ces prodiges. De toutes façons, le débat ne sera jamais clos puisque nous n'avons aucune preuve de rien.

— Les seuls éléments qui nous restent, ce sont des textes.

— Des textes qui, en plus, ne sont pas des chroniques d'historiens, mais des écrits militants.

— Sans valeur historique ?

— Non, mais l'intention première de ces textes, qui est de persuader et d'émerveiller, fait passer au second plan la fidélité aux paroles et aux événements. Difficulté supplémentaire, les plus anciens textes complets des Évangiles dont nous disposons ne remontent pas au-delà du quatrième siècle.

— En quoi est-ce un problème ?

— C'est qu'il s'est écoulé plus de deux cents ans entre la rédaction originale des Évangiles et les plus anciennes versions que nous en avons. Des générations de copistes ont pu transformer les textes originaux sans que nous puissions identifier avec certitude leurs interventions. C'est le syndrome Photoshop.

— Le logiciel de traitement graphique ?

— À l'école maternelle, je jouais déjà avec du papier calque pour retoucher des images. Avec Photoshop, je fais pareil. Je prends une photo ou un dessin, et je lui superpose, couche après couche, des calques qui vont le modifier. Sur un calque, je retouche le contour. Sur un autre, je change la couleur. Sur un troisième, j'ajoute un élément, et ainsi de suite. Quand je suis satisfait du résultat, j'enregistre mon empilement de calques. La copie finale qui en sort écrase tout. Il n'y a plus qu'un seul et nouveau dessin, sans plus aucune trace des calques et du motif initial. Le problème avec les Évangiles, c'est que nous ne disposons pas du fichier original, ni des calques empilés. Il nous est impossible de pister avec certitude les différentes sources des évangélistes, ce qu'ils ont modifié ou ajouté. Nous ne disposons même pas de leur production finale, quand ils ont tout aplati en mélangeant leurs sources et leurs interventions, puisque nous n'avons que des textes du quatrième siècle. Entre les Évangiles originaux et les plus anciennes versions à notre disposition, des copistes ont pu insérer à leur tour de nouveaux calques, et altérer le contenu. Dans ces conditions, retrouver sans le moindre doute ce que Jésus a vraiment dit et fait devient insurmontable.

— Cela veut-il dire que les Évangiles ne sont que pure fiction ?

— Pas du tout. Cela veut simplement dire qu'il faut les considérer avec prudence. N'oublie pas que les évangélistes s'adressaient à des contemporains qui avaient connu des témoins de première main, des gens qui avaient vu ou entendu Jésus et ses proches disciples. Il était impossible à ces évangélistes de tout inventer.

— Peux-tu me donner des exemples de manipulations ?

— À la fin des Évangiles, Jésus ressuscité envoie les apôtres porter la bonne nouvelle dans le monde, à travers toutes les nations. De nombreux spécialistes doutent de l'authenticité de cet épisode. Ils pensent plutôt à une insertion des évangélistes pour justifier la nouvelle mission de leurs Églises à la fin du premier siècle. Souviens-toi, le royaume n'est pas venu, le culte ancien autour de

Jérusalem est détruit, les juifs pharisiens les expulsent des synagogues, et de nombreuses communautés incluant des non-juifs se sont développées un peu partout sur la terre. Leur présent, mais aussi leur avenir, c'est la mission universelle, sur laquelle pouvait difficilement miser Jésus qui croyait, un demi-siècle auparavant, à l'imminence de la fin des temps, du jugement dernier et du règne définitif de Dieu.

— Une pièce rapportée...

— Je le crois volontiers. Un autre exemple célèbre d'interpolation, imputable cette fois aux héritiers des rédacteurs originaux, c'est la finale de l'Évangile selon Marc. Certains auteurs chrétiens des premiers siècles ne connaissaient pas les douze derniers versets qui se trouvent aujourd'hui dans le texte officiel. Pour eux, l'Évangile selon Marc se concluait au verset huit du chapitre seize, sur l'effroi des femmes devant le tombeau vide. L'évangéliste s'était-il arrêté là, ou ses versets finaux avaient-ils disparu ? Le mystère reste entier, mais la plupart des exégètes admettent que les actuels versets neuf à vingt ont été ajoutés par la suite, pour donner à Marc une finale conforme aux autres Évangiles. Il s'agit d'un calque postérieur à l'œuvre originale. D'un strict point de vue historique, ces versets supplémentaires sont des faux, des faux pieux certes, mais des phrases qui ne sont en tout cas pas de la plume de l'évangéliste.

— Eh bien, j'étais très loin de m'imaginer tout cela...

Profitant des dernières encâblures avant Aumont, Alain assaille encore son partenaire de questions. Même dans le magasin d'articles de sport, où Jean s'est rendu pour acquérir deux bâtons de marche, il presse le puits de science pour en tirer tout le jus. Le spécialiste ne s'en formalise pas. Cet interrogatoire le ravit. Il se sent vivre, reconnu et enchanté d'appliquer pleinement sa maxime favorite : le partage est la vraie nature de l'homme, et la fraternité, son vrai foyer.

5

La ruse des califes

La traversée du plateau de l'Aubrac a tourné au calvaire. Trombes d'eau et vents violents n'ont pas lâché les pèlerins, mettant à rude épreuve leur courage et leur régulation thermique. Pour se reconforter sur ces portions détrempées, Jean et Alain se sont arrimés à leurs meilleurs souvenirs, ce café chaud pris sous la grange avec une chorale d'Anversois chantant à tue-tête pour se revigorer, ou cet indestructible Allemand rentrant chez lui d'un pas jovial après s'être déjà enfilé tout un aller jusqu'à Compostelle. Aux étapes revenaient avec régularité les papiers journaux dans les chaussures et les files d'attente devant les laveries. C'était le festival des organismes fourbus.

Les conversations entre les deux compères en ont souffert. Les bourrasques et la pluie battante ne se prêtent guère aux échanges. Une bure de silence s'est glissée sur leur solitude monacale. Meublant sa cellule, Alain a ressassé à foison les cours improvisés de son professeur particulier. Jean a préféré s'interroger sur le sort genevois de son nouvel ami. Irène n'a pu le repousser pour manque

d'intelligence, ni de charme. En ces deux matières, son bulletin est parfait. L'ingénieur affiche autant d'amabilité que de brillance d'esprit. Il a certes une légère propension à tenir le crachoir, mais sans malveillance, avec même une bonhomie que son faciès un rien poupon rend attachante. Sous bien des rapports, Alain est un compagnon rêvé. L'explication de son drame cernois est ailleurs.

Irène est peut-être simplement ce qu'elle prétend être, une femme amoureuse de tout, qu'une vie à deux ne séduit pas. Elle a compris que le plus dur était de dire non d'emblée, pour s'épargner les frictions croissantes et éreintantes du couple mal apparié. La déception d'Alain a dû la navrer, mais c'était le prix à payer pour s'épargner un malheur plus grand. En cela, la physicienne a fait preuve de maturité, signe qu'elle s'y entend dans d'autres domaines que la gymnastique particulière.

Pour tromper son chagrin et oublier les mécomptes de la vie, le jeune repoussé a opté pour une marche curative. La foi de son enfance, il l'a perdue et n'ambitionne pas de la retrouver. La magie de Compostelle, ce n'est pas pour lui. Alain a juste faim de rencontres. Il n'a pas la peine triste, ni la solitude revancharde. Sa guérison, il la voit dans la relation, la complicité, et sur sa route, Jean est un phare, la corne de brume qui lui manquait. Le retraité de l'enseignement en est même étonné. Lui, l'austère intellectuel à la dégaine de catcheur, au regard intimidant, il a pu trouver grâce auprès de cette crème de jeunesse. Après le départ de Chantal, il ne se croyait plus taillé pour une amitié humaine ; Alain est en passe de lui prouver le contraire.

Le Lot capricieux et sa sinueuse vallée ramènent nos deux marcheurs à la civilisation. Ils retrouvent le soleil et la main de l'homme, avec la trace partout des commerçants bâtisseurs. Dans le village écrin d'Estaing, l'hospitalité Saint-Jacques accueille les pèlerins, et les autres, dans une ancienne maison de maître. Jean et Alain y partagent un dortoir avec Blake et Patrick, un jeune couple

d'Américains venus se mesurer au légendaire sentier. Ils étudient les arts libéraux au Saint John's College de Santa Fe. Pendant quatre ans, à travers les mathématiques, les sciences, la littérature et la philosophie, ils voyagent des anciens Grecs aux temps modernes. Ils traduisent Rimbaud ou Molière, s'immergent dans la langue de Socrate, et surtout apprennent par le dialogue et l'ouverture aux autres. Leur présence sur le GR 65 n'a rien de surprenant.

Le frugal dîner à l'hospitalité a achevé l'idée, née dès l'Aubrac dans l'esprit de nos deux hôtes, de savourer une bonne bière à la terrasse d'un café. C'est à la Brasserie du Château qu'ils mettent leur projet à exécution.

— Avec ton air jovial et ta bouille friponne, tu ne dois pas souffrir d'à priori défavorable ?

La question fait sourire Alain, qui repose délicatement son verre de trappiste tout en essuyant un reste de mousse sur le bord de sa lèvre.

— Non, pas vraiment. Mon côté bon vivant toujours bien poli m'ouvre facilement les portes. Par contre, il arrive souvent qu'on ne me prenne pas au sérieux. Quoi, vous, ingénieur au CERN ? Je vous aurais plutôt vu dans la vente, ou l'animation de clubs de vacances. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement.

— Alors, parfois, je regrette que la nature ne m'ait pas gratifié d'un physique plus respectable, une carrure d'athlète ou une voix de stentor.

— L'herbe est toujours plus verte chez le voisin ; on n'est jamais content de ce qu'on a. C'est une histoire vieille comme le monde. Moi aussi j'ai souvent rêvé d'une morphologie plus discrète. Tu ne t'imagines pas le nombre de fois où j'ai croisé des regards inquiets, des gens prêts à s'esquiver quand je les abordais. Je fais peur, ce qui n'est pas un avantage.

Pour la première fois depuis Monistrol, Jean laisse transparaître une douleur, un coin d'âme meurtri. Il était resté impassible durant la

confession de son divorce. Il ne se cache plus désormais ; sa peine est palpable. Alain prend cet aveu comme un présent. L'homme qu'il admire ne geindrait pas sur la place publique. S'il se confie, cela ne peut être qu'à un ami. Le jeune homme, en cela, a déjà réussi son voyage. Il aimerait serrer son compagnon contre lui mais ne se l'autorise pas. Leur connivence est trop fraîche.

— Tu as pourtant une voix douce, réconfortante.

— Mais il faut pour cela vouloir m'entendre. Peu de gens franchissent la barrière. Toi, tu l'as fait...

Alain n'insiste pas. Jean s'est plongé dans son breuvage comme pour réclamer une pause. La porte s'est ouverte ; elle s'ouvrira encore. Ils concluent leur soirée au bord du Lot sur d'inoffensifs échanges, avant de goûter à une longue nuit réparatrice.

Conques n'est plus très loin. Alain devrait y terminer son périple, laissant Jean poursuivre seul vers la frontière espagnole, mais le jeune homme hésite. Il aimerait prolonger ce compagnonnage, d'autant que rien ne presse à Genève. Il se donne les deux prochains jours pour se décider.

— Nous allons bientôt nous quitter. Me ferais-tu l'honneur de m'expliquer les débuts de l'islam ?

— J'attendais que tu m'y invites.

— Le professeur se fait désirer ?

— Non, mais j'avais peur de te casser les pieds avec mes vieilles histoires.

— Rassure-toi, des profs d'histoire comme toi, ça ne casse jamais les pieds... seulement les préjugés.

Un léger sourire traverse le visage de Jean. Il sait que son compère le regarde, et qu'il n'a donc nul besoin de le remercier. Son compliment a fait mouche.

— Il fait un temps splendide, et le sentier ce matin est de toute beauté. Je ne me sens pas l'âme d'un conteur ex cathedra. Verrais-tu un inconvénient à ce qu'on procède en douceur ? Tu m'interroges, et

je te réponds.

— Très bien, je me sens d'attaque. Commençons par le fondateur. Si le roi Josias a lancé le judaïsme, et non Moïse, et si les empereurs romains ont établi le christianisme, et non Jésus, qui a démarré l'islam si ce n'est pas Mahomet ?

— Les premiers califes arabes, Omar en particulier.

— Autrement dit, les successeurs de Mahomet... Si je poursuis la comparaison, Josias disposait du trésor des tribus d'Israël, le pouvoir romain, de la longue pratique des Églises chrétiennes, et ces califes, qu'avaient-ils sous la main ?

— Les judéonazaréens ! Ils ont exproprié cette secte mi-juive mi-chrétienne de ses rites et de sa doctrine pour en faire un pur produit arabe.

— Tu m'as dit que le moteur de tous ces fondateurs de religion était la recherche du pouvoir et d'une identité forte...

— C'est on ne peut plus vrai avec ces califes. Ils ont profité de cet étrange mélange judéo-byzantin pour justifier leurs conquêtes territoriales, et conférer à leur arabité l'assise et la colonne vertébrale qu'ils cherchaient depuis longtemps.

— Alors là, tu me dois de grands éclaircissements.

— On ne peut pas comprendre la genèse de l'islam si on ne comprend pas qui étaient les judéonazaréens.

— Je suis tout ouïe.

— Il s'agit d'une secte messianique, de langue araméenne et de racines juives, qui croit fermement que la victoire sur le mal adviendra lors du retour du messie Jésus, à la tête des armées célestes, et de l'instauration définitive du règne de Dieu sur toute la terre, au seul profit de qui, crois-tu ?

— De gens comme eux, sans doute.

— Exact, au seul profit des justes et des saints à la face de Dieu, à savoir eux-mêmes. Après la défaite juive en 70 et la destruction du temple de Jérusalem, ils se sont exilés en Syrie et n'ont rêvé que d'un retour triomphal sur la terre sacrée d'Israël. Pendant des siècles,

ils ont vécu à la marge, territoriale et idéologique, des juifs orthodoxes et des chrétiens byzantins.

— Pourquoi parles-tu de secte et non de simple courant religieux ?

— Ils se placent au-dessus des autres, et vivent entre eux, sur le plateau du Golan et dans les régions d'Alep et de Lattaquié, à l'écart des impurs. Ils considèrent cet exil comme une mise à l'épreuve, un nouvel exode au désert, préparant la lutte finale pour libérer la terre des méchants et des infidèles. Ils seront à la tête des armées de libération, derrière le messie, pour reconquérir Jérusalem, rebâtir le temple et assurer la victoire des justes. La terre entière sera leur récompense. Ils sont militaristes, déterminés, sans concession.

— Je vois le tableau.

— Comme tous bons sectaires, ils sont persuadés d'avoir raison. C'est eux les vrais élus sur qui comptent Dieu et son messie, les vrais *nazaréens*, qu'on peut traduire de l'araméen par *gardiens* ou *porte-secours*. Les autres juifs, rabbiniques, sont des dissimulateurs. Avec leurs talmuds et leur torah orale, ils masquent la torah écrite, la seule parole de Dieu qui vaille ; ils la recouvrent. Ce sont donc des recouvreurs. Recouvrir en hébreu biblique se dit *kfr*, la même racine que le verbe arabe *kafara*, qui donnera *kafir* ou *koufar* au pluriel, les fameux recouvreurs-infidèles-mécréants qui feront recette dans l'islam. Les chrétiens byzantins, même s'ils reconnaissent le messie Jésus, ne trouvent pas davantage grâce à leurs yeux. Ce sont des associateurs, qui donnent des adjoints à Dieu. Jésus et l'Esprit Saint ne peuvent pas être Dieu. Dieu est un, et il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Ce précepte judéonazaréen sera la profession de foi centrale du futur islam, pour lequel les chrétiens sont des polythéistes.

— Avec ces judéonazaréens, on reste dans l'univers judéo-chrétien. Je ne vois pas le rapport avec les Arabes...

— Ta remarque est pertinente. C'est d'ailleurs sur ce genre d'argument que s'appuient les détracteurs de la thèse que j'expose. Entre la pureté de l'islam, directement inspiré par Dieu, et ces

arrière-boutiques juives, il ne peut y avoir de rapport. Or si, bien au contraire, il y a énormément de liens. Il y a une proximité géographique, qui va devenir idéologique, pour se transformer en intérêts communs. Dans la Syrie du sixième siècle de notre ère, les groupes judéonazaréens cohabitent avec des tribus arabes. Ils commercent ensemble et pratiquent une religion semblable. Les Byzantins sollicitent d'ailleurs ces Arabes fraîchement christianisés pour contrôler leur empire à l'Est. La tribu des Qoréchites fait partie de ces groupes qui ont peu à peu abandonné razzias et pillages pour faire des affaires avec l'empire, sur la route de la soie. Les judéonazaréens vont progressivement convaincre ces voisins arabes qu'ils partagent la même promesse et la même destinée. Ils sont tous descendants d'Abraham, les uns par Isaac, les autres par Ismaël. Ils doivent donc former une seule *oumma*, une communauté obéissant aux lois saintes de Moïse et du messie Jésus. Ensemble, ils reconquerront Jérusalem et relèveront le temple, pour que le messie revienne sur terre, y bannisse le mal et instaure le royaume des justes et des élus, fils d'Isaac et d'Ismaël, qui jouiront de la terre et des butins accumulés.

— Le subterfuge a marché ?

— Après plusieurs tentatives... Déjà à la fin du troisième siècle, les judéonazaréens avaient tenté de convaincre la reine Zénobie de Palmyre de partir à la reconquête d'Israël et du Proche-Orient, sans succès. Il fallait que l'endoctrinement messianiste des populations arabes réussisse pour que l'entreprise ait une chance d'aboutir. Vers 560, dans le désert du Néguev, des inscriptions en arabe invoquent le Dieu de Moïse et de Jésus, appelé Issa. Seuls les judéonazaréens appellent le messie Issa. Les Arabes chrétiens, fidèles à Byzance, l'appellent Yasû ou Yeshu. Ces prières indiquent bien que des tribus arabes, fin du sixième siècle, ont embrassé la foi judéonazaréenne. Issa, et non Yasû ou Yeshu, sera d'ailleurs le nom arabe de Jésus dans l'islam.

— Je vois où tu veux en venir.

— C'est au début du septième siècle que les temps sont mûrs. L'empire perse sassanide profite d'une faiblesse croissante des Byzantins pour tenter une percée vers la Palestine. L'oumma judéo-arabe de Syrie en profite pour viser Jérusalem. Des combattants judéonazaréens et qoréchites s'allient au général perse Shahr-Barâz. En avril 614, Jérusalem est conquise. Les juifs rabbiniques s'opposent toutefois au projet judéo-arabe de reconstruction du temple et de retour du messie, convainquant les Perses d'expulser loin de Palestine les judéonazaréens et les Qoréchites. C'est de nouveau raté, mais de peu. À partir de 620, l'empereur byzantin Héraclius reprend l'offensive. Les messianistes vétérans de Jérusalem, qui s'étaient alliés aux troupes perses, craignent les représailles et partent en exil chez des judéonazaréens amis de Yathrib, une cité oasis d'Arabie, au sud du désert de Syrie. Yathrib est rebaptisée Môdin, Médine en arabe, du nom de la ville d'où partit l'insurrection juive des Maccabées au deuxième siècle avant notre ère. Cette fuite à Môdin sera relue par l'oumma judéo-arabe comme un événement fondateur : les purs se préparent au désert, comme l'exode des juifs sous Moïse, afin de reprendre possession de la terre promise. En 639, le calife Omar fixera cette émigration comme l'an un de la nouvelle ère des croyants. Cet exil va permettre au groupe messianiste de se renforcer en recrutant d'autres tribus arabes, par le verbe ou le sabre.

— Je comprends les liens qui unissent la secte messianiste et certaines tribus arabes, mais tu ne m'as toujours pas parlé de Mahomet. Les califes vont-ils l'inventer de toutes pièces ?

— Mahomet a bel et bien existé. Nous disposons de témoignages qui attestent qu'il était un négociant arabe prêchant le chemin de la vérité. Vers 625, il est à Yathrib, et il enjoint ses frères arabes christianisés d'abandonner leurs erreurs, d'aimer seulement le Dieu d'Abraham, et d'aller reprendre le territoire promis par Dieu, car le retour du messie Jésus est imminent. Même s'il dit détenir les clés du royaume, il ne se présente pas comme un prophète. À cette époque, il

n'est qu'un Qoréchite judéonazarisé pur jus. Sa destinée islamique sera fixée plus tard. On retrouvera encore sa trace en 629, quand il tente avec les chefs religieux judéo-arabes de reprendre la Judée en passant par la mer morte. Il sera défait à Mouta, au sud-est du Jourdain, par les troupes byzantines. Sa mort surviendra quelques années après cet échec militaire.

— J'aimerais savoir quand cette religion judéocentrée va basculer dans un islam exclusivement arabe.

— En l'espace d'un siècle. C'est vers 720 qu'apparaissent les expressions *islam*, qui veut dire soumission, et *musulman*, qui signifie soumis. Il faudra un siècle pour détrôner l'appellation *religion d'Abraham et du Messie Jésus*, le temps nécessaire à la maturation des dogmes et de l'histoire sainte proprement islamiques. Cependant, s'il a fallu un siècle pour que tout le basculement s'accomplisse, le tournant a eu lieu en 640, quand les chefs arabes mettent fin à l'aventure commune avec les judéonazaréens. C'est à ce moment que le divorce est prononcé, que la déjudaïsation du patrimoine commun commence, pour son arabisation forcée.

— Que se passe-t-il en 640 ?

— Après la mort de Mahomet, Abu Bakr prend la tête des chefs militaires arabes, rapidement suivi par Omar. En 636, les troupes judéo-arabes reprennent pied en Syrie. Héraclius faiblissant, elles se rapprochent de la Palestine et de Jérusalem. Pour éviter le massacre des chrétiens comme en 614, le patriarche byzantin de la ville ouvre les portes. Nous sommes aux alentours de 638 : en reprenant Jérusalem et en la contrôlant, les messianistes réalisent enfin leur rêve. Ils reconstruisent un temple, fait de bois, de pierres et de marbre, de même taille et au même emplacement que l'antique saint des saints. C'est la mosquée d'Omar, que le calife Abd Al-Malik remplacera plus tard par le dôme du Rocher, le bâtiment octogonal que l'on voit encore aujourd'hui. Les prières et les sacrifices reprennent. Tout est en place pour le retour du messie et la lutte finale.

— Mais rien ne se passe comme prévu...

— Au grand dam des chefs arabes, impatients de devenir les élus du nouveau royaume. Ils comprennent que les judéonazaréens les ont bernés, que le messie Jésus ne viendra pas. En 640, c'est la fin de l'oumma judéo-arabe et des belles promesses. Le calife Omar élimine les chefs judéonazaréens, s'approprie les conquêtes territoriales, qui vont bien au-delà de la Palestine, et s'empare du commandement religieux. Tout ce qui rappelle le mensonge juif est progressivement banni. Qu'ils soient messianistes ou rabbiniques, les juifs doivent s'effacer. Dans le bastion historique de Syrie, les judéonazaréens sont contraints de se soumettre à cette férule arabe. L'anathème qui les frappe les poussera bientôt à s'amalgamer à l'islam.

— Omar et ses chefs avaient-ils un plan de longue date pour éliminer ces alliés devenus encombrants ?

— On peut penser que les tribus arabes utilisaient, depuis le début, ces fanatiques juifs pour conquérir des terres, et s'affirmer devant leurs deux grands voisins traditionnels qu'étaient les Byzantins et les Perses. On peut aussi s'imaginer qu'ils servaient fidèlement la cause commune, et que la frustration née du non-royaume fut à la hauteur des espoirs déçus. En réalité, de très nombreux documents allant de la mort de Mahomet, vers 630, à la fin du huitième siècle ont été sciemment détruits par le pouvoir arabe, afin que personne ne conteste l'histoire officielle idéalisant les premiers temps de l'islam. Le Coran certifié et une hagiographie très sage finiront par présenter la chaîne des premiers califes Abu Bakr, Omar, Otman et Ali comme une succession de guides éclairés par l'enseignement du prophète Mahomet et les commandements d'Allah. Or on sait que ces débuts utopiques sont faits de conquêtes militaires, de rivalités de pouvoir, de violentes querelles d'héritages et d'assassinats. Répondre plus précisément à ta question est malaisé.

— En tous cas, le schisme de 640, lui, est bien documenté ?

— Suffisamment pour en faire le début du futur islam. Les

archéologues ont montré qu'après 640, les bâtiments de culte se cherchent une autre direction que Jérusalem pour la prière. La Mecque ne s'impose pas encore, mais on voit que les mosquées de Bassora ou du Caire pointent vers la Syrie. Les savants musulmans eux-mêmes reconnaissent qu'avec Omar et Otman, l'insistance est mise sur la nation arabe comme seule vraie descendance d'Abraham, unique peuple élu par Dieu à l'exclusion de la branche juive issue d'Isaac. À ce stade, il manque toutefois quelque chose à l'ambition des califes.

— Je ne vois pas.

— Des textes fondateurs.

— Et le Coran ?

— Il n'existe pas encore. Les Arabes dissidents n'ont à leur disposition que la littérature judéonazaréenne, parfois traduite en arabe, mais massivement pensée et rédigée en syriaque, l'araméen de Syrie. Ce sont des lectionnaires, des livres aide-mémoire pour la prédication, la prière et la liturgie, qui agrègent des textes de la Torah ou de l'Évangile, des commentaires pieux, des lois, des coutumes, des rites de pureté ou de circoncision. Quand Josias et ses successeurs ont voulu sortir de la diversité pré-judaïque, ils ont eu besoin d'un texte de référence, et ils ont façonné la Torah. Quand les juifs chrétiens ont été expulsés des synagogues, ils ont eu besoin, eux aussi, de textes de référence, et ils ont rédigé les Évangiles. Quand les califes se débarrassent de toutes les traces juives, ils ont pareillement besoin d'un repère, et ils vont confectionner le Coran. En syriaque, un lectionnaire se dit *qor'ono* ou *qer'yana*. En arabe, il se dit *qur'ân*.

— Je comprends l'allusion.

— Le nouveau pouvoir arabe souhaite des écrits propres, qui effacent le passé juif. Il désire aussi des écrits solides à opposer aux contradicteurs juifs et chrétiens qu'il croise dans ses nouvelles conquêtes. Sous Omar et Otman, scribes et conseillers rassemblent tout ce qui circule, les lectionnaires, les notes des prédicateurs, les

feuilles des émigrés de Médine ou de Syrie, et gardent ce qui sert la nouvelle cause. Moins de vingt ans après le schisme, un proto-Coran voit le jour, arabocentré en langue et en idéologie, dans lequel les fils d'Ismaël sont bien les héritiers de la promesse faite d'Abraham à Jésus, mais dans lequel Mahomet n'a pas encore pris la place de prophète ultime. Ce qui est mis en avant, c'est que le messie Jésus reviendra quand la vraie religion d'Abraham, celle des Arabes, dominera le monde. Il faut donc poursuivre l'extension territoriale pour justifier la promesse et hâter la fin des temps.

— Je sens que Mahomet va entrer dans la danse.

— Et tu fais bien... La nouvelle religion arabe tisse peu à peu son réseau. Elle s'est dotée d'un cadre dogmatique, en confisquant l'héritage judéonazaréen, et elle affine son texte saint. Pour être complète, il lui faut un porte-drapeau et une nouvelle ville sainte. Mahomet n'était qu'un petit chef qoréchite vaillant, et un prédicateur zélé. Pour les besoins de la cause, il va endosser la fonction suprême de sceau des prophètes, celui par lequel Dieu scelle sa révélation et fait de la nation arabe le dépositaire ultime de sa promesse. Les premières mentions officielles de Mahomet apparaissent vers 680, un demi-siècle après sa mort, dans un contexte tendu de guerre de succession. Les partisans d'Ali contestent le pouvoir pris par les Omeyades à Damas. Ils transforment Mahomet, ce Qoréchite historique proche d'Ali, en *rasul* de Dieu, son envoyé, le réceptacle de sa parole. Mahomet devient une arme de contre-pouvoir, au point que l'opposant aux Omeyades, Abd Allah Ibn al-Zubayr, établit son propre califat à La Mecque en se réclamant de lui. Il fait frapper des pièces de monnaie à son effigie en y associant la formule *muhammad rasul Allah*, faisant de ces pièces, vers 685, le premier hommage officiel à Mahomet. Finalement, l'omeyade Abd Al-Malik mettra tout le monde d'accord en liquidant l'anti-califat d'al-Zubayr et en récupérant les arguments de ses adversaires. Il consacre Mahomet comme le prophète ultime, et lui attribue la paternité du Coran enfin délimité. Il transforme aussi La Mecque, fer de lance de l'anti-califat,

en nouvelle capitale des croyants. C'est là qu'a vécu Mahomet le prophète, là qu'il a reçu le Coran de Dieu-même, et là que doit être rendu le culte à Allah. Tout est bouclé. Nous sommes au début du huitième siècle. La nouvelle religion, baptisée *islam*, et les nouveaux croyants, appelés *musulmans*, peuvent prospérer partout dans le monde.

— C'est une métamorphose impressionnante. En une centaine d'années, pour reprendre ton image, la petite chenille judéo-messianiste est devenue le grand papillon arabo-musulman. Personne n'a contesté la manœuvre ?

— Il y a eu des querelles internes, pour le contrôle du pouvoir, mais au regard des populations soumises et des gens de l'extérieur, les autorités arabes sont passées en force. Elles ont réduit les dissidents au silence, éliminé toutes les versions concurrentes du Coran, et finalement déclaré sacrilège toute critique du prophète et de son enseignement. Malheureusement pour elles, les faits, les traces archéologiques et les indices textuels dénoncent leur reconstruction de l'histoire.

— Enfin, le professeur que j'attendais, qui va me démonter la tromperie...

— Dans l'islam officiel, Mahomet n'est pas un Qoréchite de Syrie mais un fils de La Mecque. C'est ce lieu qui est le vrai temple d'Allah, et non Jérusalem, et c'est de ce lieu que les émigrés ont fui à Médine, et non de Syrie. Or les fameux impies de La Mecque, auxquels s'adressent les prêches de Mahomet dans le Coran, sont décrits comme des agriculteurs et des pêcheurs, cultivant le blé, l'olive, la vigne ou la grenade, mangeant des poissons et des coquillages fraîchement pêchés. Il est impossible que cette Mecque promue par les califes, qui se situe dans une zone désertique, entourée de terres arides, à quatre-vingts kilomètres de la mer Rouge, soit la ville du Coran et de Mahomet. Celle-ci sied mieux à la verte Syrie qu'à l'austère région du Hedjaz, aux endroits réels de l'histoire qu'à l'affabulation califale. Veux-tu un autre exemple ?

— Je t'en prie.

— Le Coran est censé avoir été dicté par Dieu à Mahomet dans un ordre et un argumentaire que les transpositeurs ont rigoureusement respectés. Le Coran est intangible parce qu'il est unique, traduction fidèle de la parole d'Allah au temps du prophète. Or on sait que le Coran a été rédigé par étapes, et que des versions différentes ont circulé avant leur remplacement par une version officielle tardive. Qui croire ? Les faits. En 1972, au Yémen, le toit d'une mosquée s'effondre, libérant une cache où avaient été entreposés de très vieux manuscrits. On y retrouve des fragments du Coran datés de 680, les plus anciens connus au monde. Ce Coran diffère du texte officiel, promulgué des années plus tard, par l'ordre des sourates et la présence de noms étrangers, non encore arabisés. Le Coran n'est pas la parole inaltérée d'Allah mais une construction filtrée puis imposée par le pouvoir califal. Je continue ?

— Avec plaisir.

— Les linguistes ont enfoncé le clou ultime sur le cercueil de ces illusions califales. On sait depuis longtemps que même dans sa version finale, le texte arabe du Coran trahit des emprunts à l'extérieur. Il est truffé d'expressions araméennes, de références à la littérature biblique ou à la poésie pré-islamique. Récemment, un chercheur allemand d'origine proche-orientale a mis en lumière tout le substrat syro-araméen du Coran arabe. Les passages obscurs, généralement réputés mystérieux ou ininterprétables par les théologiens musulmans, ont reçu un nouvel éclairage. Quand le philologue n'a pu leur trouver un sens par analogie avec d'autres mots arabes, ni par repositionnement des signes diacritiques qui vocalisent les phrases, il a traqué des racines syriaques aux énoncés.

— Et il en a trouvé ?

— Beaucoup. Son travail a rendu manifeste la traduction en mauvais arabe de nombreux documents syriaques préexistants à Mahomet et au Coran, en particulier des passages tirés des lectionnaires byzantins ou judéonazaréens. Il a apporté la preuve, par

les textes, que le Coran n'est pas descendu du ciel dans un arabe parfait, d'une seule pièce, mais qu'il a été rédigé en agglomérant des sources diverses, dont du matériel en araméen de Syrie que les traducteurs de l'époque califale ne maîtrisaient plus. Il a débusqué les fondements judéonazaréens du Coran.

— As-tu un échantillon pour moi ?

— Le voile islamique, par exemple. La sourate 24 semble ordonner aux femmes de se couvrir, ce qui lancera la tradition du hijab ou de la burqa. Pour les traducteurs arabes, elles doivent *rabattre leur khoumour au-dessus de leurs poches*, autrement dit, rabattre leur voile sur leur gorge. Or le mot *khoumour*, apparemment inconnu des lettrés coraniques qui l'ont maladroitement associé à l'arabe *recouvrir*, signifie ceinture en syriaque. Dans le texte original, les femmes étaient donc invitées à rabattre leur ceinture sur leurs poches, soit à serrer leur ceinture autour de la taille, ce qui traditionnellement désignait une attitude chaste. Il n'était pas question de voile, ni d'aucune autre coiffe.

— Un voile pour une ceinture...

— Dans plusieurs sourates, le mot *hourî* a été traduit par de très belles femmes vierges aux grands yeux. Ces *hourî* sont devenues, pour les traducteurs du Coran et les commentateurs à leur suite, la charmante rétribution des bons croyants au paradis. Un mauvais positionnement des signes diacritiques explique la méprise. En lisant correctement *alhourî 'inabine*, on retrouve l'expression syriaque originale, *des raisins d'un blanc éclatant*. Dans la sourate 44 par exemple, il ne faut pas comprendre *Nous leur donnerons pour épouses des houris aux grands yeux*, mais *Nous les installerons confortablement sous des raisins blancs, clairs comme du cristal*. Dans le monde proche-oriental de l'époque, le raisin blanc est un symbole de douceur et d'abondance, une parfaite image de l'au-delà. Une fresque du cinquième siècle, retrouvée dans un monastère égyptien, dépeint des archanges accueillant les âmes au paradis avec du raisin blanc. Sur certains habits liturgiques chrétiens orientaux, on

retrouve encore aujourd'hui des grappes de raisin blanc.

— Alors, les djihadistes se font exploser pour du raisin blanc ?

— C'est triste, non ?

— N'en jette plus, ma cour est pleine.

— Si ces indices ne décèlent pas la matrice judéonazaréenne du Coran et de l'islam, je mange mon chapeau d'historien.

— Et moi, mon chapeau d'ingénieur... Avec toi, je m'attendais à du lourd, mais je ne m'imaginai pas que tu me conduirais aussi loin.

— Déçu du voyage ?

— Pas le moins du monde. Hors des sentiers battus, je me sens bien.

6

De Conques à Genève

Conques sous le soleil, c'est comme Noël sous la neige, une ébauche de félicité. L'expression *trésor médiéval dans un écrin de verdure* semble avoir été inventée pour ce haut-lieu de l'Aveyron. Tout concourt au ravissement et à la sérénité. Arrivé dans ce bourg séculaire, le voyageur n'a d'autre choix que s'arrêter, désarmer, ouvrir l'œil et tendre l'oreille. La moindre bâtisse a une histoire à raconter, douce ou prévenante. Avec une majesté rare, les bois environnants ensèrent le village comme pour couper toute retraite aux récalcitrants. La mesure des choses, ici, est à taille humaine, le temps qui passe, l'air qu'on respire, le regard des pèlerins. Même les touristes d'un jour, s'égosillant devant le tympan de l'abbatiale Sainte-Foy, ne parviennent pas à entraver le pacte. Pour qui sait y regarder, cette étape majeure sur le chemin de Compostelle est un avant-goût du paradis. Jean et Alain, sans surprise, sont tombés sous le charme.

Ils ont pris leurs quartiers à l'hôtellerie de l'abbaye. Les marcheurs s'y donnent volontiers rendez-vous. À l'heure du dîner, le

réfectoire grouille de confidences sur la via Podiensis. Le prof d'histoire et son assistant ingénieur partagent pourtant la table de deux réfractaires à l'effort. Le premier est un Irlandais, à l'anglais rocailleux et au sourcil buissonneux, parti à l'aventure dans sa Bentley pour se retrouver perché, par hasard, sur les hauteurs du Dourdou. Le second est un Allemand, chercheur en linguistique et parfait francophone, venu récupérer son épouse et leur amie arrivées au terme de leur pèlerinage. Inlassablement, leur conversation tourne autour des merveilles de la fabuleuse cité, jusqu'à ce qu'un hospitalier mette fin aux agapes.

Alain a pris sa décision. Il va poursuivre son chemin en compagnie de Jean, qu'il invite à une des terrasses les plus accueillantes du parvis. Autour d'un verre, l'annonce sera plus plaisante.

— Tu es sûr que je ne t'ai pas trop secoué avec toutes mes histoires ?

— Tu m'as fait le plus grand bien. J'ai appris avec toi, en quelques jours, ce que j'aurais mis des années à découvrir par moi-même.

— Alors, je suis le plus heureux des retraités.

— Par contre, pour une personne attachée à sa religion, je me dis que tes explications ont de quoi traumatiser.

— C'est pour cela que je ne les livre plus à n'importe qui. Mon but est de faire comprendre, pas de martyriser. J'ai beau préciser que le fondement de leur foi reste intact, trop de gens pensent que j'abîme leur Dieu quand je démonte la tuyauterie de leur culte.

— Tu as eu de mauvaises expériences ?

— Lors d'une soirée entre amis, on a failli en venir aux mains. Des croyants un peu trop zélés pensaient que je me moquais d'eux quand je mettais en doute la vérité historique des livres saints. Plus je tentais de préciser, plus j'aggravais mon cas. J'ai fini par quitter les lieux pour couper court à l'émeute. Depuis ce jour, j'ai compris que je devais réserver ma bonne parole aux auditoires bienveillants,

épargnés par le syndrome de l'horloge.

— Je ne connais pas ce syndrome.

— C'est la confusion malade du temps et de son calcul. Ceux qui en souffrent croient que le temps est prisonnier des mécanismes qui le mesurent, que les horloges sont les maîtresses du temps, qu'elles lui dictent sa vraie nature. Ils pensent naïvement que sans réveil ni montre, le temps ne peut exister. Pour les malades de ce syndrome, le temps se réduit à leurs calculs. Dès lors, s'attaquer aux horloges, c'est s'attaquer au temps. Vouloir démonter une horloge, c'est vouloir démonter le temps, pour se l'accaparer ou le détruire, sacrilège suprême !

— Dieu est prisonnier des religions. Les mettre en cause, c'est molester Dieu.

— Tu as compris le syndrome, qui veut qu'en dehors de sa mesure humaine, le temps n'ait pas de réalité. En dehors des religions humaines, Dieu ne doit donc pas en avoir non plus.

— Il est peut-être là, le vrai sacrilège.

— Ne le crie pas trop fort, on pourrait nous entendre...

Jean appuie sa mise en garde d'un solide clin d'œil. Les compères sont de mèche, ponctuant leur entente cordiale d'une rasade ambrée.

— Je ne veux pas jeter le bébé avec l'eau du bain, bien au contraire. En expliquant comment sont nées les religions, je veux rendre le bébé plus propre. Dieu doit être au-delà de tous ces racontars, ces rites et ces contingences, et pour un croyant sincère, Dieu est plus concret et plus proche que ce que pourront jamais suggérer tous les dogmes. Toutefois, si les catéchismes et les histoires saintes peuvent aider, je ne suis pas contre.

Tout en se croisant les bras à hauteur de la poitrine, Alain s'étend de tout son long, plaçant sa chaise en équilibre instable. Il fixe son professeur d'un air amusé, semblant préparer une solide réplique.

— Toi qui es passé maître dans le démontage des horloges, que penses-tu finalement du temps ?

— Je te vois venir, maître Alain. Tu veux me faire parler de Dieu.

— L'endroit s'y prête, non ?

— Quelque part entre Saugues et Saint-Alban, je me souviens t'avoir dit que Dieu échappait à notre connaissance. Je ne peux rien t'en dire. Je ne sais même pas s'il existe. J'espère simplement que sa non-évidence ou son extrême discrétion n'équivalent pas à une pure absence. Ce serait bien qu'un jour, s'il existe, il nous fasse à tous une sacrée surprise.

— Voici un bel acte d'espérance.

— C'est tout ce dont je suis capable.

Alain rend au sol les quatre pieds de sa chaise, et saisit son verre pour seule réponse. Depuis les premiers kilomètres du chemin, son admiration pour Jean ne fait que croître, et elle n'a sans doute pas fini de grandir.

— Je peux tout de même te confier quelque chose, reprend le vieil historien. C'est la quintessence de mon parcours initiatique. Que disent, au fond, les trois grandes religions modernes ? Que Dieu existe, qu'il est un Père aimant, et qu'il nous réserve quelque chose. C'est ce que j'appelle les trois grands principes de la théodynamique.

— Subtil jeu de mots !

— Je pensais bien que l'ingénieur le remarquerait. Ce que proclament en chœur les religions abrahamiques, c'est que nous ne sommes pas seuls dans l'univers : il y a un Dieu, qui est un être de relation, avec qui nous partageons la même histoire. L'ennui, c'est qu'avec la thermodynamique, on peut voir les effets des grands principes, les toucher, les reproduire. Avec la théodynamique, on ne peut pas. On doit se contenter de les imaginer, les souhaiter, y croire.

— C'est bien là ma difficulté.

— C'est la mienne aussi, et ma longue réflexion ne m'a jamais permis de vider la question. Je ne peux pas trancher, car l'absence de preuves n'est pas la preuve de l'absence.

— Sur ce point, le scientifique que je suis te donne raison.

— Quoi qu'aient pu soutenir Moïse, Jésus ou Mahomet, quelles qu'aient été les turpitudes de Josias et de ses successeurs, du pouvoir

romain et des califes arabes, il y a peut-être quelque chose qui se cache derrière les apparences, qui se joue secrètement et qui donne sens à tout ce qui existe.

— La raison d'être du grand tout...

— Exactement. C'est le questionnement métaphysique fondamental. Et s'il y avait autre chose que le sensible ? Et si nous étions destinés à y prendre part ? C'est cette interrogation qui fait de nous des humains, et nous relie très intimement à nos plus vieux ancêtres. Dès que l'homo apparaît, il enterre ses morts. Il leur donne une sépulture. Penses-tu que c'est uniquement pour les mettre à l'abri des charognards ? Il n'y aurait alors nul besoin d'enfouir des objets domestiques ou d'apparat. Un défunt ne mange pas, ne boit pas, ne parade pas, ni ne combat. Et s'il y avait un au-delà ? Cette énigme nous taraude depuis toujours.

— À l'université, un professeur nous a dit un jour, du haut de son estrade, que le néocortex avait été pour l'homme le pire des cadeaux. C'est lui qui nous permet d'aller sur la lune ou de réaliser les plus grandes œuvres d'art, mais c'est lui aussi qui nous plonge dans les névroses et les fantasmes les plus aberrants. Il visait, tu t'en doutes, les religions et les questions sans fin sur le sens de la vie.

— Je vais t'étonner : ce professeur avait peut-être raison. Notre problème, c'est que même lui n'a jamais pu en être sûr. T'es-tu demandé s'il ne voulait pas simplement éteindre sa propre angoisse ? Nier un problème ou le disqualifier est parfois l'issue la plus commode quand on n'arrive pas à le résoudre.

Sur une mélodie guillerette, le téléphone d'Alain interrompt subitement les débats. Le jeune homme s'éloigne de la terrasse en s'excusant d'un signe de main. À pas lents, il arpente le parvis, engoncé dans une conversation qui s'éternise. Quand il reprend place à la table du café, il a la mine défaite.

— Je vais devoir t'abandonner ici, marmonne-t-il, le regard vide. J'aurais aimé poursuivre le périple avec toi, mais je dois rentrer à

Genève sans tarder.

— Un problème ?

— Irène a disparu. Cela fait une semaine qu'elle aurait dû reprendre le travail, et elle ne répond à aucun message. Personne ne sait où elle est.

Sans hésiter, Jean fait sienne l'inquiétude de son compagnon. Il la ressent comme celle de son propre fils.

— Je pars avec toi à Genève.

— Tu n'y penses pas ?

— C'est le moins que je puisse faire.

— Mais, Jean, je vais gâcher ta fin de randonnée.

— Tu vas vraiment la gâcher si tu m'empêches de t'aider.

— Je te remercie mille fois. Tu es une crème d'homme, mais je ne peux pas accepter.

— Tu m'as d'ailleurs invité à faire la connaissance d'Irène. En voici l'occasion...

— Tu la rencontreras en d'autres circonstances. Crois-moi, je ne t'abandonnerai pas.

Jean fait silence un moment, regardant au loin le tympan du Christ sauveur et du jugement dernier. Il prépare un argument dont Alain redoute déjà la pertinence.

— Peux-tu garder un secret ? lui demande-t-il, les yeux dans les yeux, son énorme main empoignant l'avant-bras du jeune homme.

— Bien sûr.

— Alors garde bien pour toi ce que je vais te dire, car j'ai horreur du pathos. J'ai un cancer, et il me reste tout au plus un an à vivre. Alors, fais-moi ce plaisir de pouvoir encore être utile. Je veux rendre service à un ami.

Alain se fige. Plus aucun mot ne peut lui traverser la gorge. Il hésite à regarder son partenaire, de fines larmes commençant à lui humecter les yeux. Il se résout à pousser un long soupir, la seule réponse adéquate à son embarras, puis il esquisse un sourire, comme pour s'excuser de ne pas être à la hauteur.

— J'ai attrapé un carcinome au rein, qu'on a soigné trop tard. Aujourd'hui, j'ai des métastases un peu partout, et les médecins ne peuvent plus rien pour moi.

Jean dévisage à nouveau le Christ du tympan, de l'autre côté du parvis, comme s'il attendait une explication.

— C'est un secret, reprend-il d'un ton solennel, tout en relâchant l'avant-bras de son confident.

— Oui, d'accord, c'est un secret, murmure Alain, qui s'essuie le bord des yeux. Tu ne me mens pas ?

— J'aimerais tellement pouvoir te mentir...

Le jeune homme n'insiste pas, convaincu, troublé aussi. Jean a démantelé pour lui son dernier rempart. Il s'est mis à nu pour offrir l'unique chose qui compte encore à ses yeux : une amitié sincère. Ce présent lui confère une assurance nouvelle, une force inattendue. Alain a cru son pèlerinage achevé. Il ne fait peut-être que commencer.

— Donc, je t'accompagne à Genève dès demain, et au demeurant, ajoute le retraité en se penchant vers son interlocuteur, je te remercie de comprendre mes motivations de fin de parcours.

Alain fronce les sourcils, interrogeant son ami sur le sens de cette remarque.

— De fin de parcours vers Compostelle, bien entendu.

Jean se redresse et s'adosse lentement à la chaise, mesurant sur sa victime tout l'effet de son trait d'humour.

— Excuse-moi, je suis incorrigible. Même en pareil cas, je n'arrive pas à garder mon sérieux.

— Ce n'est rien. Je te préfère ainsi.

Comme pour signifier l'armistice, les deux hommes finissent leur verre d'un même élan.

— Bien, mon jeune ami, assez d'émoi pour aujourd'hui. Que dirais-tu d'aller chercher quelque repos chez ces bons pères à l'abbaye ?

— Excellente idée. J'ai eu mon lot d'émotions fortes.

— Ne te fais pas de souci dans ta nouvelle quête, lance le vieux sage à Alain, en train de régler les consommations. Ta petite Irène, nous allons la retrouver.

7

Sans laisser de traces

Au bureau de police du quartier, l'inspecteur Yoram n'est pas à la fête. Son rapport sur les événements de la rue Alfasi passe mal. Ses supérieurs lui gardent toute leur estime, eu égard à ses longues années de service, mais le fond de leur pensée saute aux yeux : l'inspecteur a peut-être manqué de bon sens et de discernement. Ses jeunes collègues n'y vont pas de main morte. Ricanement dès le vestiaire, raillerie dans les couloirs, moquerie tout au long de la journée, ils n'épargnent rien à leur aîné ; Yoram a cru voir des petits Martiens. Miraculeusement, son adjoint Touvia échappe à la tourmente. N'étant ni chef d'enquête, ni policier aguerrri, il se voit accorder le bénéfice du doute.

Bravant les éléments comme un matelot sur des flots déchaînés, l'inspecteur poursuit ses investigations. Il n'a vu aucun Martien, ne croit pas davantage au surnaturel, mais le dernier témoignage qu'il a récolté l'a convaincu du sérieux de l'affaire. L'habitant du quatrième étage, au numéro quinze de la rue mystérieuse, était troublant de vérité. Tout concourait à l'estimer sincère, sa gestuelle, son ton de

voix, et surtout son regard, un regard bleu, limpide, envoûtant. Yoram, dans sa carrière, en a croisé des témoins foireux, des acteurs médiocres, des m'as-tu-vu pathétiques. Avec l'expérience, il peut sentir l'embrouille à cent pas. Le résident du quatrième est au-dessus de tout soupçon. Comme les autres, il a vu la lumière, senti la chaleur, s'est étonné de la chute des feuilles et du clignotement des faïences, mais son inquiétude pour le voisin disparu a touché l'inspecteur. Ce témoin-clé ne mentait pas. Les événements de la rue Alfasi ont peut-être fait une victime : le professeur retraité du cinquième étage manque à l'appel. La détresse de son ami du dessous faisait peine à voir.

Il se pourrait même que d'autres victimes soient à déplorer. Le vieux professeur n'était pas seul quand l'illumination a frappé. Son ami est formel : il a vu monter quatre personnes dans l'appartement du dessus, et leurs voix étaient encore bien audibles juste avant l'éclat de lumière. Malheureusement, ce concierge improvisé n'a reconnu personne, ni pu donner de description précise des visiteurs, qui restent pour l'heure des disparus putatifs.

Jusqu'à présent, les recherches sont restées vaines. Le résident du cinquième s'est évanoui dans la nature. Yoram et Touvia ont passé le voisinage au peigne fin pour s'assurer que le vieil homme ne s'est pas enfui après le halo. Ils n'ont relevé aucune trace, aucun indice, pas même dans l'appartement. Tout était en place dans la résidence du retraité. Il n'y a pas eu de vol, d'effraction, d'appel à l'aide, de signe de lutte, de brûlure, ni d'explosion. La police scientifique a confirmé le constat. Aucun marqueur chimique ni radiologique n'a été signalé sur place. Tout semble avoir eu lieu comme si rien de ce que la vingtaine de témoins ont rapporté n'avait eu lieu. Même l'hypothèse d'un enlèvement discret ne tient pas. Il y avait une telle foule et une telle agitation dans les alentours de l'immeuble qu'un rapt, aussi professionnel soit-il, n'aurait pu passer inaperçu.

— Un pli urgent pour toi, Yoram...

Le planton dépose sur le bureau de l'inspecteur la grande

enveloppe grise qu'un courrier-express vient de livrer. L'enquêteur l'ouvre sans attendre, et découvre l'analyse des empreintes digitales et des traces biologiques prélevées chez le professeur. D'ordinaire, le service fournit par messagerie électronique un lien vers ces résultats quand ils sont disponibles. Cette fois, par note manuscrite, le responsable informe que des problèmes de serveur empêchent temporairement la consultation en ligne, justifiant l'envoi des données sur papier pour ne pas ralentir les enquêtes. Cette prévenance inattendue réjouit Yoram mais ne l'aide pas, car les résultats sont maigres. Hormis l'ADN prévisible du résident et de son ami du quatrième, seul celui d'une ancienne étudiante du professeur, habituée des lieux, a pu être identifié. Quant aux empreintes digitales, elles sont quasiment muettes. La marque d'un pouce, laissée sur un verre d'eau dans le salon, a éveillé de l'intérêt. Elle aurait pu indiquer la présence d'une personne connue des fichiers centraux si elle avait été plus franche. Avec ses quarante pourcents utilisables, elle ne permet aucune exploitation fiable.

— La responsable des analyses, s'il vous plaît... Inspecteur Yoram à l'appareil... Je viens de recevoir vos analyses pour la rue Alfasi, et j'aimerais en savoir plus sur la personne qui se cache derrière l'empreinte de pouce.

— Je ne peux malheureusement pas vous aider, inspecteur. La trace laissée sur le verre est trop petite pour permettre l'identification. Elle pourrait appartenir à la personne présente dans nos registres, comme elle pourrait tout aussi bien avoir été laissée par un individu partageant la même partie d'empreinte.

— Le nom de cette personne pourrait m'aider à orienter l'enquête.

— Vous n'avez pas de chance. Cette personne tombe sous le coup d'une protection spéciale des données.

— Services secrets ?

— Disons, plutôt, sécurité nationale... Pour lever la protection, il vous faut davantage qu'une portion empreinte, et surtout, un niveau

d'enquête bien plus sérieux qu'un trouble à l'ordre public dans la rue Alfasi.

— Une personne a disparu...

— Je regrette, inspecteur. Vous pouvez essayer de lancer une procédure pour accéder aux fichiers, mais vu les éléments dont vous disposez, je crains que vous n'y arriviez pas.

— Dites-moi au moins dans quel secteur de la sécurité nationale travaille cette personne.

— Le nucléaire, mais c'est du passé. Cette personne n'est plus en service. Je vous en ai déjà trop dit, et le travail m'attend. Bonne chance, inspecteur.

Yoram raccroche lentement le combiné. Il lui reste une dernière carte, son vieux copain Ron, qu'il a connu à l'école de police et qui finit sa carrière comme responsable à la direction générale.

— C'est délicat, Yoram. La faveur que tu me demandes implique un donnant-donnant avec mon contact aux fichiers centraux, or je n'ai rien à lui offrir.

— Pas même le dossier Fischer ? Je t'ai bien aidé sur ce coup-là.

— Tu as raison, mais ce dossier est une bombe, que je garde pour une grande occasion. Ton enquête ne fait pas le poids.

— Alors, je n'ai rien, pas la moindre piste. Que veux-tu que je fasse avec une lumière bizarre qui déboussole un quartier, un spécialiste en spiritualité antique qui se volatilise, et un autre retraité ayant trempé dans le nucléaire pour le compte de la sécurité nationale qui lui a peut-être rendu visite ?

— Ne t'énerve pas. Prends du recul et laisse jouer le temps. Des enquêtes où tu démarres avec rien, j'en ai connu aussi. Crois-moi, tu finiras bien par trouver quelque chose...

8

Visages et bienveillance

Le Conseil européen pour la recherche nucléaire fait l'objet de nombreux fantasmes. Créé au milieu du vingtième siècle pour aider les Européens à coordonner leurs recherches en physique fondamentale, le CERN avait pour ambition de mieux connaître l'intérieur de l'atome. Aujourd'hui, en modèle réduit, il tente de s'approcher des conditions initiales de l'univers, quand l'espace et le temps ont accouché de tout ce qui existe. Ses armées de physiciens, d'ingénieurs et de techniciens taquinent les plus hautes sphères de l'énergie. À des vitesses vertigineuses, ils font galoper d'infimes particules dans d'immenses tuyaux et les font se percuter violemment pour traquer les secrets de la matière ; de grands enfants, en somme, s'amusant avec des jouets à plusieurs milliards d'euros.

Pour les esprits chagrins, le CERN est un haut lieu de duplicité et d'obscures pratiques. Des apprentis-sorciers s'y exercent à perturber les lois de la nature, défiant le Créateur et son ordre établi. Ils menacent la sécurité du continent, voire celle de la planète entière, en risquant de générer des collisions en chaîne, de l'antimatière à gogo

et, qui sait, une déflagration sidérale. Pour Alain, le CERN est juste un gagne-pain depuis trois ans. Il y travaille dans une petite équipe chargée d'améliorer les chambres à vide des accélérateurs de particules. Ses efforts concourent à acquérir toujours plus de puissance pour que les collisions parlent davantage. Les Cernois arrivent aujourd'hui à concentrer l'énergie d'un insecte sur une seule particule. Pour vérifier les hypothèses les plus ambitieuses sur l'univers, ils devraient pouvoir concentrer l'énergie d'un TGV sur cette même particule. Le chemin à parcourir est gigantesque.

Les rumeurs de cabale scientifique, Alain ne s'en soucie plus. À l'occasion, il en rigole encore à la pause café. Jean est d'ailleurs rassuré par la sérénité des lieux. Peu enclin aux sirènes de la conspiration, il ne s'était fait aucune idée du lieu de travail de son compagnon. Dès qu'il a pénétré dans cette institution de renom, il lui a trouvé tous les charmes d'une vieille dame policée. Certains bâtiments accusent volontiers le demi-siècle, mais le moderne distingué de quelques endroits stratégiques, couplé à la jeunesse plaisante du personnel qui s'y affaire, donne à l'ensemble des allures de sanctuaire placide. Il faut ne jamais avoir mis les pieds au CERN pour y voir le temple d'une conjuration maléfique.

Alain a rendez-vous avec Lucia, la responsable hiérarchique d'Irène, qui a quitté Naples voici bien longtemps par amour pour la science et ses équations. Au détour d'un couloir, il montre à Jean le bureau du physicien britannique qui a inventé le web à la fin des années quatre-vingts. La grande toile a pris forme ici, afin que des scientifiques à travers le monde puissent instantanément s'échanger des informations. En toute décontraction, le CERN concentre des sommités que vous pouvez croiser allègrement sans vous en rendre compte. Le vieux monsieur en train de se battre avec un distributeur à boissons indocile, là-bas, à l'entrée de la cafétéria, méfiez-vous : c'est peut-être un prix Nobel.

Avec son savoureux accent transalpin, Lucia invite les deux comparses à prendre place dans son antre lumineux.

— J'espère que le soleil ne vous dérange pas, demande-t-elle à ses visiteurs, qui s'asseyent après avoir déplacé quelques piles de dossiers. Malgré toutes ces années, je ne me fais pas au gris de Genève. Toi, Alain, c'est à la disparition de ton amie que tu ne te fais pas.

— Tout juste, et je te remercie de nous aider à la retrouver.

— Vous êtes de sa famille ? lance sans ambages la physicienne, fixant Jean droit dans les yeux.

— Je suis un ami d'Alain, et je lui prête main forte.

— Vous n'ignorez pas que la police est déjà sur l'affaire.

Les deux hommes acquiescent d'un signe de la tête.

— La sécurité du CERN n'a pas hésité. Une physicienne qui disparaît, ils n'aiment pas ça. J'ai eu beau leur dire qu'il ne fallait craindre aucune menace pour l'organisation, ils ont enclenché les procédures. Des policiers ont débarqué il y a trois jours, et ils ont interrogé pas mal de monde.

— Toi aussi ?

— J'étais la première sur la liste.

— Que leur as-tu dit ?

— Irène était supposée reprendre le travail lundi de la semaine dernière, et depuis lors, elle n'a donné aucun signe de vie. Personne dans le service ne sait où elle est.

— Elle n'avait parlé d'aucun projet, d'aucune destination de voyage ?

— Non, rien. Elle avait pris quelques jours de repos, comme d'habitude, après trois semaines de travail intense.

— Sa disparition ne t'inquiète pas ?

— Oui, bien sûr. J'aimerais mieux qu'elle soit ici, avec nous, mais je ne pressens rien de grave. Je pense qu'elle est quelque part, en bonne santé, et qu'elle n'a pas encore trouvé le moyen de nous contacter.

— J'espère que tu dis vrai, ponctue Alain d'un léger soupir. Quel jour est-elle partie en congé ?

Dans son ordinateur, Lucia consulte l'agenda du service.

— Elle a cessé le travail le lundi douze.

Alain se tourne vers Jean, l'interpellant du regard.

— C'est le jour de ma déclaration éconduite, confie-t-il à voix basse.

Lucia observe l'échange, sans bien comprendre.

— Explique-nous ses visions, reprend Alain avec détermination. Jean et moi aimerions comprendre ce qui lui a valu les sobriquets de voyante et d'archange.

— Je redoutais cette question, car j'ai horreur des fariboles.

— Fariboles ?

— Je n'en ai même pas parlé à la police, c'est te dire si cette histoire m'énerve.

— Je ne comprends pas, lâche Alain, visiblement perdu.

— Évoquer ces visions, comme tu les appelles, c'est leur donner du crédit, a fortiori devant des enquêteurs à l'affût du moindre indice. Il n'y a ni vision, ni surnaturel, ni intervention céleste, simplement une anomalie qu'on n'a pas encore pu expliquer. Je ne doute pas que d'ici quelques semaines, nous serons venus à bout de cette aberration. Dois-je te rappeler le nombre de fausses pistes et d'espoirs déçus enregistrés au CERN ces dernières années ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, mais sans t'emporter, pourrais-tu quand même nous rapporter les faits ?

— D'accord, mais vous devez comprendre mon agacement. Être responsable d'un service qui risque de passer pour un repère de magiciens ou de farfelus, ça me gonfle.

— Je comprends, donc...

Lucia tapote nerveusement sur le clavier de son ordinateur, puis tourne l'écran vers les deux hommes.

— Voilà les faits, des courbes sur des graphiques, comme on en produit tellement au CERN.

— Que disent ces courbes ?

— Elles traduisent ce qui se passe dans les collisionneurs. En les

analysant, nous pouvons retracer la vie éphémère des particules nées des déflagrations, leur trajectoire, leur charge, leur masse, leur énergie. Dans quelques cas, nous avons obtenu des résultats inattendus. Vous voyez, ici, des courbes bizarres, qui ne correspondent à rien dans nos modèles. Irène y a vu le signe de phénomènes nouveaux, mais elle est bien la seule. C'est ce qui a incité ses collègues à la chambrer et à l'affubler de ces surnoms potaches. Les superviseurs pensent plutôt à une altération des données, et je suis de leur avis.

— Que veux-tu dire ?

— Chaque expérience génère des millions d'explosions qui entraînent une infinité de données à collecter. Nous sommes obligés de les filtrer pour ne retenir que ce qui colle à nos modèles, ou ce qui s'en écarte ostensiblement. Nous faisons aussi des ponctions aléatoires dans les rebuts, pour éviter de passer à côté de choses intéressantes. Tous ces résultats sont stockés et analysés. C'est là qu'une altération a pu se glisser dans les données, et engendrer des anomalies. La vérification est en cours, mais attendez un instant...

Lucia saisit le téléphone et appelle un correspondant en interne.

— Jean-Claude peut vous recevoir à la salle de contrôle des accélérateurs. C'est lui qui dirigeait les tirs lors des expériences controversées. Interrogez-le. Il vous confirmera sûrement ce que je viens de vous dire.

Alain et Jean se rendent sans tarder à la salle de contrôle. Passant devant le bureau d'Irène, l'ingénieur y jette un coup d'œil nostalgique.

— Je peux vous voir un instant ?

Du bureau d'en face sort une petite voix.

— Bonjour, je suis Pavel, le collègue d'Irène. Tu es Alain, n'est-ce pas ?

— Oui, enchanté, et voici Jean, un ami de randonnée.

— J'ai des choses à vous dire sur Irène, mais j'aimerais mieux qu'on en parle ailleurs. Êtes-vous libres ce soir, vers 18 heures ? On

peut se retrouver à l'Atlas après mon service.

— Le nouveau café brasserie à Saint-Genis ?

— Oui, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

— Entendu, Pavel, 18 heures.

Dans la cour qui les sépare du quartier général des accélérateurs, les deux enquêteurs devisent. La froideur de Lucia a surpris Alain. D'ordinaire, cette Napolitaine déborde d'emphase et multiplie les grands gestes quand elle rend compte d'événements qui la touchent. Ici, elle a semblé contrainte, et pressée d'en finir avec eux. Pour Jean, c'est sa priorité qui étonne. Elle se soucie de la réputation de son service avant le sort de sa physicienne. Les deux hommes se rejoignent sur un constat : elle a davantage nourri le soupçon que contribué à l'éteindre. Pavel sera peut-être d'un grand secours.

— Le flux est stabilisé ? Parfait, on peut y aller.

Jean-Claude interpelle ses ingénieurs tout en se dirigeant vers l'entrée de la salle pour accueillir les envoyés de Lucia.

— Tu es Alain, de l'équipe de Marlier ? Alors, quand pourrions-nous utiliser vos nouvelles chambres à vide ?

— Pas avant quelques semaines, malheureusement. Nous avons encore des petits problèmes à régler.

— C'est ici, le saint des saints ? demande Jean, impressionné par les dimensions du local, truffé d'ordinateurs et d'écrans de contrôle.

— Non, répond Alain, un œil rivé sur l'ingénieur en chef, nous sommes ici dans les fourneaux du CERN. On entretient le feu qui va alimenter les expériences.

— Nous sommes les spécialistes en tuyauterie, précise Jean-Claude d'un air complice. Nous accélérons les particules pour qu'elles atteignent une vitesse proche de celle de la lumière, et nous les concentrons pour que l'effet de leur télescopage soit maximal. Après, nous passons la main aux physiciens. C'est eux qui analysent ce qui se produit dans le saint des saints, comme vous dites. C'est dans les collisionneurs que se dévoilent les mystères de la physique.

— Mais sans bons fourneaux, pas de bonne cuisine...

— Vous avez raison. Nous devons ajuster les flux de particules le plus finement possible, comme si nous devions faire se rencontrer au milieu de l'Atlantique deux aiguilles lancées de chaque côté de l'océan.

Jean ne sait où poser le regard tant il est submergé par la grandeur du lieu.

— Nous aimerions savoir ce qui s'est passé avec Irène, interrompt Alain.

— Charmante jeune fille, répond Jean-Claude, un rien perplexe. Elle était présente en salle de contrôle lors des tirs incriminés.

— Je l'ignorais. Pour quelle raison ?

— C'était son baptême de tir. Elle m'a demandé de pouvoir assister aux préparatifs.

— Est-elle intervenue dans la procédure ?

— Pas le moins du monde. Elle est restée en retrait, observant les faits et gestes de l'équipe. C'est ce que j'ai dit aux enquêteurs internes.

— Quels enquêteurs ?

— Les gardiens de la méthode, ceux qui vérifient que tout se déroule rigoureusement suivant les protocoles. Les anomalies de résultats lors de ces trois tirs suspects ont enclenché une vérification. Nous avons tout inspecté, et nous n'avons rien relevé d'anormal. De la préparation des faisceaux jusqu'aux collisions, tout était parfait.

— S'il y a une aberration, elle doit être du côté des données, de leur collecte ou de leur analyse.

— Là, ce n'est plus de mon ressort, mais ton raisonnement me semble logique.

— Y a-t-il eu d'autres tirs auxquels Irène a pris part ?

— Pas à ma connaissance.

— Et des tirs qui auraient conduit aux mêmes résultats anormaux sans la présence d'Irène ?

— Non, seuls les trois tirs qu'elle a observés ont entraîné des

bizarreries.

— C'est très étrange.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier dans son comportement ? demande Jean inopinément.

— Son visage était singulier.

— Que voulez-vous dire ?

— On aurait dit qu'il irradiait, comme si un bonheur intense s'en dégageait. La première fois, j'ai mis ça sur le compte de l'excitation devant la nouveauté, mais les deux autres fois, son expression était identique. Elle semblait fascinée, habitée par un enthousiasme inaccoutumé, et ses traits étaient comme une invitation à la rejoindre. Je me suis dit que cette fille avait un charisme fou, et qu'elle devait rendre dingues les gens autour d'elle.

Jean se tourne vers Alain, qui ne peut qu'acquiescer à cette remarque judicieuse.

— Mais je vous arrête tout de suite, reprend Jean-Claude avec détermination. N'allez pas imaginer un seul instant qu'elle ait pu perturber les expériences par la puissance de son mental. Il y a sous nos pieds une débauche de force et d'énergie à faire reculer les plus téméraires. Maîtriser ce déluge par la pensée relève de la plus belle des utopies. Je suis ouvert à beaucoup de choses, mais là, ça dépasserait l'entendement.

Les envoyés de Lucia font silence, comme s'ils laissaient planer un doute sur la conclusion de l'ingénieur en chef.

— Je vais reprendre mon service, finit l'intéressé. Mes collègues m'attendent, et je pense vous avoir tout dit.

Les trois hommes se saluent chaleureusement, promettant de se tenir au courant. La charmante Irène a occupé toute leur attention.

Pavel est arrivé à l'Atlas bien avant l'heure convenue. Il ne voulait rater ce rendez-vous pour rien au monde. Quand Alain et Jean le rejoignent, il termine sa troisième bière avec délectation.

— Excusez-moi, mais j'ai une dérogation permanente pour la

bière blonde.

— Comment cela ? interrogent les deux hommes en prenant place.

— Je suis né à Pilsen, en Tchéquie. C'est la patrie de la pils. Comme Obélix, je suis tombé dedans quand j'étais petit, mais contrairement au Gaulois, je suis toujours autorisé à en boire.

— Et cela te confère des pouvoirs magiques ?

— Non, malheureusement. J'en aurais pourtant bien besoin...

Après cette plaisante introduction, les conjurés commandent de quoi se restaurer.

— Je dois d'abord m'excuser, Alain, d'avoir abrégé tes congés. C'est moi qui ai convaincu Thierry de t'appeler.

— Tu as eu raison, mais pourquoi moi ?

— Entre Irène et moi, le courant passe bien. Elle me confie beaucoup de choses, et j'ai compris que tu ne lui es pas indifférent, si tu vois ce que je veux dire.

— Très bien, répond Alain, avec un contentement teinté de surprise.

— Je me suis dit que tu étais l'homme de la situation.

— De quelle situation ?

— Cette disparition m'inquiète. Irène n'est pas la fille à nous laisser sans nouvelle. Lucia prend l'affaire trop à la légère. Il faut que quelqu'un suive cela de près, et tu es le mieux placé.

— Penses-tu à un enlèvement ?

— Irène ne se plaignait de rien, mais je ne peux m'empêcher de penser que sa disparition tombe bien à point.

— Qui lui en voudrait ?

— Elle commençait à attirer l'attention, beaucoup trop aux yeux de certains, surtout de la part d'une petite physicienne. Lucia vous a présenté les simulations de collisions en trois dimensions ?

— Elle nous a simplement montré des diagrammes.

— Je m'en doutais. Des courbes sur un graphique ne disent rien aux non-initiés. Vous a-t-elle parlé des premiers résultats des

vérificateurs informatiques ?

— Non, elle nous a dit que les contrôles étaient en cours.

— Elle a reçu, comme tous les superviseurs, les premières conclusions des vérificateurs. Je le sais, car j'ai un bon ami dans l'équipe. Quelles sont ces conclusions ? Je vous le donne en mille. Tout était rigoureusement normal pendant les collisions et les tirs réputés suspects. Rien n'a foiré, ni les capteurs, ni les logiciels, ni les processeurs. Tous les serveurs ont fonctionné normalement. Mieux... Tous les contrôles postérieurs de données ont confirmé les résultats initiaux. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Non, mais tu vas nous le dire.

— Les données mises en réserve lors des expériences d'Irène ont été analysées, et elles vont dans le même sens que leurs congénères. À l'inverse, les données stockées lors des expériences menées avant et après celles d'Irène n'ont jamais fourni des résultats similaires aux siens. Il s'est donc passé quelque chose de singulier lors des épreuves d'Irène, autre chose que l'aberration ou le dysfonctionnement qu'on nous sert un peu vite.

— Que s'est-il passé ?

— J'étais à côté d'Irène quand les simulateurs ont reconstitué en trois dimensions les données des trajectographes. On n'en croyait pas nos yeux. Dans les collisionneurs, les capteurs ont saisi des particules qui ont dessiné un visage souriant.

— Répète-cela lentement, Pavel.

— C'est incroyable, je sais. Pas une seule fois, ce qui aurait pu être un hasard, mais trois fois de suite, lors de chacune des expérimentations auxquelles Irène a pris part, les collisionneurs ont détecté des trajectoires de particules qui représentaient un visage en train de sourire.

Un silence inquiet s'abat sur les trois hommes. Alain et Jean s'interrogent du regard, désarmés. Pavel se penche vers eux, réclamant solennellement leur attention.

— Vous réalisez de quoi il s'agit ? On est peut-être au seuil de

découvertes décisives en physique fondamentale. On devrait mobiliser toutes les énergies et les connaissances du CERN, et que fait-on ? On s'évertue à accréditer la thèse d'une anomalie, et la principale intéressée disparaît.

— Tu commences à me faire peur, confesse Alain, embarrassé.

— Ce n'est pas mon but, crois-moi, mais je ne vois pas comment interpréter les choses autrement.

— Je n'y connais rien, intervient Jean avec précaution, mais on ne peut pas imaginer qu'il y ait une explication rationnelle à ces visages souriants ?

— Oui, bien sûr, on pourrait investiguer dans plusieurs directions, mais pour ce faire, il faudrait d'abord reconnaître le problème plutôt que le fuir. Il faudrait surtout qu'Irène soit présente, pour qu'on reproduise les expériences et qu'on vérifie la permanence des résultats. Jusqu'à preuve du contraire, Irène a fait sourire de la matière. Rien que cela ne justifie-t-il pas toute l'attention des physiciens ?

— Bien sûr, répond Jean, sympathisant à la cause.

— Irène, justement, reprend Alain avec énergie, que disait-elle de tout cela ?

— Avant ces expériences, elle supposait l'existence d'un grand principe à l'œuvre dans tout ce qui nous entoure. Après ces tirs, elle n'en a plus eu aucun doute.

— Quel principe ?

— La bienveillance universelle.

— C'est un principe pour les philosophes, ça, pas pour les physiciens.

— C'est exactement ce que je lui ai rétorqué, mais elle a réussi à me convaincre. Elle a demandé à piloter ces tests pour valider son hypothèse. Elle a accompagné la naissance des tirs en salle de contrôle pour tenter d'interagir avec les flux de particules.

— L'ingénieur en chef nous a dit qu'elle semblait irradier.

— Elle m'a confié avoir donné tout ce qu'elle avait en elle de

générosité. Elle s'est ouverte, par la pensée et tout son être, à la plus grande communion possible avec son environnement, puis elle s'est focalisée sur les particules pour entrer en résonance avec elles.

— C'est bien parce que je connais Irène que je ne peux croire un instant qu'elle ait sacrifié à je ne sais quel spiritisme ou hypnose, mais ce que tu me racontes est à peine croyable.

— A-t-elle éprouvé quelque chose d'inhabituel ? s'enquiert Jean, à l'affût.

— Elle m'a dit s'être sentie transportée par un grand sentiment de bonheur, comme soulevée par une puissante vague venue de l'intérieur.

— Et son comportement par après ?

— Normal. Elle était simplement impatiente d'obtenir les résultats. Quand les premiers diagrammes sont tombés, on a remarqué la présence de courbes inhabituelles, mais quand les simulateurs ont reconstruit les trajectoires, le sol s'est déroché sous nos pieds. Il nous a fallu un moment pour bien réaliser. Irène m'a alors pris dans ses bras et m'a glissé au creux de l'oreille : « Je le sentais ! »

— À qui en avez-vous fait rapport ?

— Nous avons exposé les résultats à Lucia, qui paraissait perplexe, on le serait à moins, mais surtout embêtée. Irène a compris que le plus dur commençait, qu'il lui fallait préparer une batterie de tests et de nouvelles épreuves pour confirmer ces éléments initiaux. L'euphorie passée, la scientifique a repris le dessus, mais sa conviction était faite.

— Les images après les collisions, insiste Alain, montraient bien des visages souriants ?

Pavel sort une clé USB de la poche de sa veste, qu'il tend à ses partenaires.

— C'est pour vous, toutes les données collectées, les austères diagrammes de Lucia, et surtout, les reconstitutions en trois dimensions des trajectoires de particules. Faites-vous votre propre

opinion. J'ai montré les clichés à une dizaine de personnes, toutes extérieures au CERN. Je leur ai demandé ce qu'elles apercevaient. Toutes, sans exception, m'ont répondu des visages souriants.

— Le visage d'Irène ?

— Je l'ignore, Irène aussi d'ailleurs. Il est trop tôt pour dire que nous sommes en présence d'images en miroir du portrait d'Irène. Le plus important, c'est qu'une connexion s'est établie entre elle et les particules accélérées, et que les traces laissées dans les collisionneurs en sont la preuve. Nous n'en sommes que là aujourd'hui.

— Mais nous sommes déjà très loin... Tu nous as dit qu'Irène avait réussi à te convaincre. De quoi t'a-t-elle convaincu ?

— Il y a peut-être une force qui structure l'univers dans sa marche vers la complexité, une force qui sert de matrice aux échanges entre information et énergie, une force dont il faudrait encore définir les propriétés et que provisoirement, faute de mieux, Irène appelle bienveillance.

— Une nouvelle force, en plus de celles que nous connaissons déjà ?

— Ou une caractéristique commune à toutes ces forces, une sorte de liant fondamental.

— Une force dont Irène aurait réussi à saisir l'empreinte dans les collisionneurs ?

— Tout l'enjeu est là.

Alain pose les mains sur le bord de la table, s'en écarte en posant le cou sur le haut matelassé de son siège, et regarde le plafond comme s'il attendait une réponse. Jean concentre sa masse imposante sur ses deux coudes, qu'il a plantés au milieu de ses cuisses dans une version revisitée du penseur de Rodin. Pavel les observe, rallié à l'idée qu'ils mesurent parfaitement la gravité du moment.

— Et cette force serait positive par essence ?

— Elle serait associative, constructive, empathique, créatrice... Les mots nous manquent pour l'identifier.

— N'êtes-vous pas en train de réinventer Dieu ? demande

subitement Jean, d'un air faussement naïf.

— Là, je vous arrête. Avec la bienveillance, qui est lourdement connotée, nous avons déjà un problème de vocabulaire. Si vous ajoutez Dieu, c'est en fini pour nous. Nous ne parviendrons jamais à nous faire entendre.

— Vous avez raison, reprend l'historien sur un mode consensuel. Ce mot de quatre lettres est le plus pollué qui soit. On a tout mis derrière Dieu et tout voulu justifier, du plus exquis au plus exécrationnel.

Comme une pause survenant au meilleur moment, la jeune serveuse apporte aux convives la nourriture commandée.

— Un jour que je l'interrogeais sur ce qu'elle croyait au plus profond d'elle-même, Irène m'a raconté l'allégorie du croupier. Vous n'ignorez plus que notre univers a une histoire. Dans un passé lointain, il a été infiniment petit, dense et chaud. Depuis, il s'étend et se refroidit, devenant toujours plus complexe. Ce que notre modèle standard ne nous dit pas, c'est ce sur quoi il s'étend et gagne en complexité. Avec un univers stable, éternel et infini, les anciens n'avaient aucun problème d'altérité. Il n'y avait qu'un seul univers, figé, qui attendait patiemment que tout survienne en lui, comme un théâtre vide espérant se remplir d'une pièce, de ses acteurs et de son public. Puisque nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas de grand théâtre vacant, incréé et sans limite, que tout ce que nous connaissons est l'univers lui-même, comme l'espace et le temps, la matière et l'énergie, qu'y a-t-il au-delà de cet univers ? De quoi est fait cet ailleurs dans lequel il accomplit son expansion ? Certains pensent à de l'information pure. Notre univers en serait entouré, il baignerait littéralement dedans. Ces deux mondes, notre univers et son ailleurs, seraient-ils pour autant étanches, étrangers l'un à l'autre ?

— Le croupier va nous le dire, intervient Alain, enthousiaste.

— Parfaitement, c'est ici qu'il opère. Avec sa roulette et sa bille, ils forment un système. Au premier moment, quand le croupier fait tourner les trente-sept cases du plateau et qu'il lance la bille à toute

vitesse, l'énergie de ce système est maximale, mais son information est faible. Au fur et à mesure, le plateau ralentit et la bille décélère, signifiant que l'énergie diminue et que l'information croît en proportion inverse. À la fin, la bille se loge dans une case et le plateau s'arrête. L'énergie est devenue minimale, et l'information, maximale. Voilà comment Irène m'a symbolisé l'échange qu'il pourrait y avoir entre l'univers et son ailleurs, entre l'énergie et l'information, et la force à laquelle elle croit devrait se situer au point de contact entre les deux.

— Où se fait ce contact ?

— On imagine facilement l'échange aux limites supposées de l'univers. Comme une immense bouée plongée dans un liquide, l'échange aurait lieu à sa surface, là où se croiseraient l'air de l'intérieur et le liquide de l'extérieur. Mais il faut aussi pouvoir se représenter ce contact en chaque point de l'univers, non comme une bouée immergée mais comme deux nuages qui s'interpénètrent. Dans le même esprit que la gravitation, cette force serait universelle, prégnante en tous lieux. Son champ serait partout.

— Elle serait le croupier de l'univers ?

— Oui, si on veut. Elle interagirait entre l'univers et son ailleurs, les rendant féconds l'un à l'autre. Imaginez une matrice qui donnerait corps à l'information, et forme à la matière, pour un résultat plus riche que la somme des composants initiaux.

Alain ne peut plus dissimuler son mal-être. S'opposer à Pavel, c'est s'opposer à Irène, et c'est bien la dernière chose qu'il souhaite. Le scénario que lui dresse le physicien tchèque l'ébranle pourtant au plus profond de ses certitudes. Il cherche à reprendre pied.

— Mais en quoi cette force serait-elle bienveillante ?

Pavel comprend l'inquiétude de son interlocuteur. Il aimerait s'interrompre, mais il n'a pas le choix. Il doit aller au bout de ses explications.

— Cette matrice donnerait une qualité positive aux interactions, elle leur conférerait une couleur, une saveur, une orientation. Les

mots nous manquent, c'est vrai, mais dans les collisionneurs, les visages souriaient.

— Elle ne serait donc pas neutre, comme les autres forces auxquelles nous a habitués la physique.

— C'est la grande nouvelle, si elle devait se confirmer. Notre modèle standard nous a appris que l'univers a un passé, un présent et un avenir, mais il évolue peut-être aussi d'après un profil bien défini, comme s'il suivait un code génétique lui conférant une identité particulière, une personnalité positive.

— L'univers a un passé et un avenir, soit, interrompt Alain un rien énervé, mais il aurait aussi de l'humour et du cœur ?

— Formulé comme ça, je sais, cela n'a pas de sens. Je comprends qu'on nous prête une fichue hardiesse ou une abyssale inconscience à soutenir pareille hypothèse, mais franchement, après ce que je vous ai dit, croyez-vous que c'est complètement fou ?

Jean et Alain se regardent sans un mot, préférant ne pas répondre.

— Plus d'une fois, Irène a voulu abandonner, pensant que cette théorie était abracadabrante, et que personne ne la suivrait. Puis elle a repris courage, estimant qu'il n'y avait aucune honte à explorer des chemins inusités. Higgs et ses confrères ont tenu bon. Il a fallu patienter de nombreuses années avant que les expériences menées au CERN valident l'existence de leur boson. Aujourd'hui, on sait qu'en dépit des apparences et de ce que beaucoup de scientifiques pensaient, la masse n'est pas une propriété intrinsèque des particules, mais une propriété qu'elles acquièrent par interaction avec le vide. L'incroyable est devenu réalité. Et si l'avenir de la physique attendait d'autres Higgs ? Et si Irène faisait partie du lot ?

Jean s'éclaircit la voix, avant de se tourner vers Pavel. Ses yeux brillent d'un éclat inaccoutumé.

— Si je vous comprends bien, Irène et toi, vous avancez l'idée que le fond de l'être a jusqu'ici échappé à la raison froide et aux équations austères, et qu'un instrument très ordinaire et pourtant insoupçonné vient de le débusquer au cœur même d'une machinerie

herculéenne.

— Quel instrument ?

— L'amour, la bienveillance, la tendresse... peu importe le nom dont on affuble ce sentiment universel.

— Pas si vite, Jean, pas si vite, s'interpose Alain, gêné par l'emportement de son compagnon.

— Jean a peut-être raison, reprend Pavel. C'est bien dans cette direction qu'Irène développe ses réflexions.

— Le fond de l'être est même peut-être constitué d'amour et de bienveillance, au plus intime de la matière, dans les moindres recoins du vide, ici et partout dans l'univers, avance courageusement l'historien, bravant l'avis scientifique de ses partenaires.

— Je préférerais qu'Irène te réponde.

— Oscar Milosz, poursuit Jean, imperturbable, est un écrivain lituanien méconnu, poète et mystique tout à la fois. Voici ce qu'il écrit en 1910 : « *L'exaltation provoquée par la tendresse m'apparaît favorable au philosophe tout de même qu'au saint ou au poète ; car ma propre expérience m'enseigne à considérer l'amour comme une manière de correspondance universelle entre la matière et l'esprit, et comme une expression sensible de leur identité par-devant l'être unique. Source de l'existence, il m'en paraît être en même temps et le principe indubitable et le sens unique et parfait. Mystère adorable et terrible, instigateur de toute pensée, de tout art et de toute science véritable, il apparaît aux intelligences primordiales sous des nombres et des formes symboliques qu'il réduit plus tard à la trinité logique de l'éternelle Création, de la Matière et de l'Esprit.* » Depuis mon adolescence, j'ai retenu cette citation, persuadé qu'un jour, elle prendrait tout son sens. Ce jour est peut-être arrivé. La tendresse et l'amour comme une correspondance universelle entre la matière et l'esprit, n'est-ce pas ce qu'Irène a éprouvé ?

Alain ne dit rien, n'osant plus intervenir. Jusqu'alors marqué par la gravité des événements, le visage de Pavel se relâche. Le jeune homme a trouvé un partenaire, quelqu'un qui le comprend et va

pouvoir l'aider. D'un signe de la tête discret, il signifie à Jean leur alliance naissante.

— Bien, maintenant, il va falloir démontrer tout cela.

Jean veut détendre une atmosphère devenue trop pesante à son goût.

— Je propose de retrouver Irène sans tarder, qu'en dites-vous ?

Ses deux commensaux acquiescent. L'objectif va de soi, même s'il n'est pas des plus aisés. Loin des projecteurs, Alain et Jean vont poursuivre leur enquête. À l'intérieur du CERN, Pavel sera leurs yeux et leurs oreilles.

9

La montagne embrumée

Madame Fourcade a toujours eu un faible pour Alain. De sa loge de concierge, elle l'a très vite remarqué parmi les collègues rendant régulièrement visite à Irène. Elle est d'avis que ces deux jeunes gens formeraient un beau couple, bien assorti. Elle l'a d'ailleurs confessé ce matin à l'intéressé, venu lui demander la clé de l'appartement de son amie. Elle a cru bien faire, pensant soulager l'ingénieur d'une partie de sa peine. La disparition d'Irène l'afflige, elle aussi. La physicienne est sa locataire préférée, toujours de bonne humeur. Elle ne peut se faire à l'idée qu'il puisse lui être arrivé malheur.

Pour couronner ses confidences, elle a glissé à l'oreille d'Alain que deux messieurs de la police, accompagnés d'une personne du CERN, ont visité le logement d'Irène il y a quelques jours. Ils n'étaient pas très commodes, surtout l'employé du CERN, un vrai ronchon. Elle a voulu les accompagner dans l'appartement, mais ils l'ont consignée dans sa loge. Ils sont restés moins d'une heure, et n'ont rien emporté. Ils pourraient revenir, suivant les besoins de l'enquête, ce qui n'est pas pour plaire à madame Fourcade. Alain et

Jean, par contre, c'est différent. Ils sont les bienvenus, car la concierge devine qu'ils ont à cœur de retrouver sa protégée. Ils ont carte blanche, avec pour seule obligation de tout remettre en ordre s'ils devaient fouiller en profondeur. Elle leur a ouvert la porte, qu'ils n'aurent qu'à tirer fermement derrière eux dès qu'ils auront achevé leur tâche.

En entrant dans la demeure d'Irène, Jean a ressenti quelque chose qu'il a de la peine à définir. Il ne s'en ouvre pas à Alain, choisissant de garder pour lui cette impression curieuse. Elle lui rappelle une expérience vieille de près de cinquante ans, qu'il ne prend pas le temps de dépoussiérer. L'heure est à la jeune fille, et aux indices qu'elle aurait laissés. Alain navigue à travers les pièces comme s'il était chez lui. À n'en pas douter, il est venu ici de nombreuses fois ; son aisance rassure. Une odeur prégnante de lavande garnit l'appartement. Ce parfum colle bien à l'image que Jean s'était faite d'Irène, cumulant force, douceur et grande concentration.

Étonnamment, le logement est avare de décorations. Aucun bibelot sur la table du salon, les appuis de fenêtres et les étagères, pas de plantes vertes et seulement un petit cadre au-dessus du divan, Irène se contente de l'essentiel. Jean se la représentait entourée d'objets fétiches et de souvenirs d'enfance. Elle est du genre monacal, mais pas triste pour autant. Chaque pièce a sa couleur pastel, chaude, lumineuse. Les meubles captent le regard avec bonhomie, et du haut de leur belle étoffe, les grosses tentures, omniprésentes, apaisent le visiteur. Irène ne vit pas en cellule ; elle règne sur un havre cosy.

— Je n'avais jamais entendu parler de ton écrivain Milosz, lance Alain, en train d'inspecter le bureau.

— Je l'ai découvert par hasard, dans mes lectures de jeunesse.

— Qu'avait-il de particulier pour que tu t'y arrêtes ?

— Il a connu une expérience mystique avant d'aller se coucher. Sain d'esprit et en pleine conscience, il s'est senti s'élever à travers la chambre puis s'est retrouvé au sommet d'une puissante montagne

enveloppée, disait-il, de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles.

— En quoi cela pouvait-il marquer le futur historien ?

— J'ai vécu quelque chose de similaire.

— Ah, bon ! Explique-moi, demande Alain, en se rapprochant de son partenaire.

— J'avais dix-huit ans, et j'étais en retraite dans un petit couvent de Bourgogne. Après le dîner, dans ma chambre, j'ai subitement senti une chaleur m'envahir. J'étais comme transporté. C'était un sentiment d'euphorie. J'avais conscience que quelque chose d'exceptionnel se produisait, mais sans en connaître l'origine. Je n'ai eu aucune vision, je n'ai entendu aucune voix, et j'avais les idées parfaitement claires. Cette expérience a duré un bon moment, et elle a pris fin en douceur. Je n'en ai parlé à personne, mais j'ai eu l'impression d'avoir vécu un moment de grâce. Pendant des mois, j'ai ressassé cette extase pour en trouver la cause, en vain.

— Tu as peut-être eu un dérèglement hormonal, ou une perturbation dans le cerveau.

— C'est possible. Je me suis même demandé si les sœurs du couvent ne m'avaient pas drogué lors du repas. Toujours est-il qu'après quasiment un demi-siècle, je n'ai aucune explication crédible de cette expérience... aérienne.

— Tu penses à Dieu ?

— Milosz, lui, y pensait. Moi, je ne sais pas.

— Est-ce là l'origine de ta passion pour les religions ?

Jean se dirige vers le divan, et s'assied posément. Il semble mûrir sa réponse comme si personne ne lui avait jamais posé la question. Alain, sentant la gravité de l'instant, prend place sur le fauteuil opposé.

— Nous sommes à la croisée des chemins, reprend Jean d'une voix paisible. Pendant notre randonnée, je t'ai dit que tu aurais matière à me découvrir. Tu ne peux pas être plus près du vrai Jean que maintenant. Cette grâce bourguignonne a été un déclic. Je me

suis dit que si Dieu avait voulu me parler, il aurait pu être plus clair, car j'ignore si c'est lui qui était derrière la porte. Je me suis surtout demandé, si c'était lui, pourquoi il avait voulu me parler à moi, et pas aux autres. Naïvement, sans doute, je me suis mis à chercher une réponse en faisant ce que je savais bien faire, démonter les apparences et le prêt-à-penser. Je t'ai raconté avec cœur ce que mes décennies de lectures m'ont appris sur les religions. Tu as compris, comme moi, que ces grandes aventures de l'esprit ont toujours eu les pieds dans la boue, qu'elles répondaient à des quêtes de pouvoir et des flatteries d'ego. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'au plus je trouvais des raisons historiques de vomir ces religions, au plus je rencontrais, au détour de ma vie, des personnes honnêtes, des petites gens à la vraie foi, des juifs, des chrétiens, des musulmans qui se fichaient des vérités toutes faites, qui aimaient sincèrement leurs proches, et qui croyaient en un Dieu simple et bon. N'était-ce pas la réponse à ma question ?

— Malheureusement, je n'en sais rien.

— Moi non plus, je n'en sais rien. Je te l'ai affirmé d'entrée de jeu, personne ne sait, mais je me suis dit que si ce Dieu simple et bon de mes petites gens n'avait pas d'autre moyen de me parler que cette courte extase dans ma chambre de retraite, ou ces regards pleins de tendresse que j'ai croisés dans ma vie, je ne pourrais jamais l'entendre distinctement. Cette idée m'a pourchassé. Dieu ne pourrait communiquer qu'à voix basse, à demi-mot, par signes discrets, et nous décréterions qu'il n'existe pas s'il ne peut s'exprimer plus clairement.

— Ne te tourmente plus avec cette question sans réponse.

— Dans ta voiture, nous nous sommes promis, en quittant le GR, qu'on ne parlerait plus de mon cancer. Je tiens parole, mais tu dois savoir que j'avais l'intention, avant d'arriver à Saint-Jean-Pied-de-Port, de faire un crochet par Lourdes. Je me suis dit que je n'avais plus rien à perdre, et que, si Dieu m'avait parlé en Bourgogne et à travers mes humbles gens, je ne pouvais lui refuser une dernière

main tendue.

— Tu espérais une guérison miraculeuse ?

— J'avais surtout envie de boucler une vie de recherches. Puisqu'à la force du poignet, je ne suis arrivé à rien, mon intention était d'offrir ma présence, sans plus. Je pensais à une prière muette. Je voulais simplement m'excuser si je n'avais pas pu entendre.

— Plutôt que Lourdes, tu as choisi le CERN.

— En prenant la route vers Compostelle, j'avais en fait la secrète envie de croiser un signe, clair cette fois, sans ambiguïté.

— Un signe de quoi ?

— Un signe que nous avons des raisons d'espérer quelque chose de meilleur, ailleurs, plus tard.

— Et tu n'as rien trouvé...

— Je n'en suis pas si sûr. Je t'ai trouvé, toi, qui es une belle personne et un magnifique compagnon, et tu m'as fait connaître Irène, qui est peut-être la mystique que je cherchais depuis longtemps.

— Vas-y doucement, car je commence à te perdre. Irène, une mystique ?

— Après avoir passé autant d'années à étudier les racines des religions, je me suis dit que j'aurais mieux fait d'étudier les mystiques, car ils sont peut-être les meilleurs raccourcis vers l'au-delà. Avant de mourir, j'aimerais rencontrer une de ces personnes. Tu m'en donnes l'occasion avec Irène, car elle pourrait être pour la science ce que les mystiques sont pour la religion, une fenêtre ouverte sur l'ailleurs.

— Irène ne lévite pas, elle n'entre pas en transe, et elle n'est frappée d'aucun stigmaté.

— Là, tu me sers la soupe aux clichés. C'est quoi un mystique ? C'est quelqu'un qui éprouve, par tout son être, ce qui semble échapper à ses congénères. Quelles que soient ses références ou sa religion, il voit et entend des choses que les sens et l'intellect, de prime abord, ne captent pas. En général, ce qu'il ressent, c'est un

ravissement, une forme d'élévation, du bonheur plein, à l'état pur. Sa vie en est transformée. Et, en général, que lui oppose-t-on ? De l'indifférence, du mépris, de la suspicion d'escroquerie. Plus que de l'intérêt général, son cas relève de la psychiatrie. C'est la ligne de défense habituelle des institutions et des autorités. Te rangerais-tu de leur côté ?

— Pour Irène, sûrement pas.

— Je me refuse à croire que le CERN puisse tomber dans ces pratiques d'un autre âge, mais jusqu'à présent, Irène est très loin d'emporter l'adhésion.

— Le CERN concentre les plus brillants esprits scientifiques de la planète. Tu ne peux pas attendre de cette institution qu'elle cautionne une hypothèse sans l'avoir testée et retournée dans tous les sens.

— Jamais, je ne lui demanderai d'abandonner sa rigueur. Pour moi aussi, la raison et la méthode scientifique forment la voie royale de nos connaissances. Ce que je soutiens, c'est la pluralité des voies d'accès. La science elle-même bâtit sur un cimetière d'erreurs. Ce qui paraissait étrange un jour est parfois devenu le modèle encensé le lendemain.

— Je suis pleinement d'accord.

— Être la voie royale ne signifie pas être la voie unique. J'aime beaucoup l'image de la grande montagne au sommet embrumé. Elle résume à mes yeux l'aventure humaine. Tous, nous gravissons cette immense montagne, sur des routes et des chemins divers, quel que soit le flanc où nous nous trouvons. Notre seule certitude, c'est que nous nous élevons. Nous avons quitté la vallée depuis longtemps, au point d'en avoir perdu le souvenir, et le sommet nous est caché par de nombreux nuages. Personne ne peut prétendre détenir l'unique voie vers ce sommet, car beaucoup de chemins y conduisent. Certains itinéraires sont rapides, d'autres plus tortueux. À certains endroits, l'ascension est éprouvante. À d'autres, le sentier paraît même redescendre. Par moments, le tracé est large. Parfois, il est très étroit. Chacun devise sur le sommet, un repos paradisiaque pour

certains, une tragique illusion pour d'autres, car les nuages peuvent tout dissimuler : un éden consolateur comme une ascension sans fin.

— Ton image est plaisante, mais que veux-tu me dire ?

— Dans la myriade de routes, certains pourraient avoir accès à des couloirs directs, qui lèvent un coin de voile sur le sommet. Sur les chemins religieux, c'est peut-être le rôle des mystiques. Sur les chemins de la science, serait-ce un rôle pour Irène ?

— Tu m'en demandes trop. Je ne suis pas mystique, ni en religion, ni en science. Ce que je peux faire, c'est mobiliser toutes mes ressources pour retrouver mon amie. J'ai à ma disposition de l'énergie, un peu d'expérience et toute ma raison. Pour le reste, je te fais confiance.

— Alors, mobilisons toutes nos ressources, conclut Jean en abandonnant le divan. J'ai trouvé quelque chose dans la penderie.

Les deux hommes quittent le salon pour la chambre à coucher. Jean ouvre les portes du placard, et montre du doigt un espace vide au bas de la garde-robe.

— Entre cette petite valise et sa grande sœur, il y a place pour une troisième, intermédiaire, et cette moyenne valise n'est plus là.

— Qu'en déduis-tu ?

— Irène est partie en voyage, pour quelques jours. Regarde les cintres dégarnis. Elle n'a emporté que quelques vêtements, pour une semaine tout au plus.

— J'ai remarqué que son ordinateur portable n'est plus sur le bureau, et que dans la salle de bain, il n'y a plus de brosse à dents ni de dentifrice. Je crois que tu as vu juste, mon cher Watson.

— La question devient : où est-elle partie, et pourquoi ne donne-t-elle plus signe de vie ?

— Sur une pile de documents, j'ai trouvé ce dossier, peut-être le dernier consulté par Irène. Il est rempli de notes, avec une longue liste d'adresses. À première vue, il devrait s'agir de chercheurs ou de référents scientifiques. Elle a pu en contacter l'un ou l'autre avant de partir. J'emporte ce dossier. Il va falloir téléphoner à tous ces gens.

— Dans la bibliothèque, ajoute Jean, j'ai aussi découvert cette photo.

Le cliché représente une tablée joyeuse, une bande de copains festoyant sans manières. Une petite croix a été dessinée sous le visage d'un convive. Le jeune homme repéré, c'est Alain. Au dos de la photo, une main délicate a écrit : « Ce garçon me plaît ».

— C'est l'écriture d'Irène, entérine l'intéressé, qui cache mal son émotion. Cette photo aussi, je l'emporte.

Le téléphone d'Alain se met à vibrer dans la poche de sa veste.

— Bonjour, je parle bien à monsieur Alain ?

— Oui, en effet. À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis Adeline, la mère d'Irène. J'ai eu un peu de mal à vous trouver. Je ne vous dérange pas ?

— Je suis en train d'inspecter l'appartement de votre fille.

— Vous êtes donc à sa recherche, cela me rassure. C'est à ce sujet que je voulais vous joindre.

— Vous avez des nouvelles ?

— Non, pas vraiment... Encore qu'il y ait des événements étranges ces derniers temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Pouvons-nous nous voir ? J'ai pas mal de choses à vous confier.

10

Un signe, c'est toujours flou

La famille d'Irène a fait fortune dans le traitement des aciers spéciaux. Au départ d'une modeste fonderie dans le nord de la France, son arrière-grand-père a bâti un petit empire, s'alliant à des concurrents, en rachetant d'autres, pour finalement investir son savoir-faire et tout son capital dans des procédés ingénieux de galvanisation. Ses descendants ont fait fructifier l'affaire, et Irène était censée poursuivre l'aventure. Bien qu'officiellement déçue par la volte-face de sa fille, Adeline s'est secrètement réjouie de cet acte de bravoure ; Irène ne finirait pas ses jours dans des ateliers bruyants, austères et malodorants. Son frère cadet s'est chargé de l'héritage, assurant à la lignée une prospérité digne des meilleurs capitaines d'industrie.

Quand ils ont débarqué dans la propriété familiale, discrètement blottie entre Douai et Valenciennes, Jean et Alain n'en croyaient pas leurs yeux. Caché derrière un rideau de feuillus centenaires, le domaine abrite tout ce que revendiquerait un roman huppé au siècle de Victor Hugo. Un manoir cosu, classique et imposant, surveille

des jardins à la française tout droit sortis de Versailles, avec leurs pièces d'eau sereines et leurs allées au cordeau. Seules font défaut les gloriettes et les statues antiques, jamais érigées par manque d'intérêt. Coquetterie de l'enclos, un ruisseau a été détourné pour agrémenter, de ses flots retenus, les flâneries vespérales des habitants du lieu.

Cette résidence princière ne cadre pas avec la sobre image d'Irène, une impression qu'Adeline a immédiatement confirmée. Sa fille a vécu dans la demeure de son grand-père, acquise auprès d'une noblesse locale désargentée, sans jamais lui rendre les hommages dus à son rang. La seule chose à laquelle Irène s'est intéressée tout au long de sa jeunesse, c'est la bibliothèque, fournie en encyclopédies, traités scientifiques, livres d'art et romans de toutes sortes. Son indifférence pour la majesté des lieux désespérait le maître de maison. Elle a passé une éternité à feuilleter tout ce que contenaient les rayonnages en chêne de cet antre du savoir. Pour consoler son grand-père, en petite-fille aimante, elle adorait écouter, assise sur ses genoux, les récits industriels ou cabochards que son aïeul prenait un savoureux plaisir à lui distiller.

Le dîner a permis au nouveau trio de faire connaissance. Sans peine, Adeline a conquis l'estime d'Alain et de Jean. Femme grande et athlétique, de laquelle Irène a certainement hérité charme et prestance, elle a séduit ses invités par ses propos tout en mesure. Ce n'est pas la mère possessive, acariâtre ou hystérique que les deux enquêteurs auraient pu redouter. Adeline a les pieds sur terre, la tête sur les épaules, et elle aime sincèrement sa fille, ce qui rassure les deux invités au plus haut point. Profitant de la douceur du soir, les convives ont souhaité clôturer leur repas par une promenade digestive dans les allées du parc.

— Vous m'avez dit au téléphone que vous aviez des informations à me transmettre.

— Oui, à vous particulièrement.

— Que me vaut cette faveur ?

— Des visions répétées...

Du regard, Alain interroge son interlocutrice, intrigué.

— Rassurez-vous, je ne divague pas ; ma santé mentale est parfaite. Je ne suis d'ailleurs pas versée dans les matières spirituelles ni paranormales, bien au contraire. Mon éducation m'a prodigué une solide base rationnelle, et je n'entends pas baisser la garde au motif que la disparition de ma fille m'autoriserait à toutes les folies. Mais je dois bien admettre que depuis deux ou trois semaines, quelque chose me poussait à vous appeler.

— Nous ne nous connaissions pourtant pas.

— J'ai fait plusieurs fois le même rêve, au cours duquel Irène m'apparaissait furtivement. Elle semblait parfaitement heureuse, et m'indiquait un téléphone, un ordinateur ou du papier à lettre, comme pour me signifier que j'avais à contacter quelqu'un.

— Elle citait mon nom ?

— Elle ne parlait pas. Je n'entendais pas sa voix, mais les autres éléments du rêve pointaient vers son lieu de travail. J'ai donc compris qu'Irène m'invitait à me tourner vers quelqu'un du CERN.

— Mais elle connaît beaucoup de monde là-bas...

— C'est ici que les choses étranges se sont corsées. À plusieurs reprises, en pleine journée, j'ai eu la nette impression qu'une voix me rappelant ma fille prononçait le nom d'Alain. Il n'y avait pourtant personne autour de moi. J'ai d'abord cru que mon imagination me jouait des tours. Je me suis dit ensuite que j'entendais peut-être mal, et j'ai pensé à tous les mots usuels de deux syllabes se rapprochant d'Alain, mais sans succès. Je me suis alors résolue à l'idée qu'Irène me faisait comprendre qu'un certain Alain au CERN, puisque je n'en connaissais pas d'autre, était la personne que je devais trouver.

— Permettez-moi de vous demander, interrompt Jean avec précaution, si vous avez rendu compte de toutes ces visions à votre médecin.

— À deux reprises, mais il n'en a pas fait grand cas. Pour lui, c'est le stress et les moments difficiles que je vis qui m'occasionnent ces petits dérangements. Pourtant, je vous assure n'avoir jamais

éprouvé de choses semblables par le passé, et j'ai la conviction aujourd'hui que ni mon imagination, ni ma faiblesse émotive ne peuvent expliquer ces expériences. Si je vous ai contacté, c'est parce qu'Irène le souhaitait et me l'avait fait comprendre.

— Alors là, reprend Alain d'une toute petite voix, je suis complètement perdu, et j'appelle à l'aide... Réalisez-vous ce qui nous arrive ? Irène fait peut-être une des découvertes les plus révolutionnaires de la physique moderne. Elle disparaît sans laisser de trace, puis elle parvient, de là où elle est, par la pensée ou je ne sais quoi d'autre, à convaincre sa mère d'appeler un inconnu pour des raisons qui nous échappent. Est-ce que tout cela a un sens ?

— Je suis désolée de vous causer tous ces tourments.

— Ne vous excusez-pas, vous n'y êtes pour rien. Tout cela nous tombe dessus alors que nous n'avons rien demandé.

— Moi, je vois peut-être un sens à tout cela, glisse Jean calmement, bouille satisfaite.

— Alors, explique-moi, je t'en prie.

— As-tu pensé à l'amour, ou à cette force bienveillante qui nous a fait un clin d'œil dans les collisionneurs du CERN ?

— Tu ne m'aides pas, Jean.

— C'est pourtant simple à comprendre, si tu acceptais un instant de prêter attention.

— D'accord, je te suis.

— Le dénominateur commun à tout ce que tu relèves, les expériences d'Irène, son entrée en contact avec sa mère et sa volonté de la mettre en relation avec le collègue qu'elle chérit, c'est l'amour, appelle-le comme tu veux. C'est peut-être cette force qui structure l'univers, des plus infimes particules aux galaxies les plus lointaines.

— Calme-toi, Jean, ne t'emballe pas. Tout cela n'est qu'une hypothèse, qui est certes enthousiasmante, mais tu n'as rien de concret pour l'étayer.

— Soit, je conviens que m'en remettre à l'amour pour résoudre cette énigme a de quoi faire frémir les sages et les savants, mais as-tu

seulement le début du commencement d'une meilleure explication que la mienne ?

— Non, répond Alain au milieu d'un grand soupir... Je veux bien, par principe, admettre ton point de vue, mais je ne comprends toujours pas pourquoi Adeline et moi devions être mis en contact de cette manière.

— Tu ne comprends pas parce que... attention, ce n'est qu'une hypothèse, souligne malicieusement l'ancien professeur... ton cœur est fermé et ta raison, trop froide. L'aventure ne fait peut-être que commencer, au point qu'Adeline et toi allez au-devant de nouvelles découvertes, pour peu que, comme la mère d'Irène, tu restes disponible aux signes qui se présentent.

— Des signes, voilà le problème ! Un signe, c'est toujours flou. On peut lui faire dire ce qu'on veut... Le plus simple serait qu'Irène nous communique clairement ses intentions. Tu n'es pas d'accord ?

— Tu te souviens de notre conversation sur un Dieu qui ne pourrait communiquer qu'à voix basse, à demi-mot, par touche discrète. Il est possible qu'Irène se retrouve dans la même situation, incapable de nous parler clairement. Alors, patience, poursuivons notre quête.

— Tout de même, grommelle Alain, en se croisant les bras, voyante, archange, maintenant suppôt de médium... Tout cela ne ressemble pas à mon Irène.

Une employée de maison investit le perron, interpellant vigoureusement sa patronne. Le procureur est au téléphone, avec des informations importantes. Adeline s'encourt vers son informateur, appelant ses deux hôtes à la suivre. Entrée dans le hall lambrissé du manoir, elle saisit le portable que lui tend l'employée et s'isole dans un boudoir. Les deux hommes sont invités à prendre place au salon. Ils s'exécutent volontiers, goûtant au plaisir moelleux de fauteuils vénérables.

Un léger murmure parvient à traverser la paroi, signifiant aux

compères que la mère d'Irène s'affaire dans une conversation soutenue. Tourmenté par son argumentation, Alain en profite pour réinterroger son partenaire, mais ménageant le suspense comme il sait y faire, Jean n'offre pour réponse que des yeux rivés sur le plateau à cognac. Il se sert un verre sans rien proposer à son vis-à-vis, ingurgite quelques gouttes et prend un temps infini à reposer le breuvage. Quand il estime l'épreuve terminée, il se tourne vers son jeune ami, lui sourit gentiment, et se remet à lui exposer sa position.

Jean n'est sûr de rien, mais ce qu'Alain doit comprendre, c'est que sa rationalité ne peut lui offrir que ce qu'elle a, et elle semble au bout de ses capacités. S'il s'y accroche désespérément, il sera prisonnier des seules évidences. Alain doit lâcher prise, et s'aventurer au-delà des certitudes. Pour mieux voir, il doit quitter son périmètre, se hasarder en terre inconnue, humer l'air frais du grand large. C'est un périple risqué, sans carte ni garantie de butin, mais le trésor qu'il convoite est au prix de l'exploration. Délaisser ses habitudes, surprendre sa logique, dépasser ses raisonnements et ses peurs, Jean s'y est déjà essayé. C'est un familier du voyage, et il en connaît les dangers. Alain, lui, est toujours à quai.

— Je ne te demande pas d'abandonner ta raison, conclut le vieux loup-de-mer d'un ton rassurant. Ne la mets pas en poche, contrôle-la. Empêche-la d'envahir toute ton existence. Notre raison est comme la science : elle est la voie royale de nos connaissances, mais elle n'est pas la voie unique, crois-moi.

Réalisant le chemin qu'il lui reste à parcourir, l'apprenti matelot saisit le cognac de Jean et l'avale d'un trait, s'excusant auprès du capitaine de s'être dispensé de sa permission. Cela ne pouvait mieux tomber ; c'est à dessein que Jean avait laissé son remontant à portée du moussaillon. La leçon de marine commence à porter ses fruits. L'ancien professeur s'en réjouit.

— J'ai des nouvelles de ma fille, annonce soudain une mère soulagée, après avoir énergiquement ouvert la porte du salon. Elle est

quelque part en Israël.

— En Israël ! s'exclament en chœur les deux corsaires, interloqués. Asseyez-vous et racontez-nous.

— Le procureur, qui est un ami de la famille, m'avait promis de suivre à distance les développements de l'enquête. Il vient de m'informer qu'Irène a été formellement identifiée à l'aéroport de Genève, prenant seule un avion pour Tel Aviv, avec un billet réglé par sa carte de crédit. À son arrivée en Israël, elle a utilisé son téléphone dans les zones de Tel Aviv et de Jaffa. Deux jours plus tard, elle était repérée à Jérusalem par son portable et sa carte bancaire.

— Enfin une bonne nouvelle, que je n'ai aucune difficulté à comprendre, s'exclame Alain en levant les bras au ciel.

Adeline se sert un cognac, et en propose à ses partenaires, qui déclinent.

— C'était donc bien un voyage, pas un enlèvement, souligne Jean avec soulagement.

— Tu l'avais senti, renchérit Alain. Ton sixième sens est infaillible... Mais qu'est-ce qu'elle a bien pu aller faire en Israël ?

— Votre fille est croyante ?

— Non, elle n'est ni croyante, ni athée. Ces sujets n'ont jamais été à la mode dans cette maison.

— Israël, ce n'est donc pas un pèlerinage...

— J'en serais très étonnée.

— Vous avez des adresses précises, où elle a pu se rendre ?

— Malheureusement, non, et mon ami le procureur m'a confié que sur cette affaire, la police israélienne n'était pas un modèle de collaboration.

— Pour quelles raisons ?

— Il m'a fait comprendre que de récentes frictions diplomatiques continuaient à avoir des effets néfastes sur place. L'appareil judiciaire israélien s'en tient au strict nécessaire. Il va sans doute falloir solliciter les échelons supérieurs pour faire avancer l'enquête.

— Bon, moi, je ne vais pas attendre que les chancelleries se dégèlent, lance Alain avec agacement. Je me souviens avoir vu une adresse israélienne dans le dossier d'Irène. Je m'en vais la chercher, et je commence tout de suite mes propres recherches.

Adeline et Jean observent, désarmés, la détermination de leur complice. Son dynamisme fait plaisir à voir mais sa fougue pourrait faire craindre le pire. Ils comprennent qu'ils vont devoir le suivre, le retenir peut-être, l'entourer sans doute.

— Voilà, un certain Noam Leibovitz, physicien nucléaire à la retraite, habitant à Rehovot, au sud de Tel Aviv. Je prends mon portable et je l'appelle.

Tombant sur un répondeur en hébreu, Alain ne renonce pas. De son plus bel anglais, il laisse un message à son correspondant.

— Je vous appelle de France et je suis à la recherche de mon amie Irène. Nous n'avons plus de nouvelle d'elle. Nous savons qu'elle est partie en Israël, et qu'elle pourrait s'être rendue chez vous. S'il vous plaît, aidez-nous à la retrouver. Rappelez-moi vite, je vous en prie.

Alain dépose son téléphone sur un coin de la grande table, et passe lentement ses mains le long de son visage.

— Espérons qu'il rappelle encore ce soir, confie-t-il à voix basse.

— Partons tous les trois en Israël, au plus vite.

L'invitation d'Adeline claque comme un coup de fouet.

— Vous êtes d'accord de m'accompagner ?

— Je suis partant, sans hésiter. Et toi, Jean ?

— Bien sûr, répond l'instructeur de marine, comme tiré de ses pensées... Le voyage continue. C'est sans doute pour cela que nous sommes venus ici.

— J'appelle un ami voyageur, interrompt Adeline ; il comprendra pourquoi je le dérange en soirée. Je lui demande de nous trouver le premier vol pour Tel Aviv, avec hôtel et voiture de location. S'il le faut, nous louerons les services de détectives privés... Irène a besoin de nous.

11

De l'autre côté du miroir

Au bout de la rue Lotem, dans un quartier résidentiel de Rehovot, Noam Leibovitz coule une retraite heureuse. C'est du moins ce que s'imagine le trio d'enquêteurs partis à sa recherche. Quand ils parquent leur voiture de location devant l'immeuble indiqué par le GPS, ils ne se figurent pas un instant que le physicien nucléaire puisse connaître des fins de mois difficiles. L'imposante demeure cubique, aux parements clairs, ceinturée de verdure et de palmiers gaillards, trahit un refuge cossu. La barrière étant grande ouverte, Adeline, Jean et Alain s'engagent dans le couloir étroit menant au porche.

Arrivé devant la porte d'entrée, l'ingénieur actionne la minuscule sonnette. Il répète l'opération plusieurs fois, et devant l'insuccès, se met à tambouriner. Comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, un homme jaillit de derrière le muret voisin et pointe une arme sur la tempe d'Alain. Il crie quelque chose en hébreu, incompréhensible pour les visiteurs, et force le jeune homme à s'agenouiller. Adeline le supplie de ne pas tirer, retenue par Jean, qui l'empêche d'approcher.

L'assaillant est jeune, jeans serré et chemise blanche. Il porte la kippa, et de longues cordelettes blanches qui s'échappent de sa ceinture. Dans un anglais posé, Alain, les bras levés, tente de rassurer l'agresseur. S'il veut de l'argent, il peut prendre son portefeuille dans la poche arrière du pantalon. S'il veut protéger les lieux, il n'a rien à craindre : lui et ses amis sont venus en paix rendre visite à monsieur Leibovitz.

Silencieux, l'homme dévisage les visiteurs puis éloigne doucement l'arme de sa cible. En anglais, sans le moindre accent, il leur demande de s'identifier. Adeline sort de son sac un passeport français. Jean s'apprête à l'imiter quand son interlocuteur lui fait signe d'arrêter. Il rengaine son Browning et aide Alain à se relever.

— Excusez-moi, lâche-t-il, gêné, je vous ai très mal accueillis.

Le trio, soulagé, échange des sourires de délivrance.

— Mon nom est Dan. Je suis le voisin de Noam. Cela fait des jours que je suis sur les dents, car la police ne parvient pas à stopper la violence dans le quartier. Quand j'ai entendu du bruit, j'ai cru que la maison de mon ami se faisait cambrioler.

— Nous sommes à la recherche d'une jeune femme, reprend Alain après s'être dépoussiéré les genoux. Elle est sans doute venue ici voir monsieur Leibovitz.

— Cela ne me dit rien.

— Pouvons-nous le voir ?

— Noam ? Bien entendu, s'il était chez lui...

— Il est absent ?

— Depuis au moins deux semaines, et c'est même très étrange car quand il s'absente pour un long moment, il nous prévient toujours, ma mère et moi.

— Il ne l'a pas fait ?

— Pour la première fois en plus de dix ans. Mais, venez, entrons chez lui.

— Vous avez la clé ?

— Et lui a la nôtre... Échange de bons procédés entre gens qui

s'apprécient. Noam est le meilleur homme qui soit.

Le voisin pénètre le premier dans le hall, prenant la peine de désactiver l'alarme. Tout en se confondant en excuses, il propose à ses invités un tour rapide du propriétaire, comme pour compenser la frayeur qu'il vient de leur causer. Alain en profite pour lui préciser la raison de leur venue. Dan n'a aucun souvenir d'Irène. Une aussi belle femme, comme la lui décrit son interlocuteur, n'aurait pas pu échapper à sa mémoire.

Arrivé dans le bureau du physicien, l'ingénieur remarque une photo de groupe trônant parmi des portraits de famille. Elle a été prise au CERN, près du Globe de la science et de l'innovation. Il reconnaît plusieurs personnes, entourant le physicien, et d'après les traits de ces identifiés, la photo est récente. Noam Leibovitz entretient des contacts étroits avec ses confrères à Genève.

Partie à la recherche de traces de sa fille, Adeline revient bredouille. Jean n'a pas eu plus de chance. Si Irène a fait escale à Rehovot, elle s'est montrée discrète. Rangé au bord de la grande table, un agenda passe quasiment inaperçu tant s'y disputent les feuilles de notes et les piles de dossiers. Alain le découvre, et n'hésite pas à le compulsiver.

— Venez voir...

Ses partenaires stoppent leur recherche, et le rejoignent autour du calepin.

— Que lisez-vous en date du mercredi quatorze, à seize heures trente ?

— Irène, s'exclament d'une seule voix les enquêteurs.

— Et le mercredi quatorze ne vous rappelle rien ?

— C'est le jour où ma fille a été repérée à l'aéroport de Genève, en partance pour Tel Aviv.

— Irène est donc bien venue ici, ce jour-là, et Noam l'a accueillie en fin d'après-midi.

Un grand soulagement envahit le visage d'Adeline. Jean tapote légèrement l'épaule de son jeune partenaire, le félicitant pour ses

talents de fin limier, et même s'il ne comprend pas tous les détails de leur découverte, Dan se réjouit du bonheur de ses hôtes.

— Il faut maintenant trouver où elle s'est rendue, lance un Alain insatiable, et voir si Noam était du voyage.

En pleine ardeur, il observe que le vieux téléphone du physicien dispose d'une touche de rappel. Il empoigne le combiné et presse cette touche avec force. Tombant sur un répondeur en hébreu, il répète l'opération et demande à Dan de traduire.

— C'est la voix d'une jeune femme, précise-t-il, qui signale simplement son absence et invite à laisser un message.

Alain saisit un bout de papier et note le numéro.

— Je le recomposerai tout à l'heure. C'est le dernier correspondant appelé par Noam. Avec un peu de chance, c'est là qu'il est parti, et Irène avec lui.

Leurs numéros de portables échangés, l'équipe prend congé du guide au Browning et à la kippa étoilée. Dan ne manquera pas de les prévenir si Noam rentrait au bercail. Il leur doit bien ça.

De retour à l'hôtel, Alain se rue dans sa chambre pour faire chauffer le téléphone, laissant ses deux compagnons sans mission précise. Jean en profite pour projeter quelques pas le long de la plage, et décompresser après cette perquisition chahutée. L'idée séduit Adeline, qui sollicite de son aîné la permission de l'accompagner.

Tel Aviv étire un ruban côtier de sable fin qui ravit, tout au long de l'année, citadins et vacanciers. Ses promenades piétonnes et ses longues pistes cyclables en font un front de mer à la californienne. La ville hyperactive vient s'y relaxer, de baignades familiales en shopping fébrile, de parties de beach-volley en lounges bars cosy. En bout de Méditerranée, jeunes et vieux, religieux et laïques y partagent la même joie de vivre. Adeline et Jean comptent leur en soustraire un petit morceau.

— Alain est amoureux de votre fille, le savez-vous ?

— Je l’ignorais avant notre rencontre, mais je n’ai aucune peine à le croire.

— Je pense qu’elle l’aime aussi, mais elle ne s’estime pas prête.

— C’est dommage... Alain est un homme charmant.

— Il en souffre beaucoup, en silence.

— Et, courageusement, il patiente...

— Il transforme même sa patience en énergie pour retrouver Irène.

— L’accueillir comme beau-fils aurait de quoi me plaire.

— Mais, comme lui, vous devez patienter.

Adeline esquisse un léger sourire.

— Rassurez-vous, ils ont l’avenir devant eux. Cette aventure ne fera que les rapprocher.

— Je l’espère aussi. Les amours les plus solides mûrissent lentement.

Bien que cette sentence lui rappelle douloureusement son ancienne épouse, Jean ne commente pas, se contentant de marcher au pas de sa partenaire.

— Pensez-vous que je suis devenue folle ?

— Folle ?

— Je vois ma fille en rêve me laisser des messages. Je l’entends en pleine rue me susurrer des prénoms. Est-ce bien Irène qui est derrière tout cela ?

— De vous à moi, je l’ignore, mais je n’en écarterais pas l’idée.

— Vous y croyez ?

— Mon bon sens cale parfois devant certaines choses, mais ces choses ont-elles vraiment besoin de mon consentement pour exister ? Je me pose très souvent la question.

— Précisez, je ne vous suis pas.

— La disparition de votre fille vous affecte, au point d’en avoir des visions. C’est ce que beaucoup de gens vous diront. C’est un diagnostic commode, mais peut-être trop commode pour être vrai. Comme les excuses, les prêts-à-expliquer sont là pour qu’on s’en

serve, et notre raison ne s'en prive pas. En urgence, il lui arrive de recourir à un de ces prêtres-à-expliquer pour combler un trou ou masquer un embarras. Très naturellement, notre raison a tendance à tout envahir, tout régenter, et nous la laissons faire. Elle en profite pour tout mettre en coupes réglées. Mais je ne suis pas sûr que tout ce qui existe soit obligatoirement de sa juridiction et de sa compétence.

— Donc ?

— Donc votre fille est peut-être derrière tout cela, quoi qu'on en pense.

— Vous sous-entendez qu'elle entrerait en communication avec moi par des voies non-conventionnelles.

— Après ce qui s'est passé au CERN, plus rien ne m'étonne.

— Elle n'est pourtant pas une extraterrestre.

— Ni une magicienne, mais peut-être une mystique. Alain n'aime pas cette hypothèse. Cependant, ce qui s'est produit dans les collisionneurs à Genève en accrédite l'idée. Votre fille fait preuve d'une forme d'intuition, de charisme et même de pouvoir sur les éléments qui la rangent parmi les êtres d'exception.

— Tout de même, mystique... Irène n'a jamais montré d'intérêt pour les religions.

— Les mystiques se recrutent aussi ailleurs. Des hommes et des femmes croient percevoir des vérités discrètes en dehors des dieux et des cultes. En voulez-vous un indice ?

Adeline se tourne vers Jean et le fixe avec insistance, prête à entrer dans un de ses secrets.

— J'ai passé ma vie à étudier les religions, croyant pouvoir résoudre les énigmes de mon adolescence, mais je n'y suis pas arrivé. Une petite voix m'a conseillé de poursuivre, dans un autre registre. J'ai vite compris qu'elle visait ces personnes rares et précieuses que sont les mystiques. Comme je ne suis plus tout jeune, je me suis dit que j'arriverais à mes fins si je pouvais au moins en rencontrer un avant de mourir. J'en ai fait l'objectif de ma retraite, et

je me suis mis en route. Le mois dernier, je ne connaissais ni Irène ni Alain. Le hasard, diront les amis du diagnostic commode, les a mis sur mon chemin.

Jean ralentit le pas, comme pour souligner la gravité du moment.

— Le hasard, vraiment ? Vous pouvez n’y voir qu’un concours de circonstances, et personne ne vous prouvera le contraire. Cependant, cette petite voix ne me lâche pas. Depuis mes premiers pas vers Compostelle, elle s’est mise à l’affût. À Monistrol-d’Allier, quand je me suis réveillé, j’ai eu la très nette impression que quelque chose d’inhabituel allait se produire. Quelques heures plus tard, je faisais la rencontre d’Alain. Sur le moment, je n’ai pas réalisé, mais d’ordinaire, le vieux solitaire que je suis se serait contenté de remercier le jeune homme pour son coup de main, et aurait poursuivi la randonnée sans sa compagnie. Ce jour-là, quelque chose m’a poussé à dire oui, et je n’ai plus quitté notre ami. Je n’ai plus quitté ma petite voix non plus. Je l’épie en douce. C’est comme un jeu intérieur. Je l’entends guetter les événements. Elle m’indique la direction à prendre, me glisse à l’oreille la bonne interprétation des choses. C’est comme si elle avait pris le contrôle de mon sixième sens.

Adeline est collée aux lèvres de Jean, ne perdant aucun mot de son exposé. Le professeur dégage une aura inaccoutumée.

— J’avais prévu de marcher sur le GR 65 jusque Saint-Jean-Pied-de-Port. Est-ce fortuit qu’à Conques, j’aie proposé à Alain de l’aider à retrouver votre fille ? Ni vous ni moi ne pouvons répondre, mais à cet instant, j’ai senti que je devais bifurquer. Ma petite compagne me l’a fait comprendre. Je n’avais pourtant pas toutes les cartes en main ; j’ai simplement fait confiance. Depuis lors, vous pouvez me croire, chère Adeline, je suis habité par un sentiment étrange. J’ai l’impression de conduire ma vie en compagnie de quelqu’un. J’ai toujours le volant sous contrôle, mais je ne suis plus seul à décider de l’itinéraire. Cette nouvelle amie est venue habiter chez moi, et je n’en ressens aucune violence. C’est elle qui me pousse à croire

qu'Irène est la mystique de mes rêves. Depuis des jours, j'ai beau chercher une autre explication à toute cette histoire, je n'en trouve pas.

— Pourquoi maintenant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi cette petite voix a-t-elle attendu si longtemps avant de se manifester ?

— Je l'ignore. Je ne peux identifier les raisons précises de cette irruption... Je n'en ai qu'une hypothèse.

— Partagez-la.

— Il a fallu que je lâche prise pour que tout cela survienne.

— Vous faites référence à des événements importants de votre vie...

— Promettez-moi de garder le secret, car j'en avais réservé l'exclusivité à Alain : j'ai un cancer qui ne me laissera plus vivre longtemps.

Subitement, Adeline porte une main à la bouche, pour dissimuler son émotion, et de l'autre, saisit l'avant-bras de Jean, pour lui signifier sa compassion. Une large main, douce et puissante, atterrit sur la sienne. Sans un mot, d'un léger sourire, son compagnon de promenade la réconforte. En un regard, ils se sont compris.

— C'est ce cancer qui m'a transformé. Mon divorce m'avait déjà fait comprendre que ma volonté de tout maîtriser était un leurre. J'en avais perdu ma femme, et maintenant, j'allais perdre la vie. J'ai pris la seule décision qui me semblait raisonnable : tout abandonner, les calculs, les faux-semblants, la sainte logique. J'ai arrêté de vivre comme si tout m'était dû, et j'ai voulu reprendre la place d'un enfant, cet enfant que je n'aurais jamais dû cesser d'être, même en grandissant.

— Redevenir un enfant, c'est votre lâcher prise ?

— Nous ne devrions jamais oublier, ma chère Adeline, que nous ne sommes pas à l'origine de nous-mêmes. Il y a toujours un autre, qui nous précède, nous entoure, nous guide. C'est nos parents, nos

proches, le monde entier, la vie tout simplement. Un enfant le sait, il le vit gaîment, sans se poser de question, sans demander des comptes. Son insouciance est un hymne permanent à cette gratuité première. C'est quand vient l'adulte que tout se complique, et que les petites voix s'éteignent. La mienne ne pouvait peut-être pas se faire entendre avant que je comprenne tout cela, que je range ma vie et que je lui fasse de la place.

— Et si vous étiez, comme moi, victime d'autosuggestion ? Après tout, j'entends aussi une petite voix qui me dirige.

— J'y ai pensé. En plus, étant près de l'échéance, j'aurais tout intérêt à agrémenter ma fin de parcours, à la rendre plus acceptable. Vous avez raison ; j'y ai pensé. Mais Alain et Irène, est-ce de l'autosuggestion ? Les résultats au CERN, est-ce le fruit de mon imagination ? Et vos propres visions, qui viennent croiser ma route ?

— C'est confondant, en effet.

— Rejoignez-moi un instant de l'autre côté du miroir. Tout s'emboîte parfaitement. Tout y est limpide. Votre quête, celle d'Irène et la mienne se rejoignent. Il y a une porte donnant sur le mystère qui ne demande qu'à s'ouvrir, et votre fille en a la clé. Elle est la passeuse d'un autre monde. C'est pour cela que ma petite voix m'y conduit, et qu'Irène vous demande d'agir.

Adeline poursuit la marche en silence, les yeux rivés sur l'asphalte. Elle peine à réaliser toutes les implications de cette hypothèse. Elle serait passée à côté de sa fille, sans prendre la mesure de ses talents. La vraie nature de sa petite fille adorée lui aurait échappé. Elle accuse le coup, doublement avec l'annonce du cancer de Jean. Percevant le tourment de son amie, l'homme ne peut la laisser sans secours.

— Faisons une trêve. De toutes façons, nous ne résoudrons pas le problème ce soir, et notre hôtel est en vue.

— D'accord pour la trêve, mon cher Jean, mais vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. J'ai trop de questions en réserve.

Arrivés dans le hall du Sheraton, les promeneurs s'entendent hâler du bar voisin. Alain les interpelle, un cocktail à la main.

— J'ai deux bonnes et une mauvaise nouvelles.

Conscient de l'état de sa partenaire de promenade, Jean insiste pour d'abord connaître les deux bonnes.

— Pavel m'a confirmé que Noam Leibovitz a fait un séjour au CERN l'automne dernier. Il a eu une longue discussion avec Irène sur un sujet qui, à l'époque, avait peu intéressé Pavel. Le vieux physicien lui a exposé sa théorie de la matrice, sorte de force fondamentale qui structurerait l'univers.

— Irène s'est dès lors empressée de venir lui présenter ses résultats.

— C'est ce que je me suis dit aussi, mais il y a mieux. Un mois avant les tirs au CERN, Noam a publié un article reprenant une série de formules, d'équations et, surtout, un protocole d'expérimentation pour mettre sa théorie de la matrice à l'épreuve. Selon Pavel, Irène a repris ce protocole et l'a affiné pour ses propres tests.

— Voilà pourquoi elle s'est ruée à Rehovot : Noam est son parrain de découverte.

— Voulez-vous connaître mon autre bonne nouvelle ? J'ai recomposé le numéro du dernier correspondant de Noam, et je suis tombé sur une jeune femme parlant un français impeccable. Elle habite à Jérusalem avec son père, un ancien professeur de philosophie. Savez-vous qui leur a rendu visite il y a deux semaines ?

— Irène et Noam.

— Tout juste.

Adeline pousse un cri de satisfaction, qui ne manque pas d'attirer les regards.

— L'étai se resserre, commente Jean avec un évident plaisir. Sont-ils toujours à Jérusalem ?

— C'est la mauvaise nouvelle. La jeune femme a perdu la trace de son père et de ses deux visiteurs. Ils sont partis tous les trois sans laisser d'adresse.

— C'est tout ce que tu sais ?

— Ma correspondante n'a pas voulu m'en dire plus par téléphone. Je l'ai sentie mal à l'aise. Par contre, elle est prête à nous recevoir chez elle demain matin. J'ai donc pris rendez-vous. J'ai bien fait ?

— Quelle question !

— Nous partirons demain après le petit déjeuner. Madame Friedman nous attend.

12

Voici ma carte

La voie rapide reliant Tel Aviv à Jérusalem est gorgée de trafic autant que de lumière. La quantité de véhicules n'étonne guère notre trio, contrairement au vif ensoleillement à une heure aussi matinale. La teinte bleutée des vitres de leur voiture renforce encore l'impression d'écrasement. Même un juillet torride sur la Côte d'Azur ne les a jamais éblouis de la sorte. Avec leurs lunettes solaires, Adeline, Jean et Alain passent pour des enquêteurs hollywoodiens sur une scène de tournage.

Confortablement assise aux commandes de sa berline de location, la mère d'Irène impressionne ses deux passagers. Elle s'est jouée du trafic urbain comme un taxi local, n'a presque pas consulté son GPS pour rejoindre l'autoroute, et slalome désormais entre les traînards avec l'agilité d'une pilote de rallye. Elle a hâte de retrouver Irène. Son silence, par contre, dénote. Adeline a la conversation facile, et déjà au buffet de l'hôtel, elle avait perdu sa propension oratoire. Jean ne semble pas y porter attention, mais de son siège arrière, Alain observe la conductrice avec un brin d'inquiétude.

— Vous n’avez pas bonne mine, lui lance prudemment le jeune homme. Avez-vous passé une mauvaise nuit ?

— Oui, j’ai eu de la peine à trouver le sommeil. Les événements d’hier m’ont un peu secouée, répond Adeline en dévisageant le rétroviseur.

— Vous parlez sans doute de l’accueil de Dan, inoubliable en effet...

Son interlocutrice se contente de sourire, tout en jetant furtivement un œil complice vers son autre passager. Alain a saisi la manœuvre. Leur promenade de la veille a dû être richement dotée. L’ingénieur brûle d’envie d’en connaître le contenu, mais il pressent un danger. Si Jean ne lui a rien dit, c’est que rien ne le concernait. Alain attendra des jours meilleurs.

— Pavel m’a informé qu’un comité d’experts allait l’auditionner. Les choses commencent à bouger au CERN.

— Preuve que le sérieux d’Irène est pris en considération, ajoute Jean en direction de sa mère.

— Dès que je la verrai, je me ferai un plaisir de le lui annoncer, ponctue Alain avec ravissement. J’ai aussi du neuf sur Noam Leibovitz. Il a participé au programme nucléaire israélien, civil et militaire. Rien n’apparaît dans son curriculum, mais Pavel a découvert son pedigree en parcourant les notes d’Irène.

— Pourquoi le cacher ? demande Adeline, surprise. Tout le monde sait qu’Israël détient l’arme nucléaire.

— Noam n’en est pas fier. Il l’a avoué du bout des lèvres à votre fille.

— Mais, renchérit Adeline, qui se raidit brusquement en agrippant le volant des deux mains, son passé expliquerait-il sa disparition et celle d’Irène ?

Les deux hommes ont à peine le temps d’esquisser une réponse qu’une lourde voiture noire vient se placer à leur hauteur. La vitre du côté passager baissée, un individu arborant ce qui a tout l’air d’un insigne officiel leur enjoint de se ranger sur le bas-côté. Adeline

obtempère. Le véhicule d'interception s'immobilise quelques mètres devant eux. Un avant-bras sort sur le côté gauche, leur faisant signe de les suivre. Confirmant l'ordre, un tableau lumineux se met à scintiller au bas de la vitre arrière. De l'hébreu y alterne avec de l'anglais, ne laissant aucun doute aux interpellés : le *follow me* en LED jaunâtres est sans appel.

— Ai-je commis un excès de vitesse ?

Adeline essaye de détendre l'atmosphère tout en se rassurant.

— Faussons-leur compagnie, lâche hardiment Alain.

— Non, surtout pas, objecte Jean. Obéissons sagement. Tout se passera bien.

La berline noire se remet en mouvement, suivie de près par les trois apostrophés. Quittant la voie principale, le convoi s'engage sur une route secondaire en direction de Modi'im. Le train est particulièrement lent, ce qui ne manque pas d'agacer Alain.

— Je commence à en avoir assez des techniques d'accueil dans ce pays.

— Profite du paysage, se risque Jean sur un ton amusé, tu n'y passeras sans doute plus.

— J'admire votre sang-froid, relève Adeline. Comment pouvez-vous rester calme en pareilles circonstances ?

Jean force un silence de quelques instants, qui paraît une éternité à ses partenaires.

— Quelque chose me dit...

Il suspend sa phrase, le temps de vérifier du regard que ses interlocuteurs le suivent.

— ... que tout cela est du chiqué.

— Que veux-tu dire ? interroge Alain, avec le sentiment de devancer Adeline.

— Nous en reparlerons, mais j'ai l'impression que ces messieurs se donnent beaucoup de mal pour rien.

Les véhicules finissent par rejoindre un vaste parking poussiéreux, barré par quelques blocs en préfabriqué fleurant le

cantonnement militaire. Le grand mât surmonté du drapeau à l'étoile de David en confirmerait l'idée s'il n'y avait, impeccablement rangées sous le soleil, des voitures de police attendant leurs ordres de mission. Tout le monde prend place dans un grand bureau à persiennes défraîchies, mobilier élimé, air conditionné au taquet.

— Excusez-nous, intervient d'emblée Adeline avec un sens consommé de la politesse, nous avons laissé nos passeports dans la voiture.

— Ce ne sera pas nécessaire, lui répond, impassible, celui qui s'est assis dans le fauteuil du chef. Nous savons qui vous êtes.

Son collègue, posté derrière les interrogés, s'ébranle sur le clavier d'un ordinateur. Il commencerait un rapport d'interrogatoire qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

— Pardon d'intervenir, lance un Alain dissimulant mal sa colère retenue, mais nous avons déjà été examinés sous toutes les coutures par vos services d'immigration.

— Dans votre pays, en France, après le passage en règle des frontières, il n'y a jamais de contrôle de police ?

Alain sent que la partie sera relevée avec cet interrogateur balaise au teint halé, retranché derrière d'intimidantes lunettes d'aviateur à verres argentés.

— Que voulez-vous savoir ? concède Alain, en rétrogradant.

— Au risque de vous décevoir, ici, c'est moi qui pose les questions, et c'est vous qui répondez.

Le policier accompagne sa remarque d'un regard appuyé par-dessus la monture de ses Ray-Ban, laissant entrevoir des yeux d'un bleu sidérant. Alain comprend qu'il doit rendre les armes, d'autant que Jean lui signifie d'un léger balancement de tête qu'il aurait tort de s'accrocher.

— Bien, reprend l'interrogateur, satisfait que sa leçon porte, comment se passe votre séjour en Israël ?

— Tout va pour le mieux, s'empresse de répondre Jean, content d'interrompre son fougueux ami.

— Vous avez profité des joies de Tel Aviv ?

— Nous en avons ingurgitées à pleines rasades.

— Pourquoi alors vous intéresser à monsieur Leibovitz ?

Jean perd subitement l'envie de marivauder. Alain bout un peu plus sur sa chaise trop petite. Adeline met résolument fin au manège.

— Ma fille lui a rendu visite dans le cadre de ses recherches, et ils ont disparu tous les deux. Voilà toute la vérité, soutient bravement une mère irritée.

— Merci, Madame, lui répond doucement le policier satisfait, je savais que je pouvais compter sur vous. Alors vous menez votre propre enquête ? Vous n'avez pas confiance en la police de mon pays ?

— Si vous avez des enfants, Monsieur, vous comprendrez aisément ce que je ressens.

— Non, expliquez-moi.

— J'ai confiance en tous les enquêteurs du monde, mais mon cœur de mère m'empêche de rester inactive. Si je découvre quelque chose, le moindre signe qui vous aurait échappé, c'est ensemble que nous la retrouverons.

Le policier reste immobile. Après un court temps d'arrêt, il se redresse contre le dossier de son fauteuil et scrute posément son assistance.

— J'en ai déjà terminé avec vous, déclare-t-il un rien sérieux, mais avant de partir, vous allez me promettre deux choses. D'abord, vous n'entravez pas le travail de la police israélienne, et au besoin, vous collaborez avec elle. Ensuite, quand vous quitterez le territoire, vous n'oubliez pas de me prévenir. Voici ma carte.

Les trois relâchés obéissent sans hésitation ni entrain, contents de retrouver la liberté chaude du bitume menant à Jérusalem.

— Étrange, tout de même, cette interpellation, glisse à mi-voix une Adeline se réajustant la coiffure.

— Ce n'était qu'une légère mise en garde, s'avise Jean en bouclant sa ceinture.

— Vous pensez que nous sommes dans leur collimateur ?

— Ils nous ont gentiment prévenus qu'ils savent pourquoi nous sommes ici. Nous voilà informés ; à nous d'en tenir compte !

— Tu n'entends pas renoncer, tout de même ? lance un Alain très inquiet.

— Bien sûr que non ! Nous continuons notre enquête, intelligemment, en gardant à l'esprit que nous sommes en Israël, un pays où on ne badine pas avec les contrôles et la sécurité.

— Ces policiers ne m'ont pas rassurée. Je redoute qu'Irène se soit retrouvée mêlée à de sombres histoires.

— De quels genres ?

— Armement nucléaire, espionnage, services secrets... Que sais-je ?

— Adeline a raison. Pourquoi Irène a-t-elle disparu aussi mystérieusement ? Cette affaire est étrange.

— Je te l'accorde, répond Jean avec calme, la disparition d'Irène n'est pas banale, mais...

Le vieux professeur s'interrompt, ne cherchant pas cette fois à méduser l'auditoire. Il mélange gravité sereine et joie contenue.

— ... j'ai l'intuition que nous touchons au but, et que notre affaire n'a rien d'une sombre histoire.

— Votre petite voix ? ose doucement Adeline.

— Ma petite voix, répond Jean sur le même ton. Nos policiers font partie du décor. La vérité est loin des barbouzes et de la raison d'État.

— Sois plus précis, Jean.

— Je m'en voudrais de nous réjouir trop vite, mais je m'attends à ce que nous soyons très surpris.

— Vous en dites trop ou pas assez...

— J'en ai dit trop, sans doute. Attendons madame Friedman, et voyons ce qu'elle a à nous dire.

13

L'ADN de l'existence

Aucun des trois chercheurs d'Irène n'a jamais mis les pieds à Jérusalem. Alain ne fait pas dans le tourisme sacré. Adeline s'en remettait à un hypothétique voyage au Proche-Orient pour découvrir cette ville. Jean rêvait depuis toujours de ce haut-lieu de mémoire sans croire un instant qu'il s'y rendrait vraiment. Ils déambulent aujourd'hui dans cette métropole religieuse, perdus parmi les milliers de visiteurs, trois pèlerins d'un autre type.

La cité moderne dissimule bien la vieille ville aux touristes. Jérusalem est une grande agglomération, vallonnée, bruyante. Rien n'indique, au premier regard, qu'elle renferme le Graal des monothéistes. Le trafic est klaxonnant, les buildings scintillent, et l'animation bigarrée de ses artères grouillantes ferait croire au premier dévot venu qu'il s'est trompé d'adresse.

Adeline a trouvé sans peine l'immeuble à appartements des Friedman, rue Bar Kochva, dans le nord de la ville. Ziv et sa fille Alona y partagent une résidence élégante mais modeste. Le père a toute sa vie enseigné la philosophie, spécialiste d'Emmanuel

Lévinas. Alona a décroché plusieurs diplômes en sciences de l'éducation, dont un à Paris, qui lui a valu sa maîtrise parfaite de la langue de Molière. Comme son père, elle enseigne, mais loin des auditoires aisés. Son terrain de jeu, c'est une école mixte, non pas garçons et filles, mais enfants juifs et arabes. Ils y apprennent les histoires, les valeurs et les croyances de l'autre, une graine de paix qu'Alona met un soin particulier à cultiver, jour après jour.

La jeune femme a accueilli ses hôtes avec soulagement et tristesse. Elle n'a plus de nouvelles de Ziv depuis de trop nombreux jours. Ses nouveaux compagnons éprouvent la même peine. Elle compte sur eux pour partager le fardeau et faciliter les recherches. Alona a porté plainte pour disparition d'un membre de sa famille, mais à chacune de ses interpellations, la police est restée muette. L'enquête se poursuit, sans progrès notable.

Irène et Noam sont bien arrivés chez les Friedman, il y a un peu plus de deux semaines. Ils voulaient rencontrer Ziv pour lui faire part de leurs travaux. Le père d'Alona n'a pourtant aucune connaissance en physique. C'est son savoir sur Lévinas qu'ils visaient, en particulier ses considérations sur le visage et la bienveillance. Ils ont discuté du sujet au cours de l'après-midi, puis se sont rendus ensemble dans la vieille ville, chez un ami de Ziv. C'est là qu'on a perdu leurs traces.

Alona était absente pendant leurs échanges. De retour de l'école, elle les a croisés au moment où ils quittaient l'appartement. Son père lui a indiqué que son téléphone était en charge dans la cuisine, et que ses invités et lui rentreraient après le dîner. Ziv a pour habitude d'enregistrer ses conversations, un aide-mémoire pour consigner après-coup les éléments qu'il juge précieux. Les longs propos qu'il a tenus ce jour-là avec ses amis physiciens ont eu raison de la batterie de son smartphone. Il est parti chez Saad Bitar sans attendre la fin de la recharge.

Depuis ce moment, Alona ne cesse de réécouter l'entretien, en quête d'indices. C'est tout naturellement qu'elle propose à ses

nouveaux compagnons de le découvrir, agrémenté d'un café serré et de quelques gâteaux. Elle passe les premières minutes de l'enregistrement, sans intérêt pour leur enquête, pour s'arrêter sur l'intervention liminaire d'Irène. À l'audition des premiers mots de la jeune fille, Adeline et Alain échangent un regard. La gorge nouée de l'ingénieur fait discrètement contrepoint aux yeux rougis de la mère d'Irène. La physicienne prend à témoin son collègue de Rehovot pour expliquer au philosophe ce qui a motivé leurs recherches.

— Voyez-vous, Ziv, dans la conception antique, l'infini était en réalité un grand fini. Il s'apparentait à une immense boîte vide, attendant que les forces et les êtres s'activent et s'entrechoquent en son sein. La physique moderne a transformé cet étui cosmique en un gigantesque espace-temps, mouvant et complexe. Noam et moi avons suivi l'hypothèse qu'en interne, les forces et les êtres avaient subi le même sort. D'acteurs futiles jouant des rôles convenus sur la scène d'un vieux théâtre, ils sont peut-être devenus des partenaires actifs d'une histoire étoffée et inventive.

— Dans cette perspective, poursuit Noam, l'univers retrouve son statut d'infini, au sens d'inachevé et d'incomplet. Il est en voie de finition, sous l'effet d'une force créatrice à l'œuvre partout et tout le temps. Irène et moi avons longuement discuté de cette force, de ses propriétés physiques, de sa nature profonde. Nous nous sommes mis d'accord sur deux choses : il nous restait énormément de travail pour affiner l'hypothèse, mais nous étions convaincus que l'univers devait suivre une partition, un plan de montage, avec pour clé cette force, bienveillante, qui nous requalifie d'acteurs-objets en partenaires-sujets.

— Après beaucoup d'hésitations et de découragements, j'ai décidé de tester les derniers modèles de Noam. Son protocole d'expérimentation demandait plusieurs adaptations pour les collisionneurs du CERN, ce qui m'a coûté quelques nuits blanches. Mais j'ai tout donné dans cette bataille, et les résultats sont allés au-delà de nos espérances.

— Il semble que cette force nous ait fait un clin d’œil, au sens propre.

— Les trajectographes, qui détectent les traces laissées par les particules après les collisions, ont à chaque fois dessiné des visages souriants.

— Des visages humains ? s’étonne le philosophe.

— Des yeux, un nez, une bouche, et un contour qui ne laissent aucun doute.

Pendant quelques secondes, l’enregistrement trahit un silence, qu’on devine lourd dans le chef de Ziv.

— Voilà pourquoi j’ai proposé à Irène de venir vous voir. Vous êtes un grand connaisseur de Lévinas, qui, dans mes souvenirs d’étudiant, passe pour être l’homme du visage. J’ai pensé que vous pourriez nous aider à comprendre ce qui s’est passé au CERN.

— C’est étrange, vraiment étrange, répond lentement le professeur. Vous me faites penser à... mais je vous en parlerai plus tard. Lévinas, bien sûr... le visage, c’est une pièce maîtresse de son œuvre.

Ziv semble vouloir mettre de l’ordre dans ses idées, secoué par le récit des physiciens.

— En vous écoutant, je me faisais une réflexion inédite. Lévinas s’est longtemps retrouvé confiné dans l’éthique, qui n’est qu’un domaine mineur pour beaucoup de philosophes. Si ce que vous me dites est vrai, mon cher maître devient un as de la métaphysique, ayant aperçu mieux que les autres l’essence même de ce qui existe.

— Très heureux de vous rendre ce service, interrompt Noam.

— Lévinas a produit de beaux textes sur le visage, son extrême vulnérabilité, sa douceur rassurante, sa beauté première, mais il en a surtout fait l’expérience fondatrice de toute humanité. Non, dit-il au grand monsieur Kant, ce n’est pas par la raison qu’un individu devient maître de sa vie et de ses propres règles, mais par la rencontre avec autrui, dans une confrontation des visages. Il faut ce face-à-face fondamental pour que tout prenne corps, la morale, le

sens, l'intelligible. La raison est seconde. Ce qui est prioritaire pour Lévinas, c'est cette orientation inévitable du soi vers autrui. C'est ce qui fonde l'être même, qui par nature est extériorité. Pour le dire simplement, l'altérité est l'ADN de l'existence, et le visage en est l'expression privilégiée.

— Pour des personnes, je comprends, intervient Noam, mais pour la réalité physique, la matière, l'énergie ?

— Je n'ai pas vos compétences scientifiques, ce qui m'empêche de vous suivre sur le terrain des équations et des particules. Toutefois, ce que vous me rapportez sur votre principe amical et votre univers inachevé me permet de mieux comprendre mon auteur préféré, et la portée de vos expériences. Il me dit que l'essence de l'être est altérité, que cet être s'ouvre en autrui, et qu'autrui se donne dans le visage. Vous me dites que l'univers connaît lui aussi une forme d'altérité, dont le moteur est une force bienveillante, et que cette altérité a pris les traits d'un visage souriant. Il n'y a plus rien d'étonnant. Physique, éthique et métaphysique se combinent, et mon bon vieux Lévinas avait raison. S'il y a une altérité bienveillante à l'œuvre dans l'univers, comme vous le soutenez, elle ne pouvait se manifester qu'à travers un visage.

— J'aimerais que tout soit aussi simple, soupire Irène.

— Il est vrai que moi, je peux me contenter de mots. Vous, par contre, vous devez tout valider par des expériences et des formules savantes.

— Nous n'attendions pas de vous des démonstrations ardues, reprend Noam, conciliant, mais l'avis éclairé d'un sage.

— Notez que je m'emballe peut-être quand je souligne la concordance entre vos trouvailles et celles de Lévinas, mais il faut admettre qu'elles présentent une parenté surprenante. Scientifiquement, c'est à vous que revient la tâche de démontrer, mais philosophiquement, je ne peux m'empêcher de croire que vous avez fait mouche. Chez les anciens, on se serait attendu à ce que le divin se manifeste par des signes de puissance ou de colère. Ce que

vous avez probablement relevé au CERN, bienheureuse Madame, c'est que le tout-autre qui nous fonde, nous construit et nous donne sens s'est révélé sous la forme d'un simple visage, enthousiaste et désarmé.

— Chaque fois que j'y pense, monsieur Friedman, j'en ai la chair de poule.

— Néanmoins, vos découvertes posent problème. Quelle est la nature de ce visage ?

— Il n'est pas humain...

— C'est là tout le défi. Le disciple de Lévinas que je suis a l'habitude de disserter sur les vertus cardinales du visage, mais en société humaine, entre individus du même genre. Pour vous, je suis l'autre, comme vous êtes l'autre pour moi. En nous plaçant sur pied d'égalité, nos visages définissent nos unicités, et notre genre humain naît de cette différence égalitaire des uniques, selon la belle expression de mon mentor. L'humanité n'est pas la ressemblance des multiples. Ce n'est pas *tous les autres sont les mêmes*, mais *tous les mêmes sont des autres*. Vous comprenez alors en quoi l'altérité est fondatrice, l'essence même de l'existence. Vous comprenez aussi pourquoi c'est le visage, venant d'un au-delà de moi-même, qui m'engage dans la fraternité humaine. Mais le visage né dans vos machines à Genève, d'où vient-il et à quoi nous engage-t-il ?

— Pouvez-vous nous le dire ? demande calmement Irène.

— Mille choses se bousculent dans ma tête. C'est excitant, mais je ne vois pas quelle direction prendre.

— Lancez-vous, suggère Noam. Le remue-méninges, nous y sommes habitués.

— On pourrait argumenter par le genre, et considérer ce visage genevois comme identique aux nôtres. Son unicité serait de même nature que la nôtre, ce qui rapprocherait la grande force dont vous m'avez parlé...

— Vous pouvez l'appeler matrice, précise Irène.

— Matrice, c'est intéressant... Donc, cette grande altérité

matricielle, je pense que Lévinas aurait aimé l'expression, se ferait notre égale en prenant pied dans notre humanité. À l'inverse, en argumentant par la différence, on attribuerait à l'unicité de cette matrice une qualité distincte, ce qui nous entraînerait, par le fait même de la rencontre, à prendre pied ailleurs que dans notre humanité. On a le choix entre une transcendance qui plonge et une immanence qui décolle.

— Pouvez-vous répéter ? interrompt Noam.

— Excusez mon jargon de philosophe. Je comprends que vous vous sentiez perdus. Je ressens la même chose devant une démonstration mathématique. Je voulais simplement dire que cet étrange face-à-face au CERN crée une situation nouvelle : ou votre matrice investit notre humanité pour en révéler toute sa singularité, ou elle l'invite à se sublimer vers un ailleurs. Vous m'avez bien parlé d'un visage souriant ?

— Sans le moindre doute, répond Irène.

— Un visage neutre, stylisé, sans émotion signifierait autre chose. Le sourire est une ouverture à la relation. Votre hypothèse est qu'une grande force bienveillante s'est manifestée sous des traits avenants dans vos installations. Si votre hypothèse se vérifie, c'est une main tendue.

— Avec quelque chose ou quelqu'un derrière cette main...

— Qui nous rejoint ou nous incite à le rejoindre, pour partager une histoire...

— C'est énorme, confie Irène. Qu'on la regarde en philosophe ou en physicien, notre affaire est une gageure, gigantesque.

— Avez-vous des alliés parmi vos confrères ?

— Pas beaucoup, glisse Noam avec regret.

— Même nous, renchérit Irène, nous avons parfois du mal à y croire.

— Alors, je dois vous parler d'un ami. J'ai hésité à vous le présenter tout à l'heure, et je crois avoir bien fait d'attendre. Je connais Saad Bitar depuis plus de quarante ans. Il est commerçant

dans le quartier musulman de la vieille ville. C'est un homme profondément croyant, mais qui garde les pieds sur terre en toutes circonstances. Il n'est pas sujet à s'enflammer pour des causes surnaturelles.

— Il a un rapport avec nous ?

— Écoutez plutôt. La semaine passée, il avait un rendez-vous à l'hôpital pour une IRM cérébrale. Saad s'était porté volontaire dans le cadre d'une étude universitaire dont j'ai oublié le thème. Je précise ce point, car j'ai toujours connu mon ami en parfaite santé. Son examen terminé, il est invité à patienter quelques instants dans une pièce annexe. Il commence à s'inquiéter. L'imagerie aurait-elle détecté un problème ? Un des membres de l'équipe finit par lui annoncer qu'une anomalie s'est logée dans les différentes séquences de son cerveau, mais le jeune chercheur se veut rassurant : Saad n'a rien à craindre pour lui-même. L'ennui devrait être d'origine technique et non physiologique. Pour en être sûre, l'équipe lui propose une nouvelle série d'examens avec une autre machine. Mon ami accepte, et se rend dans une aile adjacente du centre hospitalier. Il se prête à cette seconde salve d'imageries et attend les résultats.

— L'anomalie a persisté ? s'enquiert Irène avec empressement.

— Regardez...

On entend Ziv manipuler son smartphone pour y ouvrir un fichier.

— Voici la photo qu'il m'a envoyée. C'est ce qui est apparu lors du deuxième test. Les écrans ont confirmé l'IRM initiale. Pour les chercheurs, la bizarrerie tient à cette grande ligne courbe, allant d'un hémisphère à l'autre, dont ils ignorent l'origine. Ils sont persuadés que le cerveau de Saad ne présente aucune irrégularité, mais ils ne parviennent pas à lier ce trait incurvé à une source anatomique.

— Une défaillance des instruments sans doute...

— C'est l'explication la plus aisée mais la probabilité que deux machines souffrent du même dysfonctionnement, au même moment et au pixel près, relève du miracle statistique. L'hôpital a demandé une révision urgente de ses machines, et Saad sera reconvoqué après

cette vérification.

— C'est frappant comme cette barre sombre fait penser à un sourire, note Irène. Vu du haut, le contour des deux hémisphères évoque un visage et cette courbe se loge à l'endroit exact de la bouche.

— Une belle émoticône, juge Noam. Il manque les deux yeux, et on aurait un parfait *smiley*.

— C'est la raison pour laquelle Saad m'a envoyé cette photo. Comme vous, il souhaitait mon avis sur ce drôle de visage.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Rien encore. Je comptais me rendre chez lui ce soir, après votre visite.

— Pouvons-nous vous accompagner ? demande Irène avec enthousiasme.

— Bien sûr. Saad sera ravi de faire votre connaissance. Nous pouvons même y aller maintenant, ce qui vous évitera de rentrer tard à Rehovot.

— D'accord, allons-y. J'ai hâte de savoir ce qu'a ressenti votre ami en découvrant ce visage.

Ziv arrête l'enregistrement. Le trio n'en saura pas davantage. Adeline essuie une larme au coin de l'œil, personne autour de la table n'éprouvant le besoin de lui en demander la cause. Seule Alona pose délicatement une main sur celle de sa voisine, lui montrant qu'elles sont sœurs de peine, soudées dans l'espoir de voir revenir leurs disparus.

— Et si nous allions, nous aussi, chez Saad Bitar ? lance Alain, en quittant énergiquement son siège.

— Il a disparu également, répond Alona tout en douceur.

— Nous pourrions au moins nous rendre compte des lieux, interroger le quartier, chercher des indices.

— Alain a raison, appuie Adeline. Nous ne pouvons pas rester ici. Nous devons savoir.

Malgré ses vaines investigations, Alona comprend la motivation

de ses hôtes. Elle propose de les mener dans la vieille ville et de leur servir de guide. Après tout, ce trio a des oreilles fraîches et des yeux neufs, qui pourraient faire merveille.

14

Dieu est à la fin

Assis au pied de l'imposant bâtiment de l'Aish Hatorah, Alain et Jean contemplent l'esplanade bondée du mur des lamentations. Leurs recherches de la veille n'ont rien donné. Ils ont pourtant interrogé passants, commerçants et même quelques policiers lourdement armés de la porte de Damas, montrant à tous une photo rayonnante de la belle Irène, mais personne n'a eu souvenir de la jeune physicienne. Malgré ses interpellations dans un parfait arabe, Alona n'a pas eu plus de chance avec les voisins de Saad Bitar. L'homme a disparu sans fournir le moindre indice aux gens de son quartier. Depuis deux semaines, le volet métallique de son magasin est désespérément baissé.

Sans perdre courage, le quatuor s'est remis en route de bon matin. Munies d'affichettes imprimées à la hâte, Adeline et Alona suivent tous les itinéraires possibles entre la rue Bar Kochva et le domicile de Saad pour y apposer les portraits d'Irène et de Ziv, invitant tout qui pourrait l'aider à contacter la fille du retraité par mail ou par téléphone. Dans le même temps, Alain et Jean ont repris leur mission

d'observation dans le voisinage de Saad, espérant recueillir un élément qui leur serait passé sous le nez la veille. Ils ont fait les cent pas et questionné à tour de bras, mais aucune information utile ne leur a souri. Attendant midi et les retrouvailles avec leurs collègues devant l'entrée du Saint-Sépulcre, ils se sont mis à flâner dans les ruelles étroites du quartier juif, jusqu'à ce qu'un large rebord en pierre leur serve de halte bienvenue. Les cuisses de Jean commençaient à souffrir.

— Tu as devant les yeux le centre de gravité des trois monothéismes.

— Ce mur de prière ? interroge Alain.

— Ce mur et la coupole dorée qui le surplombe. Ensemble, ils rappellent le mythique temple de Jérusalem, qui a fait rêver des générations de juifs, de chrétiens et de musulmans. Ces gros blocs sont tout ce qui reste du temple d'Hérode, successeur de celui d'Esdras et de Salomon. Quant au dôme, il représente l'espérance des tout premiers musulmans et de leurs guides judéonazaréens d'assister au retour du messie Jésus.

— Je me revois écoutant tes exposés endiablés sur les sentiers de Compostelle.

— Le judaïsme est né du projet de Josias de rassembler l'héritage d'Israël autour d'un Dieu unique, avec pour seul temple Jérusalem. Le christianisme est né des convictions de Jésus que Dieu instaurerait rapidement son règne, sur la terre comme au ciel, au départ de Jérusalem. L'islam est né de l'espoir que le messie reviendrait donner la victoire aux justes, une fois le temple de Jérusalem rebâti. Tout est parti d'ici.

— Et c'est ici qu'on se retrouve à chercher Irène.

— Y vois-tu un lien ?

— Je vais t'étonner, mais j'y pense depuis hier. Les commentaires de Ziv m'ont impressionné. Ils m'ont aidé à dépoussiérer un vieux concept, que j'avais banni de mon vocabulaire.

— Lequel ?

— L'âme.

— Un concept aussi ancien et controversé que celui de Dieu...

— Précisément, l'âme et Dieu ont une vieille histoire commune, qui ne m'intéressait pas. Ziv m'a fait comprendre que je devais revoir mon jugement.

Les yeux de Jean trahissent un plaisir mâtiné de surprise. Ils dévisagent Alain avec incrédulité.

— Tu vas me parler de Dieu ?

— Rassure-toi, je suis allé à bonne école. Tes conférences pédestres m'ont convaincu que le Dieu de la tradition n'aura jamais cours chez moi, mais elles ont aussi déblayé le terrain pour les hypothèses d'Irène et de Ziv.

L'ingénieur regarde fixement son compagnon.

— Où situerais-tu l'âme d'un individu ?

— Aucune idée...

— Moi, je la situerais dans le visage, car c'est là que se traduit le mieux la personnalité de chacun. Si l'univers a une personnalité, comme toi et moi, il est sensé d'imaginer qu'il a aussi une âme, et que c'est à travers un visage qu'il doit s'exprimer.

— Tu me résumes l'entretien d'hier.

— C'est exact, et c'est depuis cet entretien que j'arrive à assembler les pièces du puzzle. Au fond, que l'âme existe réellement m'importe peu ; ce qui me plaît, c'est l'idée qu'elle matérialise.

— Quelle idée ?

— Celle d'un surgissement, comme dans les collisionneurs du CERN. Personne ne s'y attendait, pas même Irène. C'est la marque d'un saut qualitatif, qu'on ne pouvait déduire des éléments en notre possession, et qui surprend. Voilà l'idée que je me fais de l'âme : quelque chose qui tire vers l'avant, ou vers le haut, qui vient d'ailleurs, qu'on ne maîtrise pas et qui donne sens. Un corps sans âme, c'est un cadavre. Une musique sans âme, c'est du bruit. Ni les molécules de ce corps, ni les vibrations de ces sons, malgré leur richesse et leur diversité, ne peuvent à elles seules expliquer l'âme,

ni l'enceindre.

— L'âme comme surgissement, l'idée me plaît, mais je ne vois pas le rapport avec le puzzle dont tu me parles.

— Considère mon âme comme la pièce maîtresse qui vient débrouiller le grand puzzle de la vie, celui de l'univers, et même celui de Dieu, pour reprendre ce mot de quatre lettres que tu dis toi-même pollué à l'extrême. Le mot m'indiffère, comme pour l'âme. Ce qui compte, c'est la réalité qui se glisse derrière.

— Alors, raconte-moi cette réalité.

— Mon tour est venu de jouer au professeur, ponctue Alain d'un petit rire inquiet.

— N'aie pas peur. Je serai indulgent.

En contrebas, des centaines de juifs, de tous âges et de toutes origines, défilent au pied du mur de l'ancien temple, indifférents au regard détaché des touristes comme à l'exposé qu'Alain s'apprête à développer. Quelques mètres plus haut, des étudiants coraniques sillonnent l'esplanade des mosquées, versets sacrés et commentaires autorisés à la main. Tous prient, récitent, proclament leur foi, convaincus qu'ils sont sur la bonne voie.

— Je t'avoue que le modèle auquel je pense est encore frais dans mon esprit, embryonnaire pour tout dire. Je ne suis pas habitué à de telles hypothèses, mais mon grand attachement à Irène, conjugué à ce que je découvre depuis notre rencontre, a fini par vaincre ma résistance. Pour comprendre le surgissement auquel je me réfère, il faut partir de l'explication classique du monde et de Dieu.

— De mes monothéismes...

— Et au-delà. Les multiples dieux, diffus ou personnalisés, des très anciennes cultures rejoignent, dans le même moule, le Dieu unique des religions modernes. Tous, peu ou prou, cumulent puissances, vertus et qualités, qui en font des êtres omnipotents et omniscients. Seuls ou pluriels, ces dieux incarnent la genèse de tout, hors de l'espace et du temps. Ils sont l'éternel, l'incrée, le principe même de l'existence. Puis survient l'univers, avec tout ce qu'il

contient, créé par Dieu ou ses confrères. Ce cosmos, qui contient la vie, est second, dépendant du divin ; il est limité et, par bien des côtés, défectueux. Tout le monde a entendu cette histoire. C'est le modèle du plus qui a engendré le moins : l'infini a engendré le fini, le parfait a engendré l'imparfait.

— Qui peut le plus peut le moins.

— Exactement, et c'est le modèle que je n'ai jamais pu supporter.

— Pourquoi ?

— Parce que je le trouve incohérent et injuste. Imagine-toi un créateur sans défaut, père aimant de surcroît, qui donne naissance à un monde cassé, rempli de violence, de laideur et de mort : est-il bien un être parfait ? En outre, au motif qu'il respecte la liberté de sa création, il n'intervient pas pour corriger les erreurs, ni empêcher les scandales, les infamies, les catastrophes. Pour moi, un tel Dieu est irrecevable. Il a été placé là où on l'a mis, au début de tout et au-dessus de tous, pour boucher le grand vide de la cause première.

— Précise...

— L'esprit humain cherche obstinément une cause à tout. Rien de ce qui existe ne peut exister par lui-même. Il y a toujours une raison, qui précède et justifie. Sauf qu'à ce jeu, on risque de remonter indéfiniment la chaîne des causalités et n'aboutir nulle part, ce qui rendrait vaine et absurde toute l'entreprise. Dieu vient dès lors personnifier cette cause première, pour stopper la remontée et nous sauver de la quête sans fin : il est l'esprit pur, absolu, qui fonde et motive tout, l'univers, la vie, et même le bien-penser de notre raison. Le tour est joué.

— Sauf pour toi !

— Il faut prendre le problème à l'envers, et tout simplifier. Mon anti-modèle considère ce qui existe, la matière, l'énergie, le cosmos dans son ensemble, comme la donnée de base, qui n'a ni commencement ni fin. Inutile de remonter à Dieu : l'univers peut être sa propre cause première. Pourquoi faudrait-il qu'un esprit transcendant assume l'absolu et l'éternité ? La matière peut très bien

s'en charger. On n'a pas besoin d'un modèle où c'est forcément le plus qui engendre le moins. On peut se suffire d'un modèle où le plus et le moins coexistent, tout simplement, sans projet ni intention, sans étalon ni référence. Le bien côtoie le mal, comme le beau côtoie le laid, et la vie côtoie la mort, sans justification ni prééminence. Il n'y a ni enfer ni paradis. Il y a juste ce qui est et ce qu'on en fait, sans plus. C'est du moins ce que je croyais.

— Avant Irène ?

— Avant le surgissement, d'Irène, de ses visages et des indices qui s'accumulent.

— C'est ici que tu réintroduis l'âme, ou Dieu, dans ton anti-modèle.

— Évidemment pas ceux de la théorie classique, mais un autre genre d'âme ou de Dieu. J'aimerais d'ailleurs employer d'autres termes, pour éviter les confusions. Irène et Pavel ont la même envie. Malheureusement, je n'ai pas tes talents oratoires.

— Derrière les jeux de mots et les métaphores, seules comptent les idées, et en matière d'idées, tu es bien fourni.

— Alors, oublie le Dieu parfait des origines et du paradis perdu ; cherche plutôt celui qui surgit, mystérieux, du cœur même de l'univers.

— Ma parole, c'est le premier apophtegme de mon saint Alain de Jérusalem !

— Ne te moque pas. J'essaie de t'imiter.

— Et tu t'y prends bien...

— Avec les irrptions faciales au CERN, mon anti-modèle ne tient plus. Il repose sur l'indétermination de l'existence. Le fond de l'être est neutre, sans orientation particulière, sans prescription morale ni injonction d'aucune sorte. Irène et Noam devinent au contraire qu'une matrice bienveillante est à l'œuvre. Le croupier n'est pas indifférent. Sa roulette conduit à un échange croissant et bénéfique d'information et d'énergie. Le système grandit, s'enrichit, se complexifie... pour un mieux.

— C'est le moins qui engendre le plus.

— Précisément... Les visages souriants sont sortis par effraction des collisionneurs pour nous forcer à réviser nos concepts. Comme Ziv l'a imaginé, c'est une main tendue. Le fond de l'être n'est pas neutre. Il y a une force motrice dans l'existence, souterraine et puissante, qui agit de façon positive et créatrice. Nous sommes peut-être à la veille d'une découverte stupéfiante.

— Le Dieu que tu avais mis dehors par la porte, il rentre par la fenêtre...

— Si tu veux, mais tu réalises que le vocable est mal choisi. Quel point commun peut-il y avoir entre le Dieu fantasmé du modèle classique et celui qu'on pourrait voir poindre derrière cette marée bienveillante ?

— J'en appelle à ton imagination.

— Je ne suis pas théologien, hélas. Je me contente de garder les pieds bien ancrés dans ce que je connais.

— Du moins qui engendre du plus... Ta théodynamique à toi est bouleversante. Penses-tu que les physiciens accepteront ce modèle ?

— Quand Einstein a publié sa théorie relativiste, jugée contre-intuitive, voire contre-nature, il s'est pris une volée de critiques. Les physiciens quantiques ont connu le même sort. Pourtant, plus personne aujourd'hui n'ose sérieusement remettre en cause les principes de la relativité et de la mécanique quantique. Je ne me fais pas de souci pour ce nouveau modèle : si l'hypothèse d'Irène est exacte, il se vérifiera tôt ou tard.

Deux enfants débouchent bruyamment d'un des grands escaliers de l'Aish Hatorah. Le garçon porte des vêtements juifs traditionnels, quand sa sœur exhibe une jupe stricte et un chemisier trop sage. Ils n'ont cure des coutumes, se contentant de rire à pleines dents après une austère matinée de cours dans la vénérable institution. Passant devant Alain et Jean, ils les saluent de leur grand air jovial. Pas un instant, ils ne soupçonnent le sérieux avec lequel ces deux touristes assis, au français incompréhensible, échangent des propos solennels.

Ils irradient d'un bonheur simple. Le soleil est de leur côté.

— La nymphe, cela pourrait être un joli nom pour ce nouveau modèle.

— Pourquoi la nymphe ?

— Cela m'est venu ce matin, au lever. J'ai été bien aidé par un papillon, hier, à la porte de Damas, qui m'a suivi un long moment. Au début, je n'y prêtais pas attention, puis je me suis rendu compte que j'étais son centre d'attraction. Il ne m'embêtait pas vraiment, mais il tournait autour de moi comme s'il voulait me signifier quelque chose. En trempant ma biscotte dans le café, tout à l'heure, j'ai repensé à lui. Il m'a soufflé l'idée de la nymphe pour symboliser mon modèle.

— Celle des mythologies, la petite divinité des forces de la nature ?

— Non, celle du papillon, l'état intermédiaire entre la larve et l'insecte accompli ; la chrysalide, si tu veux.

Jean éclate de rire, attirant l'attention des quelques passants pressés.

— Je pensais que tu allais me vendre un monde aux mains de ces affriolantes créatures.

— Ma nymphe est moins sexy, mais c'est un de mes meilleurs souvenirs d'enfance. À la campagne, mon grand-père m'a un jour expliqué comment une chenille donnait naissance à un papillon. La saison venue, il avait prélevé une larve dans le bois derrière chez lui, qu'il avait délicatement hébergée dans sa remise, au fond du jardin. Il m'emmenait voir régulièrement l'état d'avancement du processus. Ma surprise fut déjà grande quand la chrysalide, ma nymphe, avait pris la place de la chenille, pendue au même endroit de la branche que mon grand-père avait disposée pour elle. J'aurais pu penser qu'il m'avait fait une blague, subtilisant la larve pour la remplacer par cette nymphe, mais j'avais une confiance absolue en mon papy Gaspard. Il ne pouvait pas me trahir. Quand le grand jour est arrivé, il m'a tiré du lit et m'a conduit à toute vitesse sur le lieu du miracle.

Les yeux encore endormis, j'ai assisté à cette merveille qu'aucun enfant ne pourrait bouder. J'ai vu un frêle insecte sortir lentement de l'enveloppe entrouverte, étendre ses ailes puis prendre son envol pour réclamer le grand air. Mon grand-père m'a laissé l'honneur de lui ouvrir la porte. Le papillon était libre, fringant, virevoltant. Mon intérêt pour la nature et la science doit être né ce jour-là, en même temps que ce paon-du-jour de toute beauté.

Jean esquisse un sourire en s'imaginant la scène.

— N'est-ce pas impressionnant, cette chenille velue, bonhomme certes mais si timide et malhabile, qui produit un papillon gracieux, agile et souverain ? J'y vois l'illustration de mon moins générant le plus : le terrestre qui enfante l'aérien, la matière qui engendre l'esprit.

Alain interrompt son exposé. Il se redresse pour s'adosser au grand mur clair, et contempler posément l'héritage millénaire qui s'étale sous ses yeux.

— J'ai même repensé aux premiers chrétiens dont tu m'as dressé le portrait. Jusqu'il y a peu, je n'imaginai pas avoir avec eux le moindre point commun. Pour moi, Jésus n'a jamais été Dieu, mais un homme pareil aux autres. Il n'est pas ressuscité des morts, et le règne céleste qu'il attendait sur terre avec impatience n'est jamais arrivé. À la fin du premier siècle, beaucoup de ses disciples s'en sont rendu compte, ce qui ne les a pas empêchés de poursuivre. Malgré les contradictions, le messie qui ne revient pas et la fin des temps qui se fait attendre, ils ont continué à croire. Espéraient-ils qu'un jour, leur Dieu surgirait de nulle part pour justifier leur patience et récompenser leur détermination ? Avaient-ils l'intuition qu'en dépit des apparences, une force bienveillante était à l'œuvre dans le monde ? Autrement dit, pour les convoquer ici et les asseoir à côté de nous, misaient-ils sur une main tendue à travers les collisionneurs du CERN ?

Jean ne répond pas.

— Le tout-autre a-t-il mis tout ce temps pour apparaître sous la

forme d'un visage simple, enthousiaste et désarmé ?

Le vieux professeur ne réagit toujours pas. Il fixe les grands pavés lustrés sous ses pieds. Ce silence inquiète l'ingénieur, qui redoute la pertinence fatale du contre-argument. Jean en est capable, ce qu'Alain sait parfaitement.

— Mon cher ami, lance l'historien en traînant sur chaque syllabe, ton exposé est remarquable, et je ne fais preuve d'aucune indulgence. Ainsi, qui peut le moins peut le plus.

— Nous ne sommes pas dans le savoir, je sais, Jean. Nous sommes dans la conviction.

— Une conviction tout à fait légitime... Je t'ai dit qu'en prenant la route vers Compostelle, je cherchais la confirmation que nous avons des raisons d'espérer quelque chose de meilleur.

— Je m'en souviens.

— Je me demande si ce n'est pas ta nymphe qui va me l'apporter, cette confirmation.

Alain affiche la bouille satisfaite de l'élève qui a convaincu le maître.

— Ton idée de jaillissement, au fond, c'est génial... Il y aurait un Dieu en puissance, mais pas comme on l'entend d'habitude. Finie la force cataclysmique de l'être primordial et absolu qui peut tout et sait tout : c'est au contraire une matrice bienveillante, discrète et tenace, qui passe à l'acte et monte en puissance. Dieu n'est pas à l'origine, mais à la fin. Il se renforce au fil du chemin pour atteindre son vrai visage. Mais a-t-il un projet pour nous ?

— Peut-être faisons-nous partie du projet...

— Une communion d'un nouveau genre, alors, qui nous ferait participer à l'apothéose. Les ressources de ton modèle sont prodigieuses. Et que devient l'âme dans tout cela ?

— Elle est peut-être, en chacun de nous, cette petite part du grand surgissement.

Le téléphone d'Alain vibre dans sa poche. Il s'en saisit, pour une brève conversation.

— Adeline et Alona ont terminé leur boulot. Elles nous attendent devant le Saint-Sépulcre.

— Très bien, rejoignons-les. Mon petit doigt me dit que nous allons au-devant de moments inoubliables.

15

Le sac sous le loriot

Autour du parvis, les moineaux s'égosillent, comme s'ils voulaient couvrir le chahut des pèlerins affairés. Ces passereaux menus, enjoués et frivoles, rappellent à qui veut l'entendre qu'ils sont les authentiques habitants du lieu. En bas, l'esplanade du Saint-Sépulcre n'est qu'un chassé-croisé de visiteurs exotiques. Assise sur un bon tiers des escaliers d'accès, une chorale d'Antillais s'en donne à cœur joie en exécutant des cantiques créoles dont elle a le secret. De l'autre côté des marches, un groupe de Japonais reçoit, avant de pénétrer dans l'édifice, les dernières consignes de son pasteur endimanché. Traversant de long en large, les dévots et les simples touristes, en multitude désordonnée, bigarrent la place pour le plus grand bonheur des chasseurs d'images.

Adeline en fait partie, accumulant discrètement les clichés au moyen de son téléphone portable. Elle est assise à côté d'Alona, au pied du mur jouxtant l'entrée de la chapelle arménienne. Sous son grand chapeau blanc et derrière ses lunettes de soleil, elle ressemble à s'y méprendre à sa fille, ce qui ne manque pas d'impressionner

Alain. Malgré l'affluence, il a remarqué d'emblée cette silhouette familière.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Non, rien. Et vous ?

— Un commerçant s'est souvenu avoir vu passer Irène en compagnie de deux hommes, mais il n'a pas pu nous en dire plus. Je pense qu'il était surtout désireux de nous vendre un de ses articles.

Marchant quelques mètres derrière son compagnon, Jean rejoint le petit groupe et se plante devant la porte de la chapelle.

— Avez-vous noté ces grappes de raisin ? demande-t-il en posant la main sur les fruits stylisés ornant les deux battants. Il y en a aussi sur le tympan, de chaque côté de la croix. Comme je l'ai expliqué à Alain, sur nos chemins de randonnée, c'est pour des raisins blancs de ce genre que les djihadistes se font exploser.

Adeline retire ses lunettes pour mieux jauger le sérieux du vieux professeur. Alona saute d'un visage à l'autre à la recherche d'une explication.

— Vous voyez à quelle sauce j'ai été mangé pendant mes journées de marche, lâche Alain en boutade.

— Je vous prends à froid, Mesdames, veuillez m'en excuser. Je vous promets de tout vous expliquer quand nous en aurons le temps. Sachez simplement qu'au début de l'ère chrétienne, comme aujourd'hui encore, ainsi que l'atteste ce portail arménien, le raisin blanc est synonyme de douceur et d'abondance, récompense des croyants dans l'au-delà. Il aurait dû également le rester dans le Coran, si quelques érudits ignorant les subtilités de la langue syriaque ne s'étaient pas emmêlés les pinceaux avec les signes diacritiques. Ils ont mal traduit en arabe, et confondu le raisin d'un blanc éclatant des textes syriaques précurseurs de l'islam avec de très belles femmes vierges aux grands yeux. Imaginez la surprise des martyrs de l'islam quand ils découvriront ce qui les attend au paradis.

Adeline se lève pour s'approcher des battants et observer de plus

près ces raisins intrigants. À peine redressée, elle se sent attirée vers la sortie du parvis. Son bras est emporté par une force subite. Un enfant en veut à son sac à main. Il finit par l'arracher de l'avant-bras de la touriste. Surprise et pétrifiée, Adeline assiste sans réaction à la fuite du voleur, accompagné dans sa course par un autre enfant, de même taille et du même âge. L'un porte le maillot du Real, l'autre, celui du Barça. Saisissant la scène avec un temps de retard, Alain se met à poursuivre les deux larrons. Alona lui emboîte le pas, invectivant les deux fuyards alternativement en arabe et en hébreu.

Habiles comme des cabris, les deux fripons se jouent de la foule et des engorgements de badauds. Ils dévalent la via dolorosa en survolant les marches glissantes et les pavés moirés. Alain les imite avec moins d'aisance. Évitant un commerçant sorti brusquement de son échoppe, il bouscule une touriste qui feuilletait un guide de Jérusalem à la devanture du bazar. Sous le choc, le livre s'envole pour atterrir lourdement dans la pyramide de loukoums de l'épicerie voisine. Quelques mètres plus loin, emporté par son élan, l'ingénieur ne peut esquiver la croix d'un pèlerin solitaire rejouant les dernières heures du Christ supplicié. L'embarquée est fatale pour le candidat au calvaire, écrasé par sa croix factice et le poids, bien réel, d'un trentenaire en nage.

Ayant perdu du terrain sur ses poursuivis, Alain scrute désespérément les passants au loin. Il guette le moindre mouvement suspect, mais perd l'assurance d'être sur la bonne voie. Se dressant sur la pointe des pieds pour améliorer son champ de vision, il finit par se tordre la cheville sur le rebord félon d'un caniveau. Il s'étale de tout son long, gratifiant les chalands d'une risée multilingue. Alona le rejoint, et l'aide à se relever. Ils prennent chacun une venelle opposée, avec le mince espoir d'encore pouvoir serrer leurs petits chapardeurs.

Alain interroge tous les éléments de cette ruelle séculaire, mais rien ne lui répond. Le cœur n'y est plus. Son voleur de sac doit être loin, et il n'est même pas sûr qu'il ait emprunté ce chemin. Le

poursuivant s'arrête et fait demi-tour. Déçu et fatigué, il se résout à devoir annoncer à ses compagnons qu'il a fait chou blanc. Alona aura peut-être eu plus de chance.

À hauteur d'une allée étroite, le cri strident d'un oiseau en cage attire l'attention du jeune homme. Ce qu'il n'avait pas remarqué à l'aller lui tombe soudainement sous les yeux. La cage du volatile pend au-dessus d'une porte d'entrée d'un autre âge, à la poignée de laquelle est accroché un sac à main. Il est petit, élégant, d'un gris perle rappelant celui d'Adeline. Alain s'en approche, le saisit délicatement et inspecte les alentours à la recherche du moindre témoin. Personne ne l'observe, si ce n'est le loriote placide, comme satisfait d'avoir accompli une mission. L'ingénieur ouvre le sac et reconnaît d'emblée des objets familiers de la mère d'Irène. Ne demandant pas son reste, il se remet à courir en direction du Saint-Sépulcre.

— Je l'ai, crie-t-il sans modération au milieu du parvis, en direction de ses amis regroupés autour d'un policier.

Alona, qui a précédé de peu le retour d'Alain, semble servir d'interprète au représentant des forces de l'ordre.

— Je l'ai retrouvé, confirme le jeune homme en tendant le sac à sa propriétaire.

Un rapide contrôle de son contenu rassure Adeline. Tout s'y trouve, son téléphone, ses cartes de banque, sa liasse de shekels. Devant le soulagement général et l'absence de préjudice, le policier est tout heureux de prendre congé, n'oubliant pas de souhaiter un agréable séjour en Israël à ses ex-candidats plaignants. Ayant repris son souffle, Alain fait prestement rapport de sa course poursuite pour s'étonner de son dénouement. Jean et Adeline se regardent, échangeant un sourire complice, ce qui ne manque pas d'étonner leurs deux compagnons.

— Pouvez-vous m'expliquer ? demande Alain, visiblement largué.

— Je viens de passer le quart d'heure le plus étrange de mon

existence, répond Adeline, affichant un air très décontracté. Vous vous étiez à peine lancés sur les talons de mes voleurs que Jean m'a gentiment invitée à ne pas paniquer. Il était persuadé que mon sac reviendrait, intact, accompagné d'un message. J'ignore pourquoi, mais j'ai fait confiance à la sagesse de Jean. Les faits me montrent que j'ai eu raison.

— Ton sixième sens et ta petite voix intérieure ? lance l'ingénieur à son professeur de religion.

— Depuis que nous sommes en Israël, ils ne me lâchent plus, répond le retraité. C'est comme si je bénéficiais d'un éclairage sur les événements avant qu'ils se produisent.

— Tu peux nous dire où est Irène, alors ?

— J'aimerais bien, crois-moi, mais je ne suis pas prophète. J'ai simplement une intelligence plus acérée et plus fine des choses, comme si je disposais d'un temps d'avance sur vous. Tout à l'heure, quand j'ai vu le sac s'éloigner, en un éclair, je l'ai vu revenir, sans dommage, chargé d'une information à notre intention.

— Quelle information ?

— Quelque chose qui doit nous aider... Il n'y a rien à l'intérieur, pas de mot, pas d'indice ?

Adeline fouille méthodiquement son sac.

— Désolée, je ne vois rien. J'ai pourtant l'impression que Jean a raison. Tout à l'heure, après votre départ, j'ai refait une expérience proche de celles que j'ai connues à la maison. Quelqu'un, peut-être Irène, ou quelque chose semblait m'indiquer qu'on touchait au but, et j'ai senti monter lentement une vague de chaleur. C'était très agréable, une sensation inédite de bonheur et de plénitude. Pendant un instant, j'ai cru planer au milieu de la place. Je n'avais jamais rien connu de semblable. Le plus étrange, c'est que Jean, qui n'était pourtant au courant de rien, a paru comprendre ce que je venais d'éprouver. Il m'a glissé au creux de l'oreille : « Ça y est, on est proche ».

— C'est vrai, Jean ?

— Comme Adeline le dit... J'ai senti comme une énergie qui nous enveloppait tous les deux, et sans savoir ce qu'elle éprouvait, j'ai compris qu'elle vivait un moment intense. J'ai réalisé qu'on se rapprochait de la lumière.

— Quelle lumière ?

— Celle qui luit au bout du tunnel, répond le professeur, appuyant ses mots d'un sourire énigmatique.

Alain se frotte l'arrière du crâne d'une main énergique. Il n'a pourtant plus la perplexité des premiers jours. Les indices s'accumulent à un point qu'il serait déraisonnable de les repousser. Il regrette toutefois de ne pas pouvoir communier pleinement aux expériences d'Adeline et de Jean. La bonne nouvelle, c'est que le dévoilement semble se rapprocher. Alain gardera le cap, faisant confiance à ses aînés.

— Quel message devait accompagner le sac ? enchaîne-t-il, d'un pragmatisme compensant son manque d'altitude.

— Je sèche, répond Jean, tout penaud.

— Et si le message était là où tu as retrouvé le sac ? lance Alona, les yeux brillant de malice. Tu peux nous y conduire ?

Les compères quittent l'esplanade d'un pas décidé. Alona et Alain ouvrent la voie, veillant à ne pas perdre leurs partenaires en chemin. La fille de Ziv profite de l'écart pour sonder discrètement son voisin.

— Je n'ai pas bien compris ce qui vient de se passer sur le parvis. Peux-tu m'éclairer ?

— Rassure-toi, je n'ai pas tout compris non plus. Beaucoup de choses m'échappent dans cette histoire. Ce qui me reconforte, c'est qu'Adeline et Jean sont pleins de bon sens ; ils ne se laisseront pas séduire par des chimères.

— Tu as parlé d'une petite voix...

— Jean semble guidé par une complicité intérieure. Il a l'impression depuis peu qu'une route se dessine sous ses pas, à laquelle il s'abandonne de bonne grâce. Au début de notre rencontre,

j'étais particulièrement sceptique, mais je dois bien t'avouer que je doute aujourd'hui de ma propre méfiance. À plusieurs reprises, cette forme de prescience chez Jean a montré toute son efficacité.

— Est-ce pareil pour la mère d'Irène ?

— Non, pas vraiment. Adeline pense entendre sa fille lui prodiguer des conseils. Irène lui apparaît en rêve, ou lui murmure des indices à l'oreille. Ce sont des moments de clairvoyance, épisodiques, alors que Jean paraît inspiré en permanence par sa petite voix.

— C'est étrange. Mon père m'a parlé d'un événement similaire il y a quelques semaines. Il s'était levé ce matin-là avec le sentiment très net qu'il allait connaître une révélation. Il ignorait l'objet précis de cette révélation, mais il en éprouvait déjà les sensations, comme si un éclair avait traversé tous les compartiments de sa personnalité, son intelligence, ses émotions, sa conscience, pour les unifier et les conduire à une sorte d'accomplissement. Je me souviens de son expression et du ton de sa voix. Je ne l'avais jamais vu comme ça auparavant.

— Quel est le rapport avec Adeline et Jean ?

— La prémonition... Tous les trois semblent voir ou sentir des choses à l'avance. Les contours sont flous, mais l'anticipation est réelle.

— Tu as raison, ponctue Alain en interrompant sa marche, perturbé par l'observation d'Alona.

— Qu'y a-t-il ? s'enquiert la jeune fille, inquiète.

— Je me demande si Irène ne leur ressemble pas. Après tout, elle a peut-être pressenti les événements du CERN sans oser y croire.

— Nous sommes arrivés ? demande Jean, ayant rejoint les éclaireurs à l'arrêt.

— Oui, bredouille Alain, empêtré dans ses interrogations, c'est dans cette venelle, à gauche.

Après quelques mètres, l'ingénieur indique l'entrée du bâtiment, sous le loriot. Alona se dirige vers la vénérable porte, et le nom de

l'habitant des lieux, inscrit en arabe sur la sonnette.

— Le voici sans doute notre message, lance-t-elle à ses partenaires : Nawal Bitar habite ici.

— Un parent de Saad ?

— Nous allons bientôt le savoir.

La jeune fille enfonce le bouton de la sonnette. Un lourd verrou se fait entendre, et la porte s'ouvre lentement. Une vieille dame apparaît, tassée par les ans.

— Je suis la fille de Ziv Friedman, l'ami de Saad, annonce Alona dans un arabe très doux. Êtes-vous de sa famille ?

— Je suis sa sœur. Avez-vous de ses nouvelles ?

— Nous aimerions vous en parler. Ces trois personnes m'accompagnent. Il s'agit de la mère de la jeune fille qui a disparu avec mon père et votre frère, ainsi que deux amis.

— Je me souviens de votre fille, précise Nawal, le regard clair fixé sur Adeline. Une très belle jeune femme... Mais entrez, je vous en prie.

Les visiteurs s'engagent dans la pénombre d'un petit couloir. Ils se dirigent vers la salle de séjour où trônent deux grands sofas aux énormes coussins. La table basse regorge de friandises et d'eau fraîche citronnée, comme si la rencontre était prévue.

— Vous avez croisé Irène ? reprend Alona, après que la maîtresse de maison a fini d'installer ses hôtes.

— Je l'ai vue en compagnie de Saad, de ton père et d'un autre homme au moment où ils quittaient la maison de mon frère. Je me rendais chez lui pour lui rapporter les pantalons qu'il m'avait demandé de repriser. Nous avons échangé quelques mots. Ils semblaient tous pressés de se rendre dans le quartier de Réhavia.

— Qu'allaient-ils y faire ?

— Ils ne m'ont rien dit, et je n'ai rien demandé. Si j'avais su... Vous avez des nouvelles de votre père ?

— Non, malheureusement. La police ne me donne aucune information.

— La police... Je ne veux plus les voir.

— Vous leur avez déclaré la disparition de votre frère ?

— Aux policiers ? Sûrement pas. Je ne veux plus avoir affaire à aucun Israélien, policier, soldat ou autre. Ils ont tué mon fils lors de l'intifada...

Nawal se saisit d'un mouchoir pour s'essuyer le coin des yeux.

— Ils ont tué le fils de Saad aussi. Nos deux enfants étaient comme des frères. Saad a pardonné, moi pas.

— Excusez-moi, reprend Alona, un ton plus bas. Je ne savais pas... Tout à l'heure, nous avons croisé deux jeunes dans la vieille ville, et nous pensons qu'ils sont venus jusque chez vous avec le sac à main d'Adeline. Vous les connaissez ?

— Deux jeunes ? Non, je n'ai vu personne.

— Ils appartiennent peut-être au voisinage...

— Non, je vis seule dans cette allée, et mes plus proches voisins n'ont pas d'enfant.

Alona dévisage ses compagnons, plongés dans la même perplexité. Le sac d'Adeline n'a pas pu atterrir chez Nawal par hasard. Il y a un message à trouver.

— Vous ne savez vraiment pas pourquoi ils sont allés à Réhavia ?

— Non, je suis désolée.

— Ont-ils parlé d'une rue ou d'une personne ?

— Je me souviens qu'ils parlaient d'un professeur. Quelqu'un a prononcé son nom, mais je n'ai pas bien entendu. Je pense que ce nom se terminait par « stein ».

— Ce monsieur « stein » était professeur de quoi ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ne vous en faites pas. Vous nous aidez beaucoup.

Les quatre enquêteurs font rapidement le point, dans un français qui laisse la vieille dame sur la touche.

— Nous allons trouver les coordonnées de ce professeur « stein » et nous rendre chez lui. Nous vous tiendrons au courant, Nawal. Merci de votre accueil.

— Qu'Allah vous garde, et qu'il me rende mon frère ! C'est tout ce qu'il me reste.

16

Ils ont traversé

En croisant les ressources de l'annuaire téléphonique et des moteurs de recherche sur internet, Alona a identifié trois personnes à Réhavia susceptibles de correspondre au professeur « stein ». Elle a pu joindre les deux premiers noms de sa liste, Arié Berstein et Eitan Feinstein, qui sont rapidement apparus incompatibles avec les éléments de son enquête. Le téléphone du troisième, Ouriel Aronstein, domicilié au numéro 15 de la rue Alfasi, sonne inlassablement dans le vide. Adeline a proposé à ses compagnons de s'y rendre sans délai, à bord de sa puissante berline. La circulation au centre-ville est souvent un casse-tête, mais l'enjeu du moment vaut bien quelques coups de klaxon.

Secteur verdoyant à l'orée de la vieille ville, Réhavia passe pour être un des quartiers urbains les plus décontractés. Ce trait de caractère plaît à Alain, qui sympathise en silence avec les immeubles accorts et les artères arborées. Plongé dans ses pensées depuis les appels téléphoniques d'Alona, Jean regarde distraitement par la fenêtre, insensible au charme qui l'entoure. Arrivée à destination, la

mère d'Irène stationne le véhicule devant la résidence du professeur Aronstein. Le building à la pierre claire est carré, avenant, lardé de rambardes qui délimitent métalliquement les étages et leurs appartements. En quittant son siège, Adeline est soudain l'objet de vertiges. Elle s'agrippe à la portière pour garder l'équilibre, ce qui pousse Alona à intervenir.

— Que se passe-t-il ? demande la jeune femme, saisissant le bras et la taille de son aînée.

— Je ressens des bouffées de chaleur et j'ai la tête qui tourne.

— Une envie de vomir ?

— Non, c'est étrange. Je n'éprouve ni douleur, ni gêne. On dirait même que ces vertiges me font du bien.

— Comme tout à l'heure sur le parvis ? s'informe Jean.

— C'est très proche, en effet. Sentez-vous un parfum de lavande ?

Le petit groupe se met à humer dans toutes les directions.

— Non ? Je suis la seule à sentir ? Laissons cela, alors. J'ai dû rêver...

Le quatuor se dirige vers l'entrée du bâtiment, Adeline s'appuyant par précaution sur l'épaule d'Alona. À côté d'une porte d'ascenseur, une batterie de sonnettes monte la garde. Le nom d'Ouriel Aronstein trône au sommet de tous les autres, habitant du cinquième et dernier étage. Préposée aux portes d'entrée, la fille de Ziv actionne à plusieurs reprises le bouton Aronstein. Entre chaque tentative, Jean gratifie ses compagnons d'une interrogation lancinante. Il est sûr d'avoir déjà rencontré ce nom d'Ouriel Aronstein, mais maudit sa mémoire de ne pas pouvoir le resituer. Au bout d'un long moment, une voix se fait entendre à travers l'interphone.

— Montez au quatrième, je vous en prie. Je vous attends sur le palier.

Les enquêteurs se regardent, étonnés. Le professeur vit-il désormais au quatrième étage ? Quelqu'un d'autre est-il au courant de leur venue ? La porte de l'ascenseur s'ouvre. L'équipe s'engouffre

dans la cabine, sans hésiter. Débouchant au quatrième étage, elle découvre un petit homme jovial sur son pas de porte.

— Venez, entrez... Je suis Adam Cohen, le voisin immédiat et sans doute le meilleur ami d'Ouriel Aronstein.

La compagnie obtempère, et après un premier couloir submergé de tableaux, débouche sur un petit salon envahi de bibelots et souvenirs en tous genres.

— Prenez place... Je vous apporte des rafraîchissements.

Le monde entier s'est donné rendez-vous dans le salon d'Adam Cohen. Statuettes africaines, flûtes incas, boomerangs australiens et pierres volcaniques d'Islande se disputent la moindre surface d'exposition. Entre les armoires et les bibliothèques, des photos à n'en plus finir tapissent les quelques murs encore libres. La baie de San Francisco, la ville du Cap, le port d'Auckland ou les lacs de Finlande, les invités n'ont pas assez d'yeux pour circonscrire la scène.

— J'ai passé ma vie à bourlinguer, commente le maître des lieux en apportant des boissons. J'ai été tour à tour marin, commerçant, explorateur, guide touristique, puis l'âge venant et les économies s'entassant, j'ai acheté cet appartement et je me suis posé ici. Je me suis lié d'amitié avec Ouriel, au point de devenir son homme à tout faire. Je fais son ménage, ses courses et quand il est trop fatigué pour cuisiner, je lui prépare ses repas. C'est pour lui que vous êtes venus, n'est-ce pas ? Je vous ai entendus sonner avec insistance.

— Nous sommes à la recherche de quatre personnes qui ont dû lui rendre visite il y a un peu plus de deux semaines, répond Alain. Pouvons-nous rencontrer monsieur Aronstein ?

— Bien sûr, mais il n'est pas chez lui.

— Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

— Pas vraiment, glisse le bourlingueur, un léger sourire aux lèvres.

— Il ne vous a pas mis au courant de son départ ?

— Non, il est parti sans rien dire.

— Vous êtes son meilleur ami et vous ne savez pas où il se trouve ? renchérit Alain, en tentant de réprimer un énervement naissant.

Adam n’esquisse aucune réaction, hésitant entre la gêne et l’embarras.

— Vous nous cachez quelque chose, monsieur Cohen... intervient Jean, voix douce et ferme, fixant son interlocuteur.

L’interpellé quitte son siège, et fais quelques pas en direction de la fenêtre. Sans se retourner, les mains dans les poches, il interroge son auditoire.

— Pouvez-vous me décrire ces quatre personnes ?

— Il y a mon père, répond Alona, un homme mince aux cheveux blancs, accompagné de son ami commerçant, plutôt bien en chair et à la calvitie prononcée.

— Il y a aussi ma fille, enchaîne Adeline, et son ami physicien, portant des lunettes à grosse monture.

— Dites-m’en plus sur votre fille...

— Irène est jeune, élancée, à la longue chevelure.

— De quelle couleur sont ses cheveux ?

— Ma fille est rousse.

Adam se retourne et, sans un mot, vient reprendre place parmi ses invités. Il saisit son eau, en boit une gorgée, et repose lentement son verre sur la table basse.

— Je m’attendais à votre venue. Ceux que vous cherchez sont partis avec Ouriel.

— Mais où ? lance Alain, tel un éclair.

— J’en ai bien une petite idée...

— Racontez-nous simplement ce que vous savez, ponctue Jean, conciliant.

Le maître de maison dévisage ses hôtes avec bienveillance, se cale au fond de son siège et prend une grande respiration.

— Beaucoup de gens viennent rendre visite à Ouriel. Il est très apprécié mais ne se déplace plus beaucoup, vu son âge. J’aurais très

bien pu ne pas remarquer vos amis s'il n'y avait eu votre fille, Madame, dont la beauté ne peut qu'apostropher tout homme normalement constitué. Ils sont venus ici, il y a une quinzaine de jours, et ont passé un long moment avec Ouriel. Je les ai entendus discuter, et rire quelques fois. J'étais occupé à repasser un peu de linge quand...

Adam suspend son récit, semblant chercher ses mots.

— ... quand est arrivé ce qui est arrivé.

L'inquiétude saisit Adeline, rejaillissant sur Alona. N'y tenant plus, Alain s'avance sur le bord du fauteuil, prêt à bondir.

— Continuez, monsieur Cohen, continuez, insiste Jean.

— Au moment même, je n'ai pas réalisé. J'ai simplement senti un souffle, léger, et j'ai cru apercevoir une lumière, colorée, à travers la fenêtre du salon. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu du bruit dans la rue, ce qui m'a décidé à aller voir. Sur le trottoir, deux voisins discutaient fébrilement. Chose étrange, les arbres semblaient avoir perdu une partie de leurs feuilles, dont certaines virevoltaient encore entre ciel et terre. Je suis descendu et j'ai rejoint l'atroupement, qui comptait alors six ou sept personnes. L'habitant du deuxième étage nous a dit avoir tout vu. Il rentrait chez lui quand il a été surpris par une espèce d'explosion. Un souffle chaud lui a caressé les joues et le dessus des mains, et il a été ébloui par un grand disque de lumière qui s'est répandu dans tout le voisinage. Une lumière indescriptible, disait-il, d'une beauté irisée, surnaturelle. Le plus étonnant, c'est que cette explosion n'a fait aucun bruit. D'après ce voisin, la lumière provenait du cinquième étage.

— L'appartement de monsieur Aronstein ? demande Alain.

— Oui, juste au-dessus de chez moi. Pendant que j'écoutais le récit du témoin, j'ai remarqué que les faïences du château d'à-côté scintillaient. Venez voir...

Adam se lève et à travers la fenêtre, indique le montage en petits pavés juché en bordure de la résidence voisine.

— Vous apercevez le palais et la tour à bulbe, derrière la haie ?

Plusieurs maisons dans le quartier sont agrémentées de ces constructions miniatures, accueillantes et décoratives. Les toits coniques de ce château clignotaient légèrement, comme des néons. Je l'ai vu comme je vous vois.

— Et vos voisins du dessus ? interroge Jean, reprenant la conduite de l'entretien.

— J'étais inquiet pour eux. Je suis monté au cinquième, et je suis entré sans m'annoncer. Il n'y avait plus personne. J'ai inspecté chaque pièce de l'appartement. Ils n'étaient plus là.

— Vous n'avez rien remarqué de suspect ?

— Tout était en place, bien rangé.

— Aucune odeur, aucune trace de brûlure, comme après une explosion ?

— Rien...

— Peut-être ont-ils quitté les lieux à votre insu ?

— Je me le suis demandé, mais c'était impossible. Leurs voix étaient encore bien audibles avant cet événement, et s'ils avaient pris l'ascenseur ou l'escalier juste après, je les aurais entendus. J'ai même vérifié auprès du voisin du deuxième. Il n'a vu sortir personne du bâtiment après l'explosion.

Pour la première fois depuis la disparition de sa fille, Adeline se met à sangloter. Elle pleure à chaudes larmes, réalisant qu'Irène s'est évanouie à tout jamais. Elle ne reverra plus l'enfant qu'elle a tant chérie. Elle ne pourra plus la serrer dans ses bras, ni lui glisser tendrement à l'oreille qu'elle est toute sa joie.

Un lourd silence s'abat sur l'assemblée. Alona sort délicatement un mouchoir de sa poche, et s'essuie les yeux en pensant à son père comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Se mordillant les lèvres, Alain fixe le plafond pour ne pas succomber. Seul Jean semble se soustraire au naufrage.

— Ne soyez pas triste, égrène Adam d'une voix douce, prenant les mains d'Adeline dans les siennes. Votre fille n'est peut-être pas morte. Elle est simplement partie ailleurs, avec ses compagnons.

— Que voulez-vous dire ? demande Adeline, surmontant son chagrin.

— Je ne fais plus que penser à cela, nuit et jour. Je me repasse sans arrêt les conversations avec Ouriel, où il m’expliquait être convaincu que la dimension cachée qu’il traquait depuis toujours allait bientôt se révéler.

— Comme mon père ! lance subitement Alona, le regard rayonnant. Il m’a dit qu’il pressentait, lui aussi, une révélation imminente, et qu’il en avait déjà eu un avant-goût.

— Attendez un instant, intervient Jean avec l’autorité naturelle que lui alloue sa stature. J’aimerais bien vous comprendre. Ton père, Alona, a eu une prémonition philosophique ?

— Plus large que philosophique... Il m’a confié avoir éprouvé comme une forme d’extase qui a envahi tout son être, bien au-delà de sa raison et de son intelligence. Je l’ai vu peu après son expérience : il dégageait une aura inaccoutumée, qui semblait confirmer ses dires.

— Et Ouriel, poursuit Jean en se tournant vers Adam, il menait des recherches philosophiques ?

— Il était spécialisé en spiritualité proche-orientale. Il a fait carrière dans l’enseignement des religions égyptiennes, mésopotamiennes et sémitiques.

— La dimension cachée qu’il poursuivait pourrait-elle être d’ordre mystique ?

— La mystique était toute sa vie. C’était sa véritable passion.

— Mais oui, s’écrie l’historien en levant les bras au ciel, cela me revient maintenant. Aronstein et ses points de capiton...

— C’est dans le dernier ouvrage qu’il a publié.

— Je n’ai pas lu ce livre, mais des articles le présentant. Votre ami soutient qu’un univers inaccessible à nos sens traverse notre monde et lui confère sa densité, comme un capitonage, invisible, donne son épaisseur au fauteuil. Cet univers échappe au commun des mortels, sauf aux mystiques, qui l’éprouvent à leur manière et ont en général bien de la peine à s’en expliquer. Pour Aronstein, les mystiques sont

comme les points de capiton de l'humanité, celles et ceux par qui la véritable nature du réel se révèle.

— Et la dimension cachée d'Ouriel, qu'il sentait venir à la lumière, pourrait parfaitement être la matrice bienveillante d'Irène et de Noam, glisse Alain.

— Et la prémonition de mon père, poursuit Alona.

— Voire la main facétieuse derrière les IRM de Saad, conclut Jean. Et tout ce beau monde, Irène, Noam, Ziv, Saad et Ouriel, se retrouvent au même endroit, réunis comme des points de capiton. Mais alors, cette explosion de lumière, ce souffle chaud... Je souhaiterais voir l'appartement de votre ami. Est-ce possible ?

— Bien entendu. Je vous y conduis.

En un rien de temps, l'assemblée se rend à l'étage du dessus, les plus âgés par l'ascenseur, Alona et Alain par l'escalier. L'appartement d'Ouriel est un choc pour les novices. La propreté dans le séjour et le parfait rangement dans toutes les pièces font honneur aux bons soins d'Adam, mais l'amoncellement anarchique de livres et de manuscrits sur le grand bureau a de quoi faire peur.

— C'est le seul endroit où je ne peux toucher à rien, précise l'homme à tout faire. Cet Himalaya de documents est le domaine réservé d'Ouriel. Il n'y a d'ailleurs que lui qui s'y retrouve.

Jean inspecte fébrilement les moindres recoins de la pièce. Ses compagnons l'observent, dans l'attente d'un rapport.

— Il n'y a effectivement rien qui fasse penser à une explosion physique, lâche-t-il, sans émotion. Avez-vous appelé la police, monsieur Cohen, quand vous avez découvert la disparition de votre ami ?

Jean hausse légèrement le ton et le débit de sa phrase, comme s'il échafaudait en secret une démonstration.

— Immédiatement, avec le téléphone que vous voyez sur ce petit meuble.

— Que vous ont-ils dit ?

— Ils ont d'abord mis énormément de temps à venir, prétextant

un surcroît de travail, mais j'ai bien senti qu'ils ne me prenaient pas au sérieux. Après leur enquête de quartier, ils ont révisé leur jugement. L'hypothèse d'une disparition mystérieuse devenait plus crédible.

— Vous leur avez signalé la présence de visiteurs au moment des faits ?

— Oui, mais je n'ai pas pu leur en donner une description précise, hormis pour votre fille, Madame. Je n'avais jamais vu ces personnes auparavant. J'ignorais tout de leur identité.

— La police est donc mise au courant de la disparition d'un groupe de personnes, dont seul votre ami Ouriel est identifié. Toutefois, dans la foulée, elle prend officiellement connaissance de la disparition de Ziv, notifiée par Alona, et d'une physicienne française dont le signalement correspond à celui de la jeune fille présente chez Ouriel.

— Où veux-tu en venir ? interrompt Alain, impatient.

— Soit la police israélienne travaille mal, ce dont je doute fort, soit elle n'a effectivement aucun élément pour faire avancer son enquête.

— Et donc ?

— Monsieur Aronstein et ses visiteurs se sont littéralement volatilisés. Personne ne sait où ils sont passés, pas plus la police que nous.

Cette conclusion est un coup de massue pour les compagnons de Jean.

— La police scientifique est-elle descendue sur les lieux ? reprend le retraité, qui ne laisse aucun répit à son équipe.

— Quelques jours plus tard, une équipe est venue faire une série de relevés dans cet appartement, et à certains endroits du bâtiment. Ils n'étaient pas très loquaces, mais j'ai appris qu'ils cherchaient des composants chimiques et des restes de radiation.

— Qu'ont-ils trouvé ?

— Rien, pour autant que je sache. Tout était rigoureusement

normal, comme si les événements attestés par de nombreux habitants du quartier ne s'étaient jamais passés.

— Pourtant, je vous crois, monsieur Cohen, vous et vos voisins, confie Jean en s'asseyant sur une des vieilles chaises du salon. Je crois qu'il est bien arrivé quelque chose, ici, dans l'appartement de votre ami.

— Vous me croyez, alors ? insiste Adam, en s'asseyant sur la chaise juxtant celle de Jean.

— Encore ta petite voix ? interrompt Alain.

— Ma petite voix vient de me quitter ; je ne l'entends plus depuis un bon moment. Elle a sans doute rempli sa mission, car je dois être arrivé à bon port.

Adam fronce les sourcils, ne comprenant pas les propos de son voisin.

— Oui, monsieur Cohen, je vous crois. Je pense qu'il s'est joué ici quelque chose qui relève d'un autre monde, ou plutôt, de la dimension profonde et cachée de notre propre monde.

— Ouriel avait raison ?

Jean hoche doucement la tête, approuvant en silence.

Une sonnerie se fait entendre à l'étage du dessous.

— C'est mon livreur... Je l'avais complètement oublié.

Adam se lève précipitamment et se dirige vers la sortie.

— Excusez-moi, dit-il en pressant le pas, je réceptionne mon nouveau réfrigérateur, et je reviens.

Adeline profite de la chaise libre pour s'approcher de Jean. Son regard clair impressionne l'Ostrogoth assagi.

— Vous m'avez dit qu'Irène était la passeuse de cet autre monde. Allons de l'autre côté du miroir. Je veux la rejoindre.

— Moi aussi, mais je n'ai pas la clé.

— Nous n'en avons pas besoin : la porte est ouverte.

— Comment le savez-vous ?

— Sentez-vous cette odeur de lavande ?

— Non.

— Je suis la seule à sentir le parfum d'Irène. Il ne me quitte plus depuis que nous sommes arrivés dans cet appartement. Ma fille est ici. Elle nous attend.

Jean dévisage sa compagne. Il retrouve en elle la plénitude du parvis. Sa voix intérieure devenue muette, l'homme comprend qu'il doit passer la main, et se caler dans les pas de sa partenaire. Adeline est aux commandes.

— J'entends mon père chanter. L'entendez-vous ?

Alona interroge ses partenaires, rejoignant ses aînés assis.

— Oui, c'est bien lui, poursuit-elle d'une voix réjouie. Il me chante les berceuses de mon enfance, quand j'avais peur du noir et que je ne voulais pas m'endormir.

— Tu es la seule à l'entendre, répond Adeline en quittant sa chaise, comme je suis la seule à sentir la présence d'Irène.

La tête entre les mains, les coudes sur les genoux, Jean se met à sangloter, discrètement. De lourdes larmes, qu'Adeline finit par remarquer, glissent le long de ses joues. Sans un mot, la mère d'Irène s'approche du baroudeur, entraînant Alona avec elle. Elle l'invite à se lever, l'enserme de son bras dénudé et pose délicatement ses lèvres sur le haut de son front. Elle réserve le même sort à la fille de Ziv, tenant fermement ses deux protégés contre sa poitrine.

— Je vois la même montagne que Milosz, ses brumes bleuâtres et son indicible douceur, confie Jean, les yeux rougis et la mine céleste.

Au même moment, une chaleur vivace agite la poche arrière du pantalon d'Alain, resté près de la fenêtre du salon. Il en sort son smartphone, qu'il inspecte avec l'œil de l'ingénieur. Rien d'anormal, si ce n'est sa poche, qui continue à chauffer. Il dépose son téléphone sur un coin de meuble, replonge la main dans cette poche torride et en retire une photo oubliée, celle de la joyeuse tablée que Jean avait découverte dans la bibliothèque d'Irène. Le cliché est ardent, et au milieu de la bande de copains festoyant, le visage d'Irène a disparu. Un ovale neutre l'a remplacé, laissant apparaître le fond blanc du

papier photo. Alain a à peine le temps de s'en étonner que son propre visage devient évanescent. L'encre du tirage s'efface, produisant le même ovale aveugle. Alain rejoint Irène, dans le mystère de l'absence. Désespéré, le jeune homme retourne le cliché. L'inscription manuscrite de sa bien-aimée est présente : « Ce garçon me plaît » trône toujours au revers de l'image. Mais au comble de la surprise, une autre inscription vient lentement s'ajouter, sous le regard médusé d'Alain. D'une écriture identique, un stupéfiant « Viens » prend ses quartiers sous la phrase initiale. Le jeune homme passe l'index sur cette douce injonction. Il répète l'opération plusieurs fois, s'assurant que le mot est bien incrusté dans la chair du cliché. C'est une invitation au voyage, à l'abandon total, à l'amour, qui ne peut venir que d'Irène. Sentant l'évanouissement approcher, Alain se rue vers ses compagnons. Il fait corps avec eux, ses bras enlaçant Jean et Alona, par-dessus ceux, protecteurs, de la mère d'Irène.

— Finies les hypothèses et les convictions, glisse gentiment Alain à l'oreille de son ami. Le moment est venu. Nous allons savoir...

D'un coup, le quatuor debout s'illumine sans un bruit. Une lueur intense, d'un blanc éclatant et d'une chaleur exquise, envahit leurs corps. Leur profil incandescent se découpe en majesté sur les murs devenus ternes, puis s'arrondit pour s'élever légèrement au-dessus du sol. Les quatre partenaires, métamorphosés en soleil éblouissant, disparaissent soudain dans un souffle de lumière. Un disque iridescent submerge l'appartement et se propage, au-delà des murs, dans toute la rue Alfasi. Les fils électriques crépitent, les faiences du voisinage scintillent. Une volée de feuilles se détache des arbres, tournoyant en une danse allègre. Une onde de silence, agréable et claire, s'abat sur le quartier.

Devant la porte d'entrée du bâtiment, Adam Cohen et son livreur, surpris mais calmes, inspectent les alentours. Ils observent les résidents, l'un après l'autre, pointer le nez à la fenêtre de leur logement. Le voisin du deuxième, se penchant par-dessus le garde-

corps, aperçoit son colocataire et s'empresse de l'interpeller.

— Vous avez vu ? Vous avez senti ? Cela a recommencé...

Adam se contente d'un signe de main pour approuver la remarque.

— Il y a un problème dans le secteur ? lui demande posément le livreur, peu perturbé par l'agitation naissante.

— Juste une bizarrerie dans l'installation électrique... Rien de grave.

Sans s'assurer que son subterfuge fonctionne, le vieil homme appose sa signature pour bonne réception, prend congé de l'employé et se jette dans l'ascenseur. Pénétrant dans l'appartement d'Ouriel, il est saisi par une forte odeur de lavande, un parfum pourtant étranger à son ami disparu, puis arrivé dans le salon, il est accueilli par une nuée de papillons. Ces tendres insectes sont les seuls occupants de la pièce. Comme Ouriel et ses visiteurs, la mère de la jeune fille et ses compagnons se sont évaporés. Ne sachant que penser, ne sachant même pas s'il doit pleurer ou rire, Adam se rassied lentement sur sa chaise délaissée, à côté de celle, maintenant vide, du chercheur d'autres mondes.

À l'autre bout du séjour, un téléphone vibre. C'est celui d'Alain, déserté par son propriétaire. Un message enthousiaste vient d'y atterrir. Pavel ne se sent plus de joie : « Les superviseurs ont accepté l'hypothèse d'Irène, et les autorités du CERN viennent de valider. Un nouveau budget de recherche est en préparation. C'est le début de la gloire pour Irène et toi. Revenez vite ! »

L'inspecteur Yoram et son adjoint Touvia ne traînent pas. Sirène brillante, ils déboulent dans la rue Alfasi. Arrivés devant le numéro 15, ils garent leur véhicule sans ménagement, et rejoignent un groupe de voisins massés au pied du bâtiment. Les discussions vont bon train, complétant sans peine les informations déjà reçues par les deux policiers au téléphone. À l'évidence, ils ont affaire à la même histoire que celle d'il y a près de trois semaines. Les événements se

répètent : lumière, chaleur, perturbations électriques, toujours sans bruit ni victime. L'inspecteur envoie son adjoint faire le tour du quartier, pendant qu'il se rend au cinquième étage, lieu présumé des faits.

— Entrez, inspecteur, faites comme chez vous...

Le policier reconnaît l'habitant du dessous, assis dans un salon parfumé de lavande et rempli de papillons.

— Monsieur Cohen... Que faites-vous ici ?

— Je reprends mes esprits.

— Vous êtes témoin de la scène ?

— Mieux que cela : j'ai parlé, comme je vous parle, aux personnes qui se sont envolées. La mère de la jeune femme, aperçue l'autre fois, était présente dans cette pièce, avec deux de ses amis ainsi que la fille d'un des autres hommes disparus.

— Vous les avez vus disparaître ?

— J'ai dû les abandonner un instant. J'étais au rez-de-chaussée avec un livreur quand tout s'est passé.

— Dommage... Personne n'est, de nouveau, témoin direct des événements.

— Croyez-bien que je le regrette.

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils se trouvent ?

— Ils ont traversé, c'est tout.

— Comment, ça... traversé ?

— Je n'en sais pas plus. S'ils sont toujours vivants, ce qui est très probable, ils doivent goûter à une autre dimension.

— Une autre dimension... répète, perplexe, le policier, tout en arrêtant sa prise de notes. Vous ne m'aidez pas, monsieur Cohen.

— Je suis désolé, inspecteur. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

— Comprenez-moi. Je suis policier, pas devin, ni chamane, ni exorciste.

— Vous devriez, peut-être... glisse malicieusement le vieil homme.

— Je dois mener une enquête, et rendre des comptes. Après mon

premier rapport, j'ai eu les plus grandes difficultés à ce qu'on me prenne au sérieux. Vous voudriez que je revienne avec un nouveau rapport relatant les mêmes salades ? Vous voulez que mon chef m'envoie à l'inspection médicale, pour désordre sensoriel et trouble mental ?

Adam reste impassible, mais pas insensible aux arguments de l'inspecteur. Il aimerait l'aider, mais se retrouve bien dépourvu.

— C'est comme l'autre fois, lance à travers le salon l'adjoint Touvia, de retour de mission. La grille de la tombe de Jonas était de nouveau grande ouverte.

— Et le moulin à vent ?

— Il s'est mis à tourner pendant quelques instants, toujours sans voile ni moteur.

— Bien, conclut Yoram, en refermant son carnet de notes et remisant son stylo, je m'en vais faire un compte-rendu succinct à ma hiérarchie, et lui refiler la poursuite de l'enquête. J'ai un paquet d'heures supplémentaires à récupérer, et un petit studio à Eilat qui nous attend, ma femme et moi. Viens, Touvia, on rentre...

— Sans rancune, ponctue Adam, qui s'empresse de serrer chaleureusement la main des deux policiers. Bon amusement à la mer Rouge !

Seul dans l'appartement, le vieil explorateur commence à réaliser ce qui lui arrive. Par deux fois en moins d'un mois, l'ailleurs de son ami est venu frapper à sa porte. Cet ailleurs a emporté Ouriel, Irène, Jean et tous les autres. Son tour viendra peut-être. Il l'espère ardemment. Cet ailleurs doit être un fameux accomplissement.

En traversant le salon pour redescendre chez lui, Adam aperçoit le téléphone d'Alain sur le bord d'une armoire. Il s'en saisit et découvre le message de Pavel.

— Eh bien vous, amis du CERN, je vous souhaite bonne chance. Vous allez en avoir besoin...

Pour contacter l'auteur :
philippe.gerday@gmail.com